



Fœtus-party

Pierre Pelot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

pierre pelot

foetus-party



denoël

PIERRE PELOT

FOETUS-PARTY

ROMAN

DENOËL

© by Éditions Denoël, Paris 1977.

1.

Un jour il était né. Bel et bien pris au piège. Sans le savoir.

Un jour il était né et s'était bravement mis à mourir.

Et le monde s'était mis à mourir lui aussi. La terre entière, inexorablement. Trash se disait souvent que l'événement était en rapport étroit avec sa propre naissance. Les preuves étaient là. Au fur et à mesure que Trash avait pris de l'âge, les hommes vivants disparaissaient les uns après les autres. Ne restaient que des ombres, des fantômes grouillants qui se bousculaient, se pressaient dans les rues de la ville. Ils n'avaient pas le moindre but, c'était flagrant. Ils passaient leur mort à errer.

Lorsqu'il ouvrait les yeux, chaque matin, la première chose qu'il apercevait était ce vieux poste de radio, cette boîte, posé sur le rebord intérieur de l'unique fenêtre murée. Cette sacrée fenêtre était déjà murée lorsque Trash avait emménagé dans ce terrier minable – il s'était demandé pourquoi, au début, et puis il s'était dit que ce devait être à cause des odeurs et des poussières... mais ce pouvait être tout aussi bien pour une autre raison. Ce foutu poste ne lui appartenait pas. Il était là. Oublié par d'anciens locataires, morts en vadrouille qui s'en étaient peut-être servi pour écouter le célèbre jeu du Poniachet.

C'était totalement idiot de la part de quelqu'un, se disait Trash, d'oublier derrière soi un pareil objet. À moins qu'on n'ait viré ces morts de force ? La police, par exemple. Ils avaient peut-être commis...

Trash aimait bien se poser des questions au sujet de ce poste, et échafauder gratuitement toutes sortes d'hypothèses.

Le poste avait l'apparence d'une boîte rectangulaire, en plastique rouge, muni sur le devant d'un cadran rond qui tournait autour d'un axe. On pouvait lire encore le nom des stations. Cet objet datait de plusieurs siècles, à n'en pas douter. Survivant. Témoin muet d'une époque lointaine où il était encore possible d'écouter des émissions radiophoniques à longueur de jour.

À présent, il y avait une station d'État ; elle ne diffusait que les informations pratiques et le foutu jeu du Poniachet. Des amplis installés dans les rues braillaient ce programme, pour Trash et quelques autres – et pour les morts.

Et alors, mon vieux Trash ? comment va la vie, ce matin ?

Après avoir rêvé un moment, Trash s'étira et bâilla. Il passa un certain nombre de minutes à agiter ses orteils, tout en regardant

bouger le drap de lit. Il se leva.

Il était grand et maigre, la poitrine creuse et les côtes saillantes. Son sternum enfoncé formait une petite cavité triangulaire dans laquelle les poils avaient refusé de pousser. Cela faisait marrer les filles avec lesquelles il couchait, de temps à autre.

Trash était stérilisé. Certificat à l'appui, il baisait comme il voulait – c'est-à-dire quand il pouvait. Sa longue silhouette un peu voûtée, son visage blême, ses yeux d'un bleu plus pâle que l'eau et ses longs cheveux blonds, tout cela dégagait probablement un certain charme. Parfois, Trash restait tranquille plusieurs semaines d'affilée ; et puis c'était comme une espèce de frénésie qui le prenait – dans ces moments-là, selon sa propre expression, il ne débandait plus.

Il fit un petit tour, au hasard, dans la pièce encombrée, finit par dénicher ses vêtements et les enfila. Il aurait bien aimé faire un brin de toilette – il en ressentait le besoin réel, ce qui n'était guère courant – mais il était trop tard. Il avait dormi trop longtemps et l'eau était coupée depuis trois heures, au moins, dans tous les clapiers de la Ville.

C'était avant que tu naisses à la mort, Trash. Bien avant. Le Saint-Office Dirigeant n'avait pas pris les choses en main, et l'eau pouvait couler à toute heure du jour et de la nuit. Il y avait des rivières en liberté. Tu aurais pu te baigner dans la mer, Trash.

Et merde.

Il acheva la boîte de gelée SOD ouverte la veille, tartinant cette saloperie sur des biscuits durs. Des biscuits SOD, évidemment. Il but un demi-verre d'eau et jeta la bouteille de carton dans le vide-ordures enregistreur, se disant qu'il venait de s'empoisonner un peu plus. Chaque jour un peu plus.

Une vague de méchante humeur l'envahit. Il marchait du lit à la chaise, de la chaise au placard et du placard au lit. Il finit par se laisser tomber sur la couchette, mais résista à l'envie de se recoucher.

Je m'appelle Trash. C'est écrit partout. Combien de temps est-ce que ça va durer ? J'en sais rien, rien du tout. Et c'est exactement le genre de question idiote, mon vieux Trash, qu'il est inutile de se poser. Ça va durer ce que ça durera. Point final.

Un jour, ils s'en apercevraient. Ils remarqueraient que le nommé Gédéon Trash, domicilié au 32200, rue 757-Q.R.I., r.d.c., app. ACZ, n'était plus inscrit aux services de paiement et d'emploi des différents établissements d'État de la Ville. Que cet individu vivait toujours à l'adresse indiquée et connue, sans pour autant bénéficier de revenus, et que, cela étant, Gédéon Trash était bougrement suspect. Voilà.

À quel moment, Gédéon ? Ça dure déjà depuis deux mois et demi. À quel moment ? Demain peut-être. Ou dans une heure. Ou dans un an. Ou jamais.

Non, pas « jamais ».

Une heure, un jour, un an. Soit. À un moment donné.

La prudence commandait la fuite, la fuite dès à présent. Sans attendre une échéance qui pouvait être fatale. La prudence la plus élémentaire commandait la fuite, pour aller vivre et se noyer parmi le flot grouillant des morts hors-système, dans les mesures et...

Ou bien avoir le fric nécessaire, pour s'acheter une de ces foutues pilules-suicides, auprès des trafiquants.

La pilule-miracle, hein ? Fuir. N'importe comment.

Mais Trash ne parvenait pas à se décider. Le fait qu'il vive hors de l'immense courant des ombres, grâce au trafic parfaitement illicite, n'avait pas suffi à lui faire admettre la cassure. Il oscillait. Il attendait. Incapable de revenir en arrière, de sauter en avant.

Trash soupira.

Se leva.

Comme chaque jour après sa petite crise d'angoisse matinale, il se dit que remâcher des idées noires n'arrangerait pas les choses. En trois enjambées, il traversa la pièce, s'arrêta devant le placard mural et s'agenouilla. Il descella la lame de parquet, plongea la main dans l'excavation et en retira une boîte de carton blanc, longue d'une dizaine de centimètres, large de moitié et haute de trois environ. Un élastique la maintenait fermée, pinçant du même coup un petit morceau de papier plié en quatre.

Trash enleva l'élastique, déplia le papier. Celui-ci était couvert d'une petite écriture serrée, nerveuse, qui alignait des lettres et des chiffres. Des noms, des adresses. Certains de ces noms suivis d'adresses étaient biffés, ce qui raccourcissait sérieusement la liste.

Trash lut mentalement les deux noms qui venaient en tête de colonne, au bas des derniers gribouillages. Il se les répéta pendant un certain temps, et lorsqu'il fut certain de ne pas oublier, il replia le papier. Il ouvrit la boîte, prit deux petits sachets rebondis parmi tous ceux qu'elle contenait. Il mit les deux sachets dans sa poche, referma la boîte et coinça le papier replié en quatre sous l'élastique. Il plaça le tout dans l'excavation et glissa dessus la lame de parquet.

Il se redressa, répéta encore, à haute voix :

— Eva et Mark Lipton, Eyes-Rouges, 34 000.

Il sortit, refermant soigneusement la porte derrière lui.

Trash marchait parmi les fantômes pressés. Vivant parmi les morts. Il était pourtant vêtu comme chacun de ceux-là qu'il croisait, ou qui allaient dans la même direction que lui. Il avait les mêmes tics, la même démarche, ne portait sur son visage aucun signe distinctif. Il n'avait pas l'air plus heureux. Ni moins heureux.

Il était apparemment sorti du même moule.

Mais moi, je suis vivant, les mecs ! Vivant-vivant. Votre police me

traque – c'est bien le signe de ma belle santé, non ? –, et si jamais elle me met la main dessus... et quand elle me mettra la main dessus, je serai jugé pour trafic de drogues contre-nature, et exécuté. Plop ! C'est ainsi. C'est ce qui m'attend, depuis le jour où j'ai cessé d'être un mort : depuis le jour où j'ai cessé de faire partie de l'effectif des travailleurs de la biscuiterie.

Trash marchait.

— Et nous voici en présence de deux nouveaux candidats ! braillait le meneur de jeu. Messieurs, approchez, je vous prie...

Facile à imaginer la scène – même si ce n'était pas la réalité. On pouvait toujours imaginer, pas vrai ? Il y avait une chance de tomber juste. Et puis quelle importance ? Tomber juste, tomber à côté... C'étaient des sons en grappes qui s'envolaient des amplis, qui vous claquaient la gueule, en lourdes brassées mauvaises ; des sons qui pénétraient dans votre tête et bouscullaient le jeu logique de vos pensées. Contre votre gré, parfaitement, vous étiez presque obligé d'imaginer.

— Oui, oui, vous, monsieur, approchez. Venez nous rejoindre, cher ami.

Un podium. Quelque chose de coloré, de tape-à-l'œil. Une sorte d'embuscade dressée, pourquoi pas, à un carrefour. N'importe quel carrefour. Pas d'importance.

C'est là, rond ou carré. Un volume. Une estrade, et le présentateur qui se démène dessus. Il est grand, svelte, un costume chamarré le déguise efficacement. Il se déplace avec beaucoup d'aisance, jongle avec son fil de micro – tout autre que lui, dénué de cette habileté de danseur, se serait déjà cassé la gueule vingt fois dans cette saloperie de fil.

Derrière le présentateur, il y a des musiciens, pour l'instant silencieux – ils discutent entre eux, ils tripotent leurs instruments, ils blaguent : en un mot, ils se foutent royalement de ce qui se passe autour d'eux et attendent le finale.

Il y a aussi la représentation de la machine. Cela se présente sous l'aspect d'une grosse boîte, une caisse parallélépipédique posée sur champ, et dont la grande face exposée au public est barbouillée de couleurs vives dont l'amalgame figure une sorte de visage grimaçant. Dans la caricature, la grille du micro forme naturellement les dents. Deux petites lampes vertes clignotent en lieu et place des yeux. Le tout est, bien entendu, d'un mauvais goût parfait. Ce qui compte, c'est l'agression.

Et tout autour, c'est la foule. Pressée, suante, compacte, grondeuse. La foule des spectateurs de la rue. Ils allaient n'importe où, à leur travail, ou bien chez eux, quand le bruit les a attirés, et ils se sont

agglutinés autour de ce podium racoleur.

Les représentations du jeu du Poniachet vous tombent dessus de cette façon. Par surprise. Et finalement, vous êtes très heureux de participer en direct. Une fameuse chance, pas vrai ? Le lion va dévorer le dompteur sous vos yeux ébahis ! Un des deux gladiateurs va succomber, là, dans quelques instants... Le cirque d'antan.

Précisément, à l'appel du meneur de jeu, le premier concurrent grimpe sur le podium. Puis le second.

Clameurs de la foule, déclenchées sur un signe du meneur de jeu.

— Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ?

— Monsieur Jidd Bledd.

— Jidd Bledd ! bravo, nous vous applaudissons.

Obéissant, monte le nouveau cri collectif. La marée de hurlements déchaînés, qui emporte d'un seul coup les dernières velléités timides de « monsieur Bledd », et le confirment dans l'importance du rôle qu'il va jouer sous les yeux de trois mille personnes qu'il prend pour des amis. (C'est curieux : Bledd a certainement assisté lui aussi au jeu, en tant que spectateur, ou bien il l'a écouté retransmis. Il sait donc quels sentiments peuvent enflammer l'esprit d'un auditeur, vis-à-vis des candidats, ou du présentateur, ou de la machine. Lui, auditeur-spectateur, il sait qu'un candidat n'est jamais classé en ami. Il n'a jamais eu pitié d'un candidat. Et pourtant, là... candidat lui-même, il a besoin de ce soutien mensonger.)

— Et vous, monsieur ?

— Monsieur Tache.

Le second candidat. Bledd et Tache ont sensiblement la même taille. Ils sont vêtus de façon identique. Ils sont maigres, filiformes. Bledd a des cheveux rouges, Tache n'en a plus. Ce détail est le seul qui puisse les différencier à distance. Pourquoi ont-ils accepté de se présenter comme candidats au jeu ? Pour une même raison, probablement. Parce qu'ils en ont marre de vivre, tous les deux, et qu'ils espèrent bien gagner le droit à la fuite légale...

Le meneur de jeu a placé Bledd à sa gauche, Tache à sa droite. Il fait voler le fil de son micro, demande :

— Qui de vous deux, messieurs, sera le Poniachet ?

C'est la voix métallique de la machine, jaillissant de la caisse colorée, qui proclame :

— LE SORT A DÉSIGNÉ MONSIEUR TACHE.

Le meneur de jeu pirouette, son corps plonge en avant, comme pour une révérence.

— Bien ! Parfait ! Nos deux concurrents sont prêts... Monsieur Tache, vous attendiez-vous à être désigné ? Ou bien auriez-vous préféré la place du rebelle ?

— Je ne pense pas que...

— De toute façon, la machine a décidé, et nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas ? Nous applaudissons nos deux candidats, dont l'un sera mangé !

La foule éclate en applaudissements furieux et en rires.

Où sont les amis, Bledd ? Toi, désigné par la machine comme étant le rebelle, on ne t'a pas demandé si tu aurais préféré un choix différent.

S'il l'avait voulu, Trash aurait pu prendre place dans un de ces métros aériens qui sillonnaient les rues, aller et retour trois fois par jour. Il en avait les moyens, et il possédait même une carte de travailleur. Fausse, évidemment.

Seulement, c'était dans ces rames que l'on risquait de rencontrer le plus de policiers et de contrôleurs de toutes sortes. Ainsi que des provocateurs à la solde du Saint-Office Dirigeant.

C'était d'ailleurs dans le compartiment de l'une de ces rames que Trash avait rencontré Elly, un matin. Plus exactement, Elly l'avait abordé, et, comme de bien entendu, Trash avait pris Elly pour un provocateur...

Risible.

Trash marchait parmi la foule, les mains dans les poches de son pantalon. Il serrait dans sa main droite les deux sachets de HYP-1000.

Ce n'était pas le véritable nom de la drogue. Elle était également désignée par un terme beaucoup plus scientifique, en rapport direct avec les nombreux éléments qui entraient dans sa composition. Une composition dont Trash se foutait éperdument. Il était trafiquant, pas scientifique. Il savait simplement qu'on avait surnommé cette drogue HYP-1000 par opposition à la substance légale HYP + 1000.

Et voilà.

D'ailleurs, remarqua Trash mentalement, HYP + 1000 est également un surnom. Les gens ont la manie des surnoms. Chacun voit les choses à sa façon.

Pareil pour fœtus-party. Encore un surnom.

Une manière d'accepter la réalité en la moquant. Le mauvais goût pour arme efficace. Le véritable vocable doit être « Examen analytique et factoriel psycho-fœtal pour le choix ». Approximativement. « Fœtus-party », c'est plus simple à se mettre en mémoire.

Trash se disait : « Je suis parjure et menteur. Dressé en rebelle contre la volonté du Saint-Office Dirigeant, et de Dieu. Je n'ai pas de parole, et j'ai commis le plus grand crime qui se puisse concevoir pour un vivant. J'ai accepté de vivre en suivant certaines règles. J'avais tout accepté, et je me dresse aujourd'hui contre ces règles, ces lois. Contre mon engagement. »

Il quitta brutalement la rue bruyante, pour s'engager dans une

artère perpendiculaire, en pente douce descendante.

Une rue moins large, mais qui grouillait tout autant.

Trash dut jouer des coudes, marcher à grands pas, afin de ne pas se laisser saouler et emporter par le flot qui remontait à contre-courant.

Le meneur de jeu récita, d'une voix forte :

— Ainsi que le prévoit la régie, je dois vous rappeler les bases de notre grand jeu. Le Poniachet – ici monsieur Tache – possède si je puis dire les rênes de l'action. Il sera le meneur, le créateur. Il propose une règle, dans une situation précise. Et c'est au Rebelle – ici monsieur Bledd – de faire des contre-propositions, de démontrer par le raisonnement logique que le système n'est pas bon. À l'un ou l'autre de convaincre la Machine-Arbitre. Le premier des deux candidats qui marquera cinq points sera déclaré vainqueur, et se verra offrir une pilule-miracle pour la Vie-Sub. Le vaincu sera éliminé. Prêts, messieurs ?

Dans la tête des deux candidats, l'excitation et l'impatience se mêlent aux courants d'une certaine forme d'angoisse.

Le « sort » a désigné Bledd pour le rôle du rebelle. Dans sa tête à lui, c'est aussi de la peur qui pointe, qui brûle. Qui tournoie. « Le vaincu sera éliminé. » La phase n'en finit pas de claquer. (J'avais une chance sur deux, bien sûr, d'être désigné pour le rôle de Poniachet. Et ce rôle, c'est la victoire assurée à quatre-vingt-dix pour cent. Depuis toujours. C'est pour cela que les candidats se pressent aux éliminatoires : parce qu'ils espèrent gagner la pilule, évidemment – donc, en espérant aussi se voir attribuer le rôle du Poniachet... Pas de veine, Bledd. Comme toujours.)

C'est à lui, Bledd, que s'adresse le meneur de jeu. La pomme grillagée, métallique, du micro est brandie au bout de son poing, à quelques centimètres devant les lèvres de Bledd.

— Prêt... ou... oui, dit ce dernier.

Voix cassée.

— Prêt ! assure le Poniachet.

Sûr de lui, le salaud. Solide. (Si j'étais à ta place, tu verrais ! songe Bledd.)

Le meneur de jeu clame :

— La Machine-Arbitre ?

— ZÉRO. PARTEZ.

Un silence.

La foule-mer se calme. Mouvances. Les bourdonnements de centaines de conversations éparpillées s'éteignent progressivement.

Tache se décide :

— Je suis le Poniachet, dirigeant d'une société basée sur l'économie et la plus équitable ventilation des produits...

— Faux !

Le mot a claqué dans la gorge de Bledd. C'est comme si une colère soudaine l'emportait Colère... Contre qui ? Pourquoi ? Parce qu'il sait que les minutes ne lui laisseront pas le moindre répit ?

— Faux, faux ! cette société n'existe pas !

Bourdonnements sur la foule. Le meneur de jeu fait tourner son micro, et celui-ci vient se loger comme de lui-même dans le creux de sa main :

— Je vous rappelle que le Poniachet a droit au mensonge. Le jeu consiste primordialement à convaincre la Machine-Arbitre. Pour ce faire, le rebelle doit apporter des preuves, étayer ses attaques... À tous, à vous tous qui écoutez, je vous conseille d'abandonner vos activités, si vous le pouvez : cette partie promet beaucoup de passion ! À vous, rebelle !

Pour le meneur de jeu, chaque nouvelle partie est passionnante...

Toujours.

Trash eut un coup d'œil distrait en direction de l'ampli suspendu au-dessus de la rue.

Nous vivons l'ère des fœtus-parties, se dit-il. L'ère du grand combat, perdu d'avance et depuis des siècles, entre le Bien et le Mal.

Oui.

Trash n'y connaissait pas grand-chose, en vérité, mais il avait des soupçons. Des intuitions.

Dès qu'un homme s'éveille, un matin, en compagnie du soupçon – dès qu'un homme devient capable de soupçon – il est sur la voie. Presque sauvé. Même si cette voie se révèle être celle de sa perte, cela peut être, malgré tout, une forme de sauvetage. Un jour, en se réveillant, Trash avait découvert un allié : le soupçon.

Depuis cette rencontre, ils se menaient la vie dure l'un à l'autre.

Mais ils s'aimaient bien.

Le règne des fœtus-parties était déjà bien installé, ancré dans les consciences, lorsque le Saint-Office Dirigeant avait pris les choses en main. Un règne que rien ni personne n'avait été de taille à abattre. Rien ni personne.

Est-ce que quelqu'un était déjà parvenu à abattre le Poniachet, par exemple ?

Rien ni personne n'était capable de jeter à terre un organisme qui s'affirmait défenseur inconditionnel du Bien et de l'Être-Humain-Créature-de-la-Force-Divine, défenseur des vertus intérieures, prônant la richesse morale... Comment, et sur quelles bases philosophiques crédibles, se débarrasser dans ces conditions d'une loi et d'une pratique qui ne visent (c'est le but officiel) qu'à la défense de la vie humaine dès ses premiers instants ?... Comment, dans ces conditions, jeter à bas le règne des fœtus-parties ?

Okay, okay, mon vieux Trash.

Okay.

Il avait descendu la rue sur plusieurs centaines de mètres et tourna une fois encore sur sa gauche.

Il y avait une sorte de passage sombre entre les maisons grises. La foule y était nettement moins serrée – ce n'était même plus une foule, mais plutôt, de simples groupes de passants.

Trash s'appuya un instant contre un mur, reprenant son souffle. Il ne connaissait rien de plus éprouvant que remonter le flux d'une marée humaine.

Lorsque sa respiration retrouva un rythme normal, il reprit sa marche.

Le boyau menait tout droit au quartier Eyes-Rouges.

On peut imaginer le ventre noué de Bledd. Les tremblements qui frémissent dans ses mains. Imaginez...

Et la sueur qui s'est mise à couler sur son front. Il ne l'essuie même pas ; il laisse les chatouillements grignoter ses joues.

Crie :

— Le Poniachet n'est pas à sa place dans une société juste et équitable ! Il ment s'il prétend que ce système, instauré et gouverné par ses soins, est juste, libre. Car il gouverne, car il dirige. Et rien ne peut être juste, ni équitable ni empreint de liberté, là où se trouve un gouvernant.

C'est la tactique choisie : mettre en doute le principe même de liberté et de justice, dès lors que ce principe est canalisé par un ordre établi.

— Machine-Arbitre ?

La voix du meneur de jeu est venue se planter, dure, au centre des remous qui dansent dans sa tête.

Et, tout de suite, c'est cette autre voix, mécanique, aux intonations parcourues d'échos vibrants :

— LE REBELLE DOIT APPORTER DES PREUVES, POUR CE QU'IL AVANCE. IL DOIT SUIVRE LES RÈGLES DU JEU ET NE PAS METTRE EN CAUSE LA PRÉSENCE DU PONIACHET.

La foule est une vague colorée, qui palpite doucement, qui respire. Amie, ennemie ? La réponse ne fait plus de doute, pour Bledd. La foule est une vague en repos, frissonnante qui attend.

Qui attend la chute, pour gronder et engloutir.

— Score ?

— 0-0. MAIS IL N'Y A PAS LOIN D'UN POINT AU BÉNÉFICE DU PONIACHET. JEU !

On peut imaginer la poigne rude de l'angoisse qui broie le cœur du rebelle aux abois...

Qui donc a jamais écrasé ce guignol ? se demanda Trash. Cela a dû se produire, au moins quelquefois, non ? Sinon, de quelle nature pourrait être cette force qui pousse les candidats au jeu ? Le simple espoir d'être désigné par le sort pour le rôle du bourreau ?

Il se répéta mentalement : Eva et Mark Lipton, Eyes-Rouges, 34 000...

Le Bien et le Mal.

Le Bien : l'œuvre du Saint-Office Dirigeant, depuis des siècles.

Le Mal : l'œuvre des autres, avant. Et depuis des siècles également. Mensonges.

Le bien, comme le mal, n'existe pas. Rien n'existe. Sauf la connerie.

Se vouloir défenseur et professeur de Bien, en faire un dogme, une institution, une politique et une religion... en faire l'unique Vérité que tous doivent digérer tant bien que mal, c'est une connerie. Avec un grand C. C, comme crever.

C'est une connerie, Trash, aussi majestueuse que permettre à tous et n'importe qui, à certains, de faire quatre repas sur le dos de ceux qui n'en font qu'un ; de permettre, au nom de ce bon vieux libéralisme, à tous et n'importe qui – donc quelques-uns seulement – de s'approprier les richesses communes, au seul profit d'une poignée de grands affamés. Pareil.

Il n'y a pas, dans tout cela, de Bien et de Mal, à priori. Simplement des résultats, bons ou mauvais, pour une majorité d'aveugles et de muets.

Le Bien et le Mal, se disait Trash, c'est une vaste foutaise, une drogue comme une autre, et qui a tendance à provoquer vite fait une sale accoutumance. Une vaste foutaise.

Il s'aperçut qu'il se trouvait en plein quartier Eyes-Rouges, et après quelques minutes d'errances, il repéra le 34 000. Un numéro de vieille peinture craquelée tracé sur une porte rouillée. À un homme au visage terne qui sortait de cette cour, Trash demanda :

— S'il vous plaît... Mark et Eva Lipton...

Sans s'arrêter, l'homme eut un geste du pouce en direction du ciel, et il dit :

— Troisième étage.

— Merci, dit Trash.

Depuis qu'il trafiquait, il était devenu excessivement poli.

2.

Je me demande vraiment si un rebelle, un jour, a eu la peau de ce Poniachet. Si le Poniachet s'est fait descendre, une fois, au cours de ce foutu jeu. Ça m'étonnerait. Franchement, ça m'épaterait. Le Poniachet a tous les droits, même les tricheries les plus dégueulasses, pourvu qu'elles soient convaincantes et de taille à baiser la Machine-Arbitre. C'est ce qui fait l'intérêt du jeu... Je me demande également si les candidats sont réellement volontaires, ou si... Qu'est-ce qui peut les pousser à se présenter ? L'espoir de gagner la pilule ? Mais ils ne savent pas, au départ, s'ils seront le Poniachet ou le rebelle. C'est le sort qui décide. Alors ?... l'envie secrète d'être celui qui balancera le tyran ? Et pourquoi ce succès ? Pourquoi les gens écoutent-ils ? Parce qu'ils sont habités, eux aussi, sans le savoir peut-être, par cette attente du jour où la statue se cassera la gueule ?... Je ne sais pas. Je dis que je m'en fous, mais ça m'énerve.

— Bonjour, dit Trash, tiré de ses pensées, à l'homme qui lui avait ouvert la porte.

Le type se tenait dans l'entrebâillement, et n'en bougeait pas. Il avait une tête longue, avec une mâchoire tombante, une bouche aux lèvres charnues. Bon pour une calvitie précoce. Trash remarqua également les longs avant-bras de l'homme, maigres et couverts de poils très sombres.

— Vous êtes Mark Lipton ? s'enquit Trash.

Une lueur circonspecte traversa l'œil du bonhomme. Trash se laissa jauger posément – ce qui n'excluait pas l'agacement d'un petit soupir intérieur. « Allez, vieux, mets-toi bien ma dégaîne dans le crâne, enregistre le détail... Mes vêtements, vas-y... et la gueule que j'ai. Une gueule de provo ? Vas-y, vieux ; prends ton temps. Non, rien dans les mains, pas la plus petite serviette qui pourrait contenir les procès-verbaux, mises en accusation de Dieu sait quoi, ordres d'expulsion, n'importe quoi... Rien de bien dangereux, camarade, pas vrai ? »

— Oui, je suis Mark Lipton.

— Alors, salut Mark, dit Trash. Je suis celui que tu attends... ne me laisse pas moisir sur ce palier...

Lipton eut un petit sourire un peu niais, naturel à faire peur, derrière lequel on sentait, à vous en crever l'œil, l'angoisse éclatée.

— Je ne sais pas... je n'attends personne, dit-il. Excusez-moi...

Atroce. Ce type n'avait jamais su mentir, évidemment, et ne saurait jamais. Il va me claquer la porte au nez, le con, se dit Trash – il fit un

pas en avant pour empêcher cette manœuvre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix de femme, dans le dos de Lipton.

Eva Lipton. Rien qu'à l'intonation, à la façon décidée dont est posée cette question, je devine que c'est elle qui a eu l'idée. C'est elle qui en a parlé la première. Lui, il ne voulait pas, il hésitait. Il ne voulait pas risquer d'être puni. Oh ! il l'aurait fait tout de suite, sans le risque. Elle a su le convaincre... On arrive toujours à convaincre un type comme ça. De quelle manière s'y est-elle prise ? Sans s'occuper de son avis ? Par la force ? Ou la douceur ?...

Et qu'est-ce que ça peut bien me foutre... Ce type. Mark Lipton, est un pauvre mec. Un pusillanime. Un « je voudrais-bien-mais-j'ose-pas »... un client.

— HYP-1000, souffla Trash.

Il vit nettement changer le teint de Lipton. En plus pâle.

— Je... je ne vois pas...

— Bon Dieu ! maintenant, ça va ! dit Trash.

Les dialogues de pseudo-sourds, ça amuse un moment. Un moment seulement. Trash n'était pas du genre patient. Et puis, des gens passaient dans le couloir, sur le palier – plusieurs avaient jeté des coups d'œil curieux dans leur direction, comme de braves salauds de morts qu'ils étaient, à l'affût du moindre soupçon de scandale possible.

— Tu veux vraiment que je me fasse embarquer ? souffla Trash. Qu'on me pique et qu'on m'embarque ? C'est ça ?

Sans attendre de réponse, il poussa la porte et Lipton avec elle, entra.

D'un geste machinal, Lipton referma la porte, s'adossant au chambranle.

L'appartement était relativement vaste – plus grand, en tout cas, que la pièce de Trash. Quatre mètres sur quatre, au moins.

Sur les murs de béton gris, des dessins avaient été tracés à la craie. Ils représentaient... difficile à dire. Des fleurs, des arabesques, des volutes, des circonvolutions infernales...

Il y avait un placard et une table, deux chaises. Un lit – c'est-à-dire une plaque de mousse posée à terre, et le tourbillon mort des draps froissés. Il y avait aussi une femme, assise sur le lit.

Eva Lipton.

Elle posait sur Trash un regard perçant, et dit :

— Votre nom ? Vous connaissez le nôtre... la réciproque est juste, pas vrai ?

Trash pensa : juste ou non, tu m'emmerdes.

Il avait décidé dans la seconde qu'il n'aimait pas Eva Lipton. Exactement le type de bonne femme qui le mettait hors de lui... parce qu'elle lui en imposait, trop calme et glacée. Trop sûre d'elle-même.

Pas assez tarte...

Étonne-toi, mon pauvre Lipton, qu'une pareille femelle n'ait fait qu'une bouchée de toi...

— Trash. Je m'appelle Gédéon Trash.

— C'est bien, dit Eva Lipton. C'est le nom que nous avait donné l'autre homme. Et vous correspondez au signalement...

« L'autre homme », ce devait être celui-là même qui avait fourni la liste d'adresses à Trash. Et la marchandise. Un type au visage rouge et barbu, dont il ignorait le nom.

— Vous avez raison d'être prudents, admit Trash, poussé par le besoin obscur de se faire bien voir.

Eva Lipton sourit, rapidement. Un sourire poli, parfaitement automatique. Elle avait un visage ovale, et de longs cheveux blonds, était plutôt petite, assez ronde, avec de gros genoux. Sous sa robe, le ventre d'une femme enceinte de cinq mois. La trentaine, évalua mentalement Trash ; et la trentaine mal acceptée. Je te parie, mon vieux Ged, que cette nana se rêve grande, svelte, avec une petite gueule gentille.

À chaque fois que Trash rencontrait un couple légalement uni – et de surcroît un couple volontaire –, la même curiosité l'habitait. Des volontaires ! unis pour la vie, et qui avaient décidé de donner naissance à un enfant ! Un enfant qui serait soumis aux terribles machinations du Pouvoir, avant même de naître ! un enfant gros comme le poing, qui devrait se comporter en adulte... mieux qu'en adulte !

Les couples unis légalement et volontaires laissaient Gédéon Trash rêveur... Certains de ces couples l'intéressaient, l'intriguaient le temps d'une discussion – le temps de se demander, par la suite, ce qu'ils allaient devenir... Il y en avait d'autres qui l'ennuyaient profondément après quelques secondes passées en leur compagnie.

Le cas des Lipton. Monsieur et Madame. Mark et Eva.

Il marcha jusqu'à la table, sortit sa main droite de sa poche. Il posa sur la table le petit sachet rebondi.

Il se tourna vers Eva Lipton, demanda :

— C'est aujourd'hui ?

Elle répondit par un acquiescement muet.

Trash regarda Mark Lipton, puis de nouveau Eva. Elle avait des yeux gris, un peu trop rapprochés l'un de l'autre. Ce n'est pas un cadeau, se dit Trash. Mais elle pourrait être jolie, si elle essayait...

— Alors, dit Trash, c'est tout simple. La dose doit être diluée dans un verre d'eau, et absorbée environ trois heures avant le début de la séance.

Elle opina, toujours en silence.

— Et ça fait quatre mille frorards, acheva Trash. Le second

versement...

— Ce n'est pas donné, dit Mark Lipton.

La première fois qu'il ouvre la bouche depuis un bon moment... et pour dire une connerie !

Trash se composa un regard parfaitement meurtrier pour fusiller le grognon.

— La vie n'est pas donnée, dit-il.

Songeant : et tu te plains, minable ! alors que les prix sont calculés suivant le niveau de vie et les possibilités des « candidats »... certains, mon petit père, vont jusqu'à cracher 600 000 frorards, tu entends ça ? Six cent mille tickets, pour un petit sachet de HYP-1000...

Eva Lipton se leva. Son ventre formait une bosse ronde qui faisait remonter le devant de sa robe. Elle demanda :

— Cela agit rapidement ?

— Rapidement, oui, dit Trash, sur un ton plus doux. Plus rapidement que l'autre... vous avez dû, normalement, prendre déjà les doses préliminaires de HYP + 1000 réglementaires ?

— Oui. Deux fois.

— Alors, le processus de préparation est déjà engagé, dit Trash. Lentement, HYP-1000 est plus rapide. La grande bagarre se déclenchera réellement lorsqu'ils entreront dans la phase « mécanique », avec les électrodes et tout le tremblement.

— Bien, dit Eva.

Tu commences à avoir peur, n'est-ce pas ? se dit Trash. Malgré ton air glacé, tes attitudes de femme d'acier... Maintenant, au pied du mur...

— C'est quatre mille frorards, dit-il.

La petite lueur de crainte qui avait traversé un instant le regard d'Eva Lipton s'envola.

— Voilà, dit Mark Lipton.

Il avait sorti d'on ne sait où une poignée de billets qu'il tendait à Trash. Et celui-ci prit les billets, les compta posément. Quatre mille frorards, à un centième près. Trash empocha l'argent.

— Bon, dit-il. Souvenez-vous : trois heures avant...

— Je me souviens, dit Eva Lipton.

Trash marcha vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourna, les regarda tous les deux, plantés à quelques pas l'un de l'autre, immobiles. Sans trop savoir pourquoi, Trash dit :

— Bonne chance.

Il n'était guère habitué à ce genre de paroles. Elles avaient glissé d'elles-mêmes entre ses lèvres un peu sèches. La chance ! Ces deux-là avaient l'air d'en avoir sacrément besoin, de la chance !

Trash sortit, sans un au revoir, et referma doucement la porte derrière lui.

3.

Le regard de Mark Lipton était posé sur sa compagne, et il ne bougeait pas. Ne cillait pas.

« Voilà, Eva... Il est venu. Il est venu, comme prévu, alors que je commençais à craindre une escroquerie... J'en étais presque satisfait, presque soulagé... C'est vrai, Eva... Et ce type est venu, et il nous a donné cette dose de HYP-1000. Et voilà. »

Il regardait Eva, sa compagne, cherchant sur son visage un signe quelconque, une petite marque, quelque chose qui eût avoué l'ombre d'une crainte, ou le doute... Quelque chose. Le visage d'Eva demeurerait plus fermé qu'une façade de béton. À peine une certaine pâleur...

— Eva, dit Mark.

Elle quitta des yeux le petit sachet de drogue et porta son regard sur Mark. Ce regard gris, qui n'avait fait que gagner en froideur au fil des années.

— Tu es toujours décidée ? demanda Mark. Il n'est pas trop tard...

« Je ne devrais pas le faire, le dire, songeait-il tout en prononçant les paroles. Non, je ne devrais pas. Elle doit être si énervée, en ce moment... et nous en avons discuté tant de fois ! »

Contrairement à ce qu'il redoutait un peu, Eva ne se mit pas en colère. Elle fut traversée par une sorte de frisson, comme quelqu'un qui s'éveille et sort d'un rêve. Elle sourit. Un triste sourire.

— Mark... C'est inutile, tu le sais. Tu dis qu'il n'est pas trop tard ? Mark... c'est notre troisième et dernière tentative ! L'ultime tentative légale, Mark !

Elle se mordit la lèvre inférieure, nerveusement.

— Mark, tu ne veux plus de cet enfant ?

— Bien sûr que si, Eva... Ce n'est pas la question.

— Au contraire : la question est là ! C'est notre troisième et dernière tentative, et si ça ne marche pas, nous ne pourrons jamais plus tenter... ils te stériliseront, Mark, et ce sera fini.

— Je sais, soupira Mark. Je sais... Est-ce que ça peut réussir, c'est ce que je me demande...

Les deux premières fois, cela n'avait pas réussi. Mais les deux premières fois, Eva n'avait pas pris de HYP-1000... Elle n'avait donc que cinquante chances sur cent. Et cela n'avait pas marché. Les fœtus n'avaient pas été suffisamment forts.

Un garçon, puis une fille. Ils n'étaient pas de taille à affronter la vie : c'étaient les deux précédentes conclusions des séances de fœtus-

party. Ils n'avaient pas voulu.

Cette fois, c'était un garçon, de nouveau. L'examen biocellulaire avait été formel. Un garçon de cinq mois, au chaud dans le ventre de sa mère.

— Nous avons cinquante chances sur cent de réussite aux deux premières tentatives, dit Eva. Sans HYP-1000. Cette fois, c'est différent. Ils disent que le HYP-1000 accroît les chances de quarante à cinquante pour cent.

— Mais s'ils le remarquent, dit Mark. S'ils s'en aperçoivent... Ils jugent cela comme un crime, Eva. Un crime contre la loi sur la vie et le libre arbitre du...

— Mark !

La colère s'était de nouveau installée dans les yeux d'Eva Lipton. Tout son corps était crispé, et ses doigts tremblaient. Au bout d'un instant, Mark regarda ailleurs.

— Bon, souffla-t-il. Comme tu veux.

— Nous avons parlé de tout cela mille et une fois, dit Eva, sur un ton fatigué. Je n'ai pas envie de recommencer, Mark. Pas maintenant...

— D'accord, dit Mark.

Il regarda autour de lui sans savoir où poser son regard. Il aurait bien voulu pouvoir faire quelque chose, mais il n'avait strictement rien à faire. Il aurait voulu pouvoir dire que ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était que les autres découvrent la tricherie. Qu'ils s'aperçoivent qu'Eva avait faussé les cartes, en avalant cette drogue. Car ce genre de tricherie était puni de mort.

Cette seule pensée le rendait malade.

— Le trajet jusqu'au centre nous demandera combien de temps ? questionna Eva.

Mark émergea de ses pensées et sourit maladroitement.

— Une demi-heure, dit-il. À peu près...

— Bien, dit Eva.

Elle prit un verre, le remplit d'eau. Ensuite elle déchira un angle de la petite capsule de drogue, la versa dans l'eau. Ses doigts ne tremblaient pas.

Ils regardèrent la poudre jaune qui se dissolvait dans le liquide.

Eva but tout le contenu du verre en quatre gorgées. Elle reposa le verre vide.

Voilà, Eva Lipton. Dans quelques secondes, quelques instants, le combat va commencer...

Son regard rencontra celui de Mark. Elle se força à sourire.

— Mark...

— Oui. Ne t'inquiète pas.

— Je ne m'inquiète pas, Mark... Il faut nous presser.

Ils quittèrent l'appartement quelques minutes plus tard, et lorsqu'il referma la porte derrière lui, Mark Lipton ne put s'empêcher de penser que, peut-être, ils ne reviendraient jamais, ensemble, en ce lieu. Un méchant frisson glacé courut le long de son dos.

4.

C'est idiot, se dit-il. Il s'est passé quelque chose.

Une fois encore, presque distraitemment, il chercha à se souvenir.

S'il avait fait un effort, il se serait vite aperçu que cette recherche du souvenir pouvait se révéler très importante. Mais il ne fit aucun effort. C'était quelque chose, comme ça, qui éclatait mollement dans son cerveau.

Pourquoi me suis-je éveillé ?

Il y avait eu du bruit au-dessus de sa tête. Du bruit, des bruits, dont certains lui avaient semblé plutôt violents. L'appartement situé au-dessus du sien... Cela se passait dans les premières heures du jour. Oui, ce devait être ces bruits qui l'avaient tiré du sommeil.

Est-ce que je dormais vraiment ?

Question idiote. Que pouvait-il faire d'autre que dormir ? La nuit. Dans cet appartement.

Il chercha à comprendre... Comprendre quelle obscure raison le poussait ainsi à se poser des questions. Puis il songea à toute autre chose.

Il se retrouva devant la longue baie vitrée qui trouait d'une large échancrure lumineuse le mur sud de la pièce.

Tandis qu'il regardait les masses grises de la ville, à ses pieds, embarbouillées dans leurs glauques fumées, il songea à cet appartement qu'il occupait. Une sorte de cage, plutôt. Un réduit exigu. Il dit à haute voix :

— Je ne vivrai pas dans ce trou toute ma vie.

Le son de sa voix le surprit dès les premiers mots, et il baissa instinctivement le ton, jusqu'à terminer la phrase dans un murmure.

Une autre voix, mais qui était sienne également, résonna dans sa tête :

— Parce que tu vis dans ce trou ?

— Bien sûr que non, se répondit-il, à haute voix, de nouveau. Je suis...

En bouffées tranquilles, les images s'imprimaient dans son souvenir. C'était... la veille ? quelques jours auparavant ?

C'était avant.

... salle comble, emplie de gens hilares, joyeux, et qui applaudissaient. Joyeux... à la vérité, non : pas tellement joyeux. Ils applaudissaient... Leurs visages ne reflétaient pas la moindre trace de joie. Pourquoi joyeux ? Et lui, lui sur une estrade, là, devant cette

foule suante, sous les pales immobiles des grands ventilateurs stoppés dès le coucher du soleil, selon la loi. Lui, debout, à côté de ce petit bonhomme qui lui souhaitait la bienvenue au nom du Saint-Office Dirigeant. Le pays tout entier était heureux, et charmé, et fier. Le pays tout entier ferait en sorte que son séjour se passe dans les meilleures conditions...

Son séjour.

Au nom du Saint-Office Dirigeant.

Ces sautes de mémoire, tout de même... inquiétantes, comme des langues de brume sales qui se meuvent sans entrain et transforment à loisir le plus solide des paysages. Un petit peu d'inquiétude... Un rien.

Il savait d'autres souvenirs, bouillonnant au fond de son inconscient : il les savait prêts à jaillir...

Le carillon de la porte bourdonna, l'arrachant à ses pensées. Il rouvrit les paupières, enregistrant pour un bref coup d'œil le paysage qui s'étalait derrière la baie vitrée : forêt gluante, immobile, aux arbres de béton pétrifiés, décapités, sans feuilles ni branches ; forêt d'immeubles aux yeux gris, suant la brume et les fumées, que parcourait l'entrelacs serré des sentes métalliques ou cimentées, comme un réseau grouillant, fou... et dessus le ciel roux du matin.

Il traversa d'un pas vif les quelques mètres qui le séparaient de la porte, et il fit coulisser le panneau.

Une jeune femme se tenait sur le palier, immobile. Elle était vêtue d'une longue robe vague, paraissait, au premier regard, grande et élancée. Il remarqua les broderies colorées, sur le vêtement blanc, au niveau de la poitrine.

— Madame ?

Le visage de la femme était plutôt carré, avec des traits nettement dessinés. Ses cheveux étaient bruns, parcourus de reflets cuivrés ; ils tombaient en vagues soyeuses sur ses épaules.

— Ne les crois pas, Jent, dit la femme. Ne crois rien de ce qu'ils te diront. Tu n'es pas perdu. Je t'en supplie...

Elle avait d'abord souri, et puis il y avait maintenant cette expression tendue, passionnée, sur son visage.

— Jent ! je t'en supplie ! Jent écoute-moi !

Un homme, d'allure jeune, se tenait sur le palier, immobile. Il était vêtu d'une tunique courte, taillée dans une sorte de tissu terne, et d'un pantalon dont les revers bouffaient sur les tiges des bottes. Son visage maigre souriait.

L'homme fit une petite courbette en avant. Ses cheveux étaient coupés très court, et formaient sur son crâne comme une petite couche de mousse fine.

— Je suis Viliord, chargé par les officiants du Saint-Office Dirigeant de vous guider. Je puis répondre à toutes vos questions,

visiteur.

— Visiteur ?

L'homme aux cheveux rasés marqua, pour une fraction de seconde, son étonnement. Ses yeux verts furent traversés d'un éclat rapide... mais il retrouva immédiatement son sourire aimable et s'enquit :

— Peut-être n'aimez-vous pas être appelé « visiteur » ? Préférez-vous que j'utilise votre nom ? Je suis à votre disposition pour vous être agréable.

« Je suis le visiteur. Ils m'ont accueilli chaleureusement, je me rappelle, dans cette salle encombrée de curieux qui applaudissaient... Je suis le visiteur, et le monde est tout prêt à me servir. Quel monde ? Est-ce le mien ? »

Demander, POSER DES QUESTIONS. Comme cet individu qui disait s'appeler Viliord le lui avait proposé quelques instants auparavant. Une force intérieure arrêta dans sa gorge les premiers mots de sa curiosité, barrière. Une certaine méfiance vis-à-vis de cet homme. Et cette méfiance, à ce qu'il semblait montait de loin, de très loin, d'une région inconnue de son être. Il eut, l'espace d'un instant, l'impression d'obéir à un conseil ami.

— Je préfère, en effet, que vous m'appeliez par mon nom, dit-il.

— Comme vous le voulez, Ross, dit Viliord.

« Est-ce que je m'appelle Ross ?... Ridicule. OUI, bien sûr : je m'appelle Ross. Comment pourrais-je avoir un autre nom ? »

Viliord ajouta, après un petit temps qu'il agrémenta d'un de ses sacrés sourires :

— Je dois vous prévenir, cependant, que beaucoup vous appelleront « visiteur », comme c'est l'usage. Dois-je faire donner des ordres ?

— Ce n'est pas nécessaire, dit Ross. Mais entre vous et moi, puisque nous devons avoir des relations suivies, je crois préférable de réduire au minimum cette cérémonie.

— Comme il vous plaira, dit Viliord.

Ross s'aperçut qu'ils se tenaient toujours l'un et l'autre sur le seuil. Des gens passaient, dans le couloir. Certains, depuis quelques minutes, s'étaient arrêtés derrière Viliord, et ils formaient à présent un petit groupe.

« J'aurais dû le faire entrer, se dit Ross. Je devrais peut-être... mais à quoi bon, et pourquoi faire ? »

— Je vous suis, dit-il. Je vous attendais depuis un moment.

— Oh ! souffla Viliord, l'air soudainement contrit. Je m'excuse. Si j'avais pu prévoir... mais je me suis conformé aux ordres, et je... vraiment, je suis désolé de vous avoir fait attendre.

Il s'écarta pour laisser passer Ross, et referma lui-même la porte de l'appartement, tout en débitant ses phrases bégayantes. Le petit

groupe de curieux se désagrégea. Certains se laissèrent emporter de nouveau par le flot des passants, d'autres s'obstinèrent, résistant aux poussées et coups de coude pour pouvoir, pendant quelques secondes encore, regarder Ross et lui sourire. Hommes et femmes, ils étaient pour la plupart vêtus sans distinction de sexe de la même façon que Viliord.

Ross, lui aussi, distribua quelques sourires – et il eut immédiatement la sensation d'avoir commis un impair, déclenchant dans la foule un mouvement de resserrement autour de sa personne. Mais il n'eut guère le temps de s'en convaincre : Viliord était là, avec dans ses yeux, sur ses lèvres, ce sourire métallique qui ne le quittait guère :

— Allons ! dit-il sur un ton sec. Dispersez-vous ! Laissez passer le visiteur ! Allons ! allons !

Un brouhaha grondeur lui répondit, tandis que les premiers curieux s'écartaient, visiblement à contrecœur.

— Voyons ! reprit Viliord plus durement. Vous pouvez suivre la visite sur vos écrans !

— À cette heure-ci ? railla une voix.

— À l'heure légale ! dispersez-vous, je vous le demande !

Cette fois, la foule obéit. Viliord posa sa main sur le bras de Ross, comme pour le rassurer. Il l'entraîna vers l'extrémité du couloir :

— Venez, ne craignez rien.

— Devrais-je craindre ?

— Bien sûr que non, dit Viliord. Je me suis mal exprimé...

En bout de couloir, deux hommes se tenaient debout de chaque côté de la porte de l'ascenseur. Figés. Leur costume était semblable à celui de Viliord, mais ils étaient coiffés de casques de métal noir et portaient des pistolets-mitrailleurs en bandoulière. Ils suivirent Ross et Viliord à l'intérieur de l'ascenseur. Ce fut l'un d'eux qui pressa sur la touche du rez-de-chaussée.

(Je suis un visiteur, et c'est apparemment très bien d'être un visiteur dans ce pays... ce pays qui... voyons : le gouvernement du Saint-Office Dirigeant. Voilà qui je suis : le visiteur dans un pays gouverné par le Saint-Office Dirigeant. Mais... mon pays à moi ? quel est-il ? A-t-on besoin d'avoir un pays à soi ? Des questions. Pourquoi suis-je en train de visiter, pourquoi me recevoir ici comme une personnalité de haute importance, et qu'attendent-ils tous de moi ? Tous ces gens qui se pressent pour me voir, qui sourient... Pour quelle raison suis-je le visiteur ?... des questions... Où donc se trouve mon pays sur Terre... sur Terre ou alors...).

Viliord crut certainement pêcher dans le regard de Ross une lueur d'intérêt quelconque, et il dit :

— Cet ascenseur sera toujours en état de marche pour vous, dans

cet immeuble. Même en dehors de toute heure légale, et ce pour tout le temps de votre séjour.

— Et quel est le temps prévu, pour mon séjour ? s'enquit Ross négligemment.

— Vous seul en êtes maître, Ross, bien entendu.

— Bien entendu, dit Ross.

Il ajouta immédiatement :

— Quelles sont les heures légales habituelles ?

— Trois heures dans la matinée, et trois heures le soir. Cette mesure d'économie nous fait gagner une énergie appréciable. Cela est valable pour tout le globe, et pour les quinze milliards de sujets qui le peuplent, sans distinction ni privilège d'aucune sorte.

— Sinon pour les visiteurs, glissa Ross.

— Sinon pour les visiteurs, bien entendu, appuya Viliord.

Il avait la manie de sourire tout le temps et de placer des « bien entendu » à la moindre occasion.

Je puis poser des questions, se dit Ross. C'est même, apparemment, ce que l'on attend de moi. N'importe quelles questions ?

Il demanda :

— Depuis combien de temps ces mesures sont-elles en application ?

— Je ne puis vous le dire avec exactitude, répondit Viliord – sourire envolé, pour une fois. C'était ainsi quand je suis né, et probablement lorsque mes parents sont nés. Je pense que cela date des périodes de grande récession, après la première prise de conscience... aux environs de la première explosion démographique. Mais si vous voulez le chiffre exact, je puis vous...

— Pas la peine. Je me renseignerai plus tard. J'ai le temps...

Il demanda abruptement :

— Il semble qu'au matin, un certain remue-ménage se soit produit, au niveau supérieur de mon appartement...

— C'est exact, dit Viliord. Je l'ai appris. J'ai à vous présenter les excuses du Saint-Office pour cet incident.

— Incident ?

— Nous avons pourtant choisi un immeuble des plus respectables, je vous l'assure, et jamais il ne nous serait venu à l'idée... Je vous l'affirme : ces tricheurs nichent partout. Nous pouvons difficilement les contrôler... Ils trafiquent les évacuations automatiques de détritux, et parviennent à conserver un certain taux de déchets et ordures divers, qu'ils s'arrangent ensuite pour revendre à des trafiquants individuels.

La cabine de l'ascenseur s'était immobilisée depuis quelques secondes. Viliord continua comme si de rien n'était :

— Vous connaissez la préciosité des ordures... Nous avons repéré

un de ces tricheurs juste au-dessus de votre appart, et nos services de répression sont intervenus ce matin. Des... difficultés de contacts entre les différents services administratifs n'ont pas permis d'éviter cette action. Nous aurions dû...

— Ce n'est pas grave, dit Ross. Et... que va devenir le fraudeur ?

— Il connaissait la loi, comme tout le monde. Le vol ou détournement d'ordures pour un compte personnel est puni sévèrement. Cet appart a déjà trouvé d'autres locataires.

— Mais le fraudeur ? répéta Ross.

— Il sera jugé, et condamné, bien sûr. Et mangé.

— Et mangé, dit Ross d'une voix sans timbre.

— Bien entendu, opina distraitement Viliord. Excusez-moi...

Il passa devant Ross, fit coulisser les portières de l'ascenseur. Les deux gardes armés sortirent, puis se rangèrent à gauche et à droite.

— Nous allons prendre un véhicule, dit Viliord. Voulez-vous visiter le parc aux attractions de ce quartier, pour commencer ?

— Oui... Oui, par exemple...

— Si vous voulez me suivre...

La cage d'ascenseur s'ouvrait sur un hall assez vaste, plutôt sombre. Pour combattre cette pénombre, des lampes brûlaient dans leurs coques de verre murales, sous les néons éteints. Une foule compacte vivait, bougeait, se pressait et palpitait dans ce hall. Des hommes et des femmes vêtus de gris, jeunes, qui allaient et venaient, certains s'élançant à l'assaut des deux grands escaliers qui menaient aux étages, d'autres les descendant pour se jeter dehors.

Dehors.

Dans la rue.

Et Ross, suivant Viliord, se retrouva lui aussi dans cette rue. Il y avait là un véhicule individuel.

— Montez, invita Viliord.

Ross monta.

5.

Viliord s'était glissé sur la banquette du véhicule, à côté de Ross. Sur le siège avant, il y avait deux gardes semblables à ceux qui les avaient accompagnés lors de la descente en ascenseur. L'un des deux pilotait la voiture.

Il le faisait avec beaucoup d'habileté, d'ailleurs, et une maîtrise qui témoignait d'une grande pratique. La voiture avançait à une allure relativement vive, au milieu d'une foule de piétons de plus en plus serrée. Le ululement aigu du klaxon montait haut, droit comme un coup de couteau, dans le bourdonnement grave qui roulait sur ce fleuve de personnes.

Les gens s'écartaient, parfois *in extremis*, pour laisser passer la voiture. Il n'y avait, apparemment, aucun autre véhicule similaire en circulation ; les rampes suspendues trois par trois au centre de la chaussée étaient désertes.

Une foule de piétons. Une mer... Un fleuve, plus exactement, qui glissait, roulait des vagues ternes dans son lit de béton, étranglé entre les berges abruptes des immeubles. Une pénombre gluante régnait, salissant tout, jusqu'aux enseignes publicitaires peintes sur le crépi malade. De loin en loin, sur ces murs, étaient plantées ces mêmes lampes fumeuses que Ross avait déjà remarquées dans le hall.

Il fallait lever les yeux, et les lever bien haut, pour apercevoir enfin au sommet de la gorge de béton et de verre les éclats du soleil.

« C'est la ville, songeait Ross. C'est le pays, partout... Je sais cela. Je le sais, on me l'a dit. Qui me l'a dit ? Je le sais... »

Derrière les remous de la foule grise, aperçus le temps d'un éclair, et parfois de façon incomplète, les slogans publicitaires malades de la lèpre s'écaillaient jusqu'à la mort, sans que plus personne y prenne garde – ainsi que les véritables berges d'un fleuve s'effritent et s'emportent sous les langues des flots.

Crématoire 12 – Engrais de qualité
VIEILLARDS, COMMUNIEZ !

« Vieillards, communiez, sans attendre votre mort prochaine », lisait Ross, distraitement.

« ... vraiment efficace ! » lisait Ross.

DONNEZ VOTRE VIE POUR...

— Que signifie ceci ? interrogea Ross.

Le sourire de Viliord fleurit, comme si le simple fait de lui adresser la parole équivalait à presser sur un bouton. Il renseigna :

— Ce sont des slogans... Une vieille habitude, que nous avons conservée, quoique adaptée... Le slogan publicitaire était comme qui dirait une véritable industrie, au temps lointain du grand gâchis.

Il eut un petit hochement de tête, qui voulait peut-être dire sa désapprobation de ce temps-là, continua :

— Nous utilisons toujours ce procédé, pour le plus utile, le principal. Cela conserve toujours une sorte d'impact psychologique... une puissance d'impact, oui.

— Je vois qu'il s'agit de slogans, dit Ross. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parlais de l'un d'entre eux, en particulier, que je n'ai pas eu le temps de déchiffrer jusqu'au bout.

— Ah ! dit Viliord. C'est qu'il y en a beaucoup... vous avez pu retenir quelques mots, peut-être ?

— Certainement, DONNEZ VOTRE VIE POUR... je crois avoir lu cela.

Le sourire de Viliord s'élargit.

— Oui, c'est bien cela. Il s'agit de DONNEZ VOTRE VIE POUR UNE AUTRE ET VOTRE MORT SERA UTILE. Je trouve que c'est un assez bon slogan.

— Mais qui veut dire ?

— Donnez votre vie pour une autre, expliqua l'officiant, veut dire pour une autre vie. Mais vous serez mort tout de même, et...

Il s'interrompit, hésitant de la langue et du sourire tout à la fois. Puis il reprit bien vite :

— Cela demande une certaine explication approfondie... Ce slogan, voyez-vous, a été diffusé pour la première fois il y a quelques années par un des organismes de sauvegarde du Saint-Office Dirigeant qui nous protège. Des chercheurs ont en effet découvert une drogue aux propriétés particulièrement fantastiques. Un des traits caractéristiques de cette drogue est qu'elle décuple – que dis-je... elle centuple, et au-delà ! – les facultés imaginatives d'un individu. De plus, elle permet la distorsion subjective du temps. Mais absorbée en dose suffisante pour créer ce phénomène, elle tue.

— C'est évidemment fâcheux... laissa glisser Ross.

— Pas du tout, mon cher Ross ! Au contraire ! Une personne qui veut mourir, un malade mental, un vieillard, que sais-je... ou n'importe qui dont le désir est de quitter cette vie peut le faire quand

il le veut, grâce à cette drogue H-O. Il peut le faire, disons agréablement, et sans plus avoir la crainte de finir, de terminer sans recours l'aventure du vécu. Cette drogue absorbée tue en quelques secondes, et, effectivement, pour un observateur, le sujet qui absorbe une gélule de H-O est mort au bout de quelques secondes. Il n'est qu'un corps sans vie. Mais, pour le sujet en question, tout est différent, en vérité.

— En vérité ?

— Bien entendu, Ross. Ces quelques secondes qui le séparent de la mort sont ressenties par lui de toute autre façon. Car la drogue crée cette distorsion, cette fantastique élongation subjective du temps. Ce qui pour d'autres n'est qu'un laps de temps ridiculement court devient pour lui une expérience nouvelle, capable de lui faire vivre psychiquement tout ce que son imagination est capable de créer. Bien entendu, cette imagination au pouvoir ne part que sur des bases précédemment acquises, plus ou moins... Mais c'est tout de même fabuleux, vous en conviendrez. En quelques secondes – pour un modèle de temps donné – un individu peut vivre, et avoir la très réelle impression de vivre une autre vie qui va durer des années, et des années – pour un autre temps donné.

— Ce qui pourrait vouloir dire, continua Ross, que ma vie présente, ou la vôtre, n'est qu'illusion créée par une drogue. Nous avons vous et moi l'impression de vivre depuis des années, et pour des années encore – du moins nous l'espérons. Mais en réalité, et dans un autre temps, quelques fractions de seconde s'écoulent...

Pendant un court instant, le sourire mécanique de Viliord tomba tout net. Mais très vite il s'épanouit de nouveau, tandis que de sa gorge fusait un petit rire – un rien crispé.

— C'est... c'est un peu cela, admit-il. C'est un peu cela.

Ross lui retourna son sourire... difficilement.

« Nous avons l'impression de vivre depuis des années ?... Non, pas depuis des années. Visiteur Ross, de quel monde viens-tu ? Et si ce monde était une autre vie, ailleurs ? une vie que tu aurais choisi de quitter, parce que aussi triste que ce monde d'à présent, qui défile sous tes yeux ? une vie qui est peut-être déjà presque une mort... Ross ! Ce petit homme assis à tes côtés l'a dit : l'imagination au pouvoir ne s'appuie pourtant que sur certaines données acquises. Autrement dit, le monde que tu vis, que tu fabriques sans le savoir, ne peut pas vraiment oublier l'autre, le précédent, celui que tu as voulu quitter en avalant la drogue. Mais alors, Ross... Où est le positif ? C'est une trahison, Ross. Ce petit homme trop aimable, qui se nomme Viliord, est-il bien réel, bien seul et unique dans sa réalité, ou alors serait-ce quelque copie déformée d'un possible Viliord rencontré là-bas, avant l'acte de mort ?... Si tout cela est vrai, bien entendu... Si tout cela est

vrai... »

— Et trouve-t-on beaucoup de candidats à cette mort ? interrogea Ross.

— Bien entendu, dit Viliord. Bien entendu... C'est une nécessité. Nous avons fait de grands progrès dans le domaine des drogues hallucinogènes, qui encouragent à la mort. Les malades mentaux inguérissables, les vieillards qui deviennent une charge pour la société, ainsi que tous les inadaptés... les tueurs d'arbres, les voleurs d'ordures, tous ceux qui peuvent nuire à l'équilibre mondial sont jugés, et supprimés de cette façon. Les vieillards, par exemple, n'ont pas besoin d'être jugés : en majorité, ils savent eux-mêmes que leur mort sera utile à tous. Leur corps deviendra une source de nourriture, ou encore pourra-t-il servir d'engrais aux plantations forestières.

« Ce monde, Ross... ce monde qu'on t'offre de visiter pour quelque cause obscure enfouie dans le creux de cette nuit qui te mord la mémoire... Ce monde surpeuplé, où les gens viennent demander la mort au H-O, sachant qu'ensuite ils seront mangés par d'autres... ce monde atroce où vieillesse veut dire improductivité, donc rejet, donc mort... ce monde admis. Ce monde dans lequel les ordures sont devenues des produits de valeur, pour un recyclage nécessaire... ce monde dans lequel couper un arbre, arracher une feuille, équivaut à un crime... Où sont-ils, les arbres, Ross ? Les arbres précieux, les arbres fragiles et les ordures en or ? C'est bien ce monde-là, visiteur, que tu dois parcourir... »

La rue était toujours la rue. La même, et la même foule, et les mêmes constructions de béton. Et la petite voiture filait, tirée par la stridence du klaxon ininterrompu, se crevant un passage au centre du flot humain. Dans la petite voiture, assis un peu raide à côté du Visiteur, Viliord disait :

— Nous en sommes arrivés là. Ce n'est pas notre faute. Les choses sont ce qu'elles sont, et c'est un résultat, qui deviendra la cause d'un autre résultat, demain et dans cent ans. Je sais... nous savons tous... On dit qu'avant, au début, la Ville ne couvrait pas les trois quarts de la surface des terres de ce monde. Ce n'est pas une légende – il nous reste quelques films, que nous projetons tous les dix ans à ceux qui sont capables psychiquement de résister au choc. C'est vrai. Il n'y avait pas la Ville, mais des villes. Et les mers pouvaient encore être considérées comme de vastes organismes vivants. Et les forêts, les saisons... mais à quoi bon, vous le savez bien, Ross.

— Je le sais, dit Ross.

Ce n'était pas vraiment une certitude, mais il pouvait imaginer aisément. Comme si ce monde-là, esquissé par Viliord, possédait ses propres références au fond de la mémoire de Ross. Il imaginait... certain, pourtant, de n'avoir jamais rien vu de semblable réellement.

— Je pense, dit Viliord après un court moment de silence, je pense que le capitalisme – c'est un terme ancien – de l'ère du gâchis est directement en cause. Ainsi que les structures des sociétés de ce temps-là. La compétition économique, la croissance à tout prix, repoussant jusqu'aux limites du raisonnable la sécurité de tous pour la simple continuité d'un système, refusant de voir l'échéance inéluctable, fatale, de ce système. Celui qui possède une seule pomme, en bien unique, pourra bien sûr la manger – mais il n'en mangera pas deux. Il pourra la manger en trois coups de dent, pour quelques secondes d'un plaisir brutal et égoïste, et jeter le trognon... Mais aussi, il pourra la savourer, la faire durer, et même en faire profiter un ami. Voilà ce que je veux dire – je ne suis pas le seul, parmi ceux qui étudient, à penser de la sorte. Je ne juge pas non plus ni ne condamne. Et même si j'en avais envie : qui juger ? qui condamner ? Ils sont morts depuis longtemps, depuis des siècles retournés à la terre après l'avoir asséchée. Ils ont mangé la pomme en deux ou trois coups de dent voraces – qui n'ont d'ailleurs guère augmenté leur longévité ou leurs plaisirs... – et nous ont laissé le trognon.

Viliord, de nouveau, marqua un petit temps de silence. Ross ne dit rien. Il eut l'impression fugace que la rue, enfin, avait vaguement changé d'aspect. Certes, elle grouillait toujours d'une foule aussi dense, mais les immeubles paraissaient moins hauts, moins sales.

— Oui... reprit Viliord. Ils ont agi de cette façon, des siècles durant. Oh ! je ne dis pas qu'ils étaient mauvais, qu'ils voulaient sciemment la destruction à plus ou moins longue échéance de leur planète. Je ne pense pas. Je crois plutôt qu'ils étaient inconscients – et c'est tout de même une faute très grave, pour un homme, l'inconscience. Ils étaient dévorés par une faim idiote, coupable aujourd'hui, au plus profond de leur mort, d'une foule de crimes... Dieu sait que pourtant ils se battaient pour le bien de l'espèce humaine : ils connaissaient la science, et grâce à leurs travaux, ils surent vaincre les maladies, presque la vieillesse. C'était aveugle et fou, bien entendu. C'était protéger la vie à tout prix, anéantir l'équilibre de la sélection naturelle, et c'était beau... mais c'était donner naissance à des millions et des millions d'êtres humains, repousser plus loin pour chacun les limites de la mort... dans un monde de plus en plus triste, et pauvre, et ruiné. Nous héritons de la bêtise et de l'égoïsme. Nous héritons d'une ère de richesse... et nous vivons sur le trognon de la pomme, trop petit pour nous tous...

Viliord se tourna vers Ross. Son visage était grave, cireux.

— Vous resterez avec nous, pria-t-il. Il le faut. C'est une chance que nous avons... Il faut que vous restiez, Ross.

— Que je reste ?

« Et pourquoi, petit homme ? Pour quelle raison... Je ne sais rien,

je ne sais pas... Qu'attendez-vous de moi, tous ? Est-ce que je suis capable de faire quoi que ce soit... Par pitié ! que je sache au moins ce que l'on attend de moi, ce qu'on espère ! Que je sache... et si c'est un rêve, une hallucination, alors que tout s'arrête ! je ne veux plus imaginer ! je veux mourir, là-haut ! ou bien autre chose... je ne sais plus... »

— Il le faut, dit Viliord. Il faut que vous restiez parmi nous...

— Mais... suis-je donc le premier visiteur ? s'enquit Ross après une courte hésitation.

La question ne parut point démonter Viliord.

— Chaque visiteur est toujours le premier, dit-il. Un jour, l'un d'eux sera le seul, celui que nous attendons. Celui-là trouvera. Mais c'est avec nous qu'il faut rester...

— Avec qui d'autre ? commença Ross.

Il s'interrompit. Une grimace crispée avait tordu les traits de Viliord... qui se composa de nouveau un faciès sinon calme, du moins impassible, et répéta :

— Il faut rester avec nous, Visiteur. Pour votre vie, et peut-être la nôtre.

Son regard était devenu très dur. Ross baissa les yeux, puis porta son attention sur la rue.

Il fut surpris de constater que la rue avait disparu. Ou presque. Il y avait toujours des maisons, mais elles étaient apparemment entassées sans ordre, n'importe comment. Des cubes et des parallélépipèdes de béton dont certains, tapissés d'échafaudages, semblaient en cours de réfection – ou, peut-être, de construction. La foule était toujours la même, en revanche. Une fourmilière, milliers de flux et de reflux mêlés, sous le ciel gris-roux, pesant.

— Il y a sûrement une solution, dit la voix presque basse de Viliord. Il faudra bien, un jour, une solution... Une autre solution que la guerre, la famine. Il faudra.

« Pourquoi moi ? se disait Ross. Oh ! que je me souviennne !... que je comprenne ! »

Pendant quelques minutes encore, la voiture roula. L'allure était moins vive, et il semblait qu'elle avait de plus en plus de difficulté à se frayer un passage à travers la foule. Cela, peut-être, était dû au fait que le flot de personnes ne coulait plus suivant une direction définie, canalisé par les limites d'une rue bien dessinée. Ici, comme l'avait déjà remarqué Ross quelques instants auparavant, point d'artère aux frontières précises : c'était un champ de maisons, poussées apparemment sans le moindre souci d'ordre et d'esthétique. Des maisons empilées les unes à côté des autres, comme un jeu de cubes renversé au hasard. La foule palpitait et bourdonnait en tous sens, et

ces centaines de milliers de pas pressés faisaient monter de la terre rousse une fine poussière en perpétuel brassement.

Depuis un long moment, Viliord ne disait plus rien. Ross, quant à lui, se tenait tout aussi silencieux, évitant même de risquer un regard vers l'officiant – un regard qui aurait peut-être suffi à relancer Dieu sait quelle folle conversation.

Il regardait au-dehors, et ces gens gris qui glissaient derrière les verrières de la voiture. Il croisa bien peu de regards. Quelques coups d'œil curieux se posaient, le temps d'une seconde, sur la voiture, sans la moindre tentative pour essayer d'identifier ses occupants.

La voix de Viliord, de nouveau, s'éleva :

— Nous arrivons bientôt. Voyez-vous, là, devant ?

Ross se haussa de quelques centimètres sur son siège. « Là, devant », il y avait toujours la foule, courte et compacte falaise humaine, grouillante, et qui s'ouvrait comme à regret devant l'étrave de la voiture. Au-delà, une autre falaise, mais de béton celle-là. Un mur haut de plusieurs dizaines de mètres, et dont les extrémités – si jamais elles existaient – se perdaient derrière les silhouettes massives des maisons de premier plan.

— C'est là, dit Viliord. Le parc d'attractions de notre quartier BN-4536732. Vous allez voir : c'est une sorte de tour de force...

Il avait, pour prononcer cette phrase pleine de fierté, retrouvé son sourire immobile. Ross grimaça une mimique d'acquiescement, se souvenant qu'effectivement la visite du « parc d'attractions » était le but de cette course.

Il fallut quelques minutes, encore, avant que la voiture atteigne la base de cette impressionnante muraille. Elle s'arrêta enfin devant un petit portail clos – un rectangle de fer ou de bois noir, qui se détachait avec netteté sur la grisaille roussâtre du mur.

— Nous devons descendre, dit Viliord. Les voitures sont interdites d'accès... et nous ne pouvons faire aucune exception, fût-ce pour un visiteur.

Ross acquiesça. « De toute façon, se dit-il, cette réglementation ne doit pas en gêner beaucoup... » De tout le trajet, il n'avait compté aucune autre voiture en circulation dans la mer de piétons...

Les gardes et conducteur descendirent du véhicule, pour ouvrir les portières arrière. Ross et Viliord mirent pied à terre. Dans les quelques secondes qui suivirent, Ross s'aperçut que la fine poussière rousse en suspension dans l'atmosphère n'était pas spécialement agréable à respirer. Tout en l'entraînant vers le portail – devant lequel cinq gardes armés faisaient les cent pas – Viliord expliqua à Ross qu'il n'y avait aucune raison valable pour asphaltier les surfaces du sol là où cela ne s'imposait pas absolument – comme c'était le cas pour les routes, les grands axes inter-quartiers et les rues principales. Simple

mesure de prudence et d'économie élémentaire, et il était encore préférable de respirer un peu de poussière plutôt que d'assécher radicalement ce qu'il restait de richesses pétrolières, en voulant produire le goudron nécessaire à l'asphaltage de toute la surface terrestre du globe.

Aux gardes qui patrouillaient devant la porte – ils avaient le visage recouvert de masques-filtres d'aspect plutôt sinistre –, Viliord, sans cesser de parler, montra une carte métallique qu'il avait tirée d'une de ses poches.

— C'est bien, dit la voix étouffée d'un des gardes. L'escorte vous attend, de l'autre côté. Tout est prêt.

— Parfait.

— Je vous souhaite la bienvenue, visiteur, dit le garde, posant l'espace d'une seconde ses yeux-hublots sur Ross.

Il fit un signe de la main. Un autre garde actionna alors le heurtoir massif contre la porte, trois fois d'abord, puis deux fois.

Et la porte s'ouvrit.

6.

Et qu'est-ce que ça peut te foutre, mon vieux Trash ? En quoi cela peut-il t'intéresser ?

Il ne pouvait s'empêcher de songer à ce couple, ces deux êtres qui avaient choisi de vivre leur vie terrestre côte à côte, toujours et jusqu'au bout. Qui avaient communément décidé de mettre un enfant au monde, et dont les deux premières tentatives avaient échoué. Qui jouaient pour la troisième et dernière fois le tout pour le tout.

(Merde, cette fille me fait penser... à qui ? Malia, c'est ça ! Elle s'appelait Malia, travaillait à la biscuiterie, elle aussi. Foutue Malia ! Elle est restée... combien de temps ? Trois, quatre nuits à la maison ? À peu près, oui. Trois ou quatre nuits. Elle avait un de ces culs, malheur !... Un de ces culs sympathiques à souhait, mon vieux Trash. Pas vrai ? Ouais, c'est vrai. Et pas que le cul, d'ailleurs, les seins, les cuisses... Elle me plaisait bien. Est-ce que pour autant j'aurais eu dans l'idée de lui faire un enfant ? Ou de vivre toute ma vie à côté de ce cul sympathique ? Malia, c'est ça. C'est ça. C'était comme cela que s'appelait cette fille...)

Il avait toujours devant les yeux le faciès pâle de l'homme, le regard décidé et tranchant de la femme.

Et puis après, vieux Ged ?

Tu ne vas quand même pas t'emmerder l'existence pour ces deux-là, dis ? Qu'est-ce que cela signifie, et qu'est-ce que cela peut t'apporter, je te demande un peu !

Évidemment. Il n'avait pas de soucis à se faire pour eux. Ni pour personne. Mark Lipton, Eva Lipton ou n'importe qui.

On peut toujours imaginer cette rougeur qui est montée au visage du meneur de jeu. Car le meneur de jeu s'énerve. Il gueule :

— Je demande une fois encore au rebelle de bien vouloir respecter les règles du jeu ! La tricherie n'est admise que de la part du Ponichet, et nous ne tolérons pas...

Il y en a un autre qui ne tolère pas, ne tolère plus. C'est le rebelle, précisément, décidé, semble-t-il, à semer la pagaille par n'importe quel moyen. C'est le jeu ? La foule gronde.

Même les musiciens se désintéressent de leurs instruments, abandonnent leurs conversations : ils écoutent.

— Vous me faites marrer ! Ce que vous dites me fait marrer ! Et c'est précisément ce que je ne tolère pas, moi, en tant que rebelle. Mon rôle le permet ! Quelle est la signification du terme « rebelle » ?

Je pose la question à la Machine-Arbitre.

Le meneur de jeu s'empêtre vaguement – et pour la première fois, oui monsieur ! – les pieds dans le fil du micro. Rétablissement savant.

— Le Poniachet accepte-t-il que cette question soit posée à la Machine-Arbitre ?

Hurlements de la foule. Tous ces salauds échauffés veulent la peau du rebelle, et le clament. C'est toujours pareil. C'est toujours comme cela. Ou alors, quand le rebelle se montre particulièrement habile... (Il n'y a pas trente-six solutions, ami Bledd. Une seule issue, pour s'en sortir, et cela consiste à attaquer de plein fouet les règlements du jeu. Ne pas les accepter, remettre tout en cause et en question ! Tout bouleverser, parfaitement..)

Cette ordure de Poniachet laisse tomber :

— Je ne vois pas en quoi la chose serait utile... Mais, oui, j'accepte. J'admets cette information...

Alors, dans les braillements de la foule, la machine :

— REBELLE. QUI NE CONNAÎT PAS L'AUTORITÉ DE. QUI SE RÉVOLTE CONTRE. QUI SE RÉVOLTE, PAR EXEMPLE, CONTRE LE GOUVERNEMENT.

À ne pas laisser tomber dans les hurlements ! Le rebelle clame :

— Mon rôle de rebelle implique donc parfaitement que je mette en cause non pas l'attitude, simplement, du Poniachet, mais aussi les structures-mêmes du jeu ! son *existence* !

Trash hocha la tête, repoussa l'agression des amplis. Il n'était qu'un petit trafiquant. Non : même pas un véritable trafiquant. Un intermédiaire docile et discipliné.

Un foutu garçon de courses.

Un larbin.

Il n'avait pas à se poser de questions imbéciles.

Il n'avait pas à se triturer la cervelle avec des problèmes qui ne le concernaient pas.

Il n'avait pas à se demander ceci, ou cela, au sujet des couples qu'il fournissait en HYP-1000. Leurs noms, leur adresse, c'était suffisant. Le juste nécessaire.

Il avait quitté le quartier Eyes-Rouges, parcouru sans trop s'en rendre compte un dédale de petites rues, suivant un itinéraire instinctif qui devait le mener à la seconde adresse, pour ses livraisons de la journée.

Porté par le courant humain qui roulait au fond d'une large rue, il marchait depuis une quinzaine de minutes, poussé et cogné, lorsqu'il aperçut brusquement la coque rouge, si dangereusement reconnaissable, d'un véhicule de police. La voiture était stationnée en bordure de rue, à une demi-douzaine de mètres – et la distance

diminuait à chaque pas...

Voiture de police signifiait *danger* pour Trash. Il voulut ralentir, mais la poussée de la foule des morts l'en empêcha. Il n'était qu'à trois pas de la voiture, et il fallait passer à moins d'un mètre. Déjà, il se raidissait, comme si tout son être se préparait à quelque contact répulsif...

Une main se referma sur son bras gauche. Une voix s'éleva, toute proche de son oreille, cassant en quelques mots le lourd brouhaha ambiant :

— N'essaie pas de résister, Trash. Et suis-nous gentiment.

Le frisson glacial traversa Trash des pieds à la tête. Il avait compris, en une fraction de seconde – et en même temps, il souhaitait se tromper, follement... et il savait n'avoir rien à espérer...

Bon Dieu ! ces salauds de Lipton ! Cette connerie de jeu ! Si je n'avais pas eu la tête pleine de ces idioties, j'aurais pu me méfier ! J'aurais dû... Nom de Dieu... depuis combien de temps me suivent-ils ? Et qui sait s'ils n'ont pas agi de telle ou telle façon pour me pousser ici, juste ici !...

Mille pensées désordonnées, et qui échafaudaient tout une foule de suppositions diverses, s'enchevêtrèrent dans son esprit, en une fraction de seconde. Pourquoi l'arrêtaient-ils ? Pourquoi, pour quelles raisons l'avaient-ils coincé ? Parce qu'il avait quitté son travail légal, ou bien...

Il avait dans sa poche un petit paquet contenant une dose de HYP-1000, et une somme de quatre mille frorards...

— Qu'est-ce que vous me voulez ? dit-il d'une voix très rauque.

Une autre main se referma sur son bras droit. Il n'eut pas à tourner la tête pour remarquer le gant de cuir noir qui habillait les doigts de cette main.

— Tu le sais parfaitement, dit une seconde voix.

— Mais on est là pour te donner des détails, reprit la première. Monte à bord sans faire d'histoires. Au premier mouvement, au moindre signe, on tire.

Ils s'étaient arrêtés à hauteur de la voiture. Trash vit le conducteur, assis devant, les mains à plat sur le volant. Le regard de l'homme passait au ras de la visière de son casque noir, transperçant Trash. La portière arrière s'ouvrit. Un des policiers s'engouffra dans la voiture, l'autre poussa Trash à sa suite, puis il prit place et ferma la porte.

Voilà. Voilà comment ça se passe. De cette façon... Aussi naturellement, aussi facilement... Ils s'amènent et ils vous coincent dans la foule, ils vous poussent dans une voiture, et allez !...

Cent fois, et davantage, il avait imaginé cet instant où les policiers de la Ville lui mettraient la patte dessus. Cent fois et davantage... Dans chaque version imaginée de l'affaire, il tentait quelque chose, et

il s'octroyait au moins une chance de leur faire faux bond. Il la jouait.

Et puis voilà.

C'était fait, et il n'avait pas eu l'ombre d'une chance.

Il était assis entre deux flics, sur la banquette arrière d'une voiture de police qui avait démarré en douceur et se traçait prudemment un chemin parmi la foule.

Par ailleurs – et très curieusement –, après l'instant de première panique, c'est à peine s'il ressentait quelque soupçon d'angoisse. Les jeux venaient de se faire, les cartes étaient posées.

Bon Dieu, ça non : je n'imaginais pas que ça se passerait aussi facilement !

Il tourna la tête à droite, puis à gauche, essayant de capter le regard des policiers, sans y parvenir. Ils avaient des visages blêmes et fermés, et leurs yeux, comme des fentes métalliques, regardaient droit devant. Leurs mains étaient posées à plat sur leurs genoux.

Tu t'es fait avoir comme un imbécile, vieux Ged. Ils t'ont dit qu'ils tireraient, si tu tentais quoi que ce soit... mais tirer avec quoi ? avec leurs mains vides ?

Il jeta un coup d'œil vers la portière droite – ce fut exactement comme si le policier avait deviné ses pensées.

— Pas la peine, Trash. Portières verrouillées automatiquement.

Salauds !

Trash demanda :

— Où est-ce que vous m'emmenez ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Le flic qui se trouvait à sa gauche dit :

— Où on t'emmène... tu t'en doutes un peu, non ? Pour ce qui est de la deuxième partie de la question, tu ne devrais pas essayer de jouer à ce jeu-là. C'est ridicule et ça fait perdre un temps précieux...

Trash se le tint pour dit. Il posa lui aussi ses mains sur ses genoux, et attendit.

La voiture roula pendant plus d'une demi-heure à cette allure réduite, qui était la seule possible au milieu du flot humain.

Pendant tout le trajet, Trash tourna et retourna le problème dans sa tête, et il avait un certain mal à admettre la tangible réalité de la situation. Quelque chose, dans la construction logique de l'événement, clochait. Sonnaient faux.

Cette impression surtout mettait Trash mal à l'aise. Il avait beau réfléchir et se creuser la tête... l'inévitable conclusion s'ancrait de plus en plus fort au fond de son crâne : quelque chose clochait.

Pour quelle raison précise l'avaient-ils arrêté ? Cette histoire d'abandon de travail ? Non... car alors ils seraient venus l'arrêter à son domicile. Au lieu de quoi, ils l'avaient attendu, en embuscade, sur un itinéraire bien précis, connu de lui seul... qui aurait dû n'être

connu que de lui seul.

Ils savaient... Mais alors, s'ils savaient, si donc toute l'affaire reposait sur la contrebande de la drogue, pourquoi ne pas l'avoir arrêté avant ? Au moins, en ce qui concernait son « programme du jour », avant la livraison au couple Lipton.

Il était convaincu que quelque chose de beaucoup plus important se cachait derrière tout cela. Peut-être était-ce cette curiosité qui repoussait l'inquiétude...

La voiture s'arrêta doucement, et le conducteur déverrouilla la porte.

Sans prononcer un mot, les policiers descendirent, encadrant toujours Trash.

Ce dernier ne fut pas étonné de se retrouver devant le bâtiment de la police du quartier 32200. Grande ouverte, la porte d'entrée béait sur un hall sombre, comme une gueule prête à mordre.

— Entre, dit un des policiers.

Trash entra. Ils suivaient. Une vilaine fraîcheur tomba sur lui et le fit frissonner.

Il dut monter quatre volées d'escalier, puis il en redescendit trois, se laissa guider au long d'une suite infernale de couloirs puissamment éclairés, dans lesquels le bruit des pas résonnait très fort, très haut. Des policiers allaient et venaient, par groupes ou bien solitaires, certains armés, d'autres pas. Ils ne prêtaient généralement pas la moindre attention à Trash.

Ils marchèrent ainsi pendant plus de dix minutes, si bien que Trash commença à ressentir de la fatigue. Il avait également très chaud et transpirait ; sa respiration, dans la moiteur de ces « tunnels » était difficile.

Finalement, le trio s'arrêta devant une porte, au fond d'un cul-de-sac. Un des policiers ouvrit cette porte, s'effaça.

— Entre, dit-il à Trash.

Trash entra.

Il entra seul, et la porte fut refermée derrière lui.

Après quelques secondes d'étonnement – et dans l'étonnement pointait tout de même un rien d'inquiétude... – Trash laissa courir son regard tout autour de lui.

La pièce était petite, carrée et blanche. Il y avait un globe lumineux au plafond, protégé par une armature métallique, et cela dessinait sur les murs un quadrillage d'ombre distendu, en forme de toile d'araignée.

Je suis dans une toile d'araignée...

Il y avait trois sièges, contre le mur. Une table de plastique moulé, au centre de la pièce.

Une porte était découpée dans le mur du fond, en face,

exactement, de celle par où il était entré. Une porte blanche comme le mur. Fermée.

Trash marcha vers un des sièges, le premier de la rangée, et s'assit dessus.

7.

Mark Lipton connaissait parfaitement le déroulement du scénario. C'était la troisième fois qu'ils jouaient le jeu, Eva et lui.

La première fois, il avait connu cette appréhension qui vous ronge le moral, comme un acide s'attaque à du plâtre. Il pouvait cependant se dire : « Si ça ne marche pas cette fois, il nous reste deux chances, deux tentatives. »

La seconde fois, l'angoisse était évidemment plus forte, solidifiée par le piteux résultat de la première tentative... mais, là encore, il pouvait se dire : « Il reste une troisième chance... »

C'était la troisième chance. Et l'espoir, au-delà, était définitivement mort.

Il y avait le HYP-1000.

« Il ne reste que cela, se répétait mentalement Mark Lipton. Il ne reste que le HYP-1000. »

Eva paraissait détendue, tout à fait décontractée. Curieux. Et Mark, dont les idées se brouillaient lamentablement, ne parvenait plus à se souvenir si sa femme avait fait preuve d'une telle décontraction, lors des deux précédentes séances. Était-ce déjà un effet de la drogue illicite ? Et si c'était le cas, cela ne risquait-il pas d'éveiller les soupçons ?

« Je suis un minable, se disait Mark. Je devrais être le plus fort, le plus raisonnable, et la soutenir. Oui, la soutenir, l'aider moralement... Au contraire, c'est elle qui... c'est sur elle que je m'appuie. Je suis un véritable minable... »

S'ils s'apercevaient, d'une façon ou d'une autre, qu'elle avait absorbé cette drogue ? S'ils possédaient un moyen de contrôle infailible ?... Les vendeurs et les trafiquants, naturellement, affirment et répètent que la drogue est indécélable ?... Comment peuvent-ils être certains de ce qu'ils avancent ?

« Nous n'avons jamais rencontré un couple qui ait eu un enfant après avoir pris du HYP-1000, se dit Mark. Jamais nous n'avons vu... mais c'est idiot. Car jamais un couple qui aurait eu un enfant après avoir triché de cette façon n'irait ensuite s'en vanter ! par simple mesure de prudence élémentaire !... »

Évidemment.

Il était debout dans la travée centrale de la rame du métro aérien, se cramponnait fortement au dossier du siège sur lequel Eva avait trouvé une place – elle avait fait valoir son état, en présentant sa carte

d'identification, et le contrôleur avait fait se lever, au hasard, un long type maigre au visage boutonneux, qui n'avait cessé de regarder féroceement Eva jusqu'à l'arrêt suivant. Mark était resté debout.

La rame était bondée. Les voyageurs qui descendaient à chaque station étaient immédiatement remplacés par ceux qui montaient.

L'odeur était infernale. Mélange de sueur, de corps sales, de vieille urine. Une atrocité.

Mark avait envie de vomir. Il était pressé, bousculé. Des spasmes très désagréables nouaient son ventre, poussant des aigreurs fielleuses, par bouffées, jusqu'au fond de sa gorge.

Il aurait été incapable de dire si le malaise était causé par l'ambiance puante de la rame, ou l'appréhension des moments à venir. Les deux, probablement.

De toute façon, il ne se sentait guère de taille à pousser l'analyse ; il essayait tout simplement de tenir le coup, de refouler la nausée. Il craignait de s'évanouir là, ridicule, au milieu de cette foule.

Des ondes de chaleur le giflaient régulièrement, picotant son cuir chevelu. La sueur coulait à grosses gouttes sur ses tempes, ses paumes moites glissaient sur la barre métallique du siège auquel il était agrippé désespérément.

Il laissa filer son regard par-delà la vitre, pour occuper son attention. Les murs gris des maisons défilaient...

Ils arrivèrent au centre du choix dans le milieu de l'après-midi.

Le vaste bâtiment, bien connu, se dressait parmi les immeubles grisâtres. Un énorme cube de béton, blanc, nettement moins sale que la majorité des autres cubes qui composaient l'environnement. Trente étages de fenêtres aux vitres opaques.

Sans hésiter, ils pénétrèrent dans le bâtiment.

Mark se sentait vaguement mieux. Il avait marché, de la station de métro jusqu'au centre. Quelques centaines de mètres, dans la cohue de la rue, la poussière – mais cet exercice à l'air « libre » lui avait néanmoins fait du bien. La nausée s'était dissipée, ne laissant derrière elle qu'un assez vilain mal de crâne – mais c'était supportable.

Ils s'étaient enfoncés dans l'antre des fœtus-parties.

Le hall d'accueil. Vaste, frais. Trop vaste et trop frais. Moquettes partout, silence feutré.

La fonctionnaire, derrière son comptoir, avait un visage rouge et un nez très luisant. Des cheveux blonds frisés, gras, s'échappaient de sous son bonnet d'uniforme. Elle avait l'air aimable.

En souriant, elle avait poussé devant Mark et Eva les fiches habituelles.

La main de Mark tremblait. Pas celle d'Eva.

La fonctionnaire au visage rougeaud avait un regard clair auquel

rien n'échappait. Elle accentua son sourire, dit :

— Ne vous en faites pas, monsieur. (Elle cligna de l'œil, amicale, en direction d'Eva :) Les futurs pères sont toujours plus nerveux que les mamans, n'est-ce pas ?

Le visage d'Eva était de marbre. Une fine buée de sueur brillait sur son front, ses pommettes. Elle repoussa une mèche de cheveux collés sur sa tempe, dit froidement :

— C'est notre troisième chance.

— Oh ! fit la fonctionnaire.

Elle eut, dans le sourire, comme une hésitation, qu'elle balaya bien vite. Elle ramassa les fiches, dit :

— Tout ira bien, je vous le souhaite.

— Merci, souffla Mark.

Il aurait voulu, comme Eva, demeurer impassible. Ce remerciement qui était venu de lui-même augmenta sa gêne.

Ils s'éloignèrent, traversèrent le hall, pénétrèrent dans une cabine d'ascenseur qui les emmena au vingtième étage.

— Elle est sympathique, dit Mark en fixant les lumières clignotantes du tableau de l'ascenseur.

Il parlait de la réceptionniste.

— Elle s'en fout, dit Eva.

C'était probablement elle qui avait raison...

Ce fut la première visite médicale.

Le praticien était un petit homme rond et bavard, qui plaisantait facilement – beaucoup trop facilement.

Il examina Eva, l'ausculta, la radiographia, la soumit à différents tests.

Ils attendirent un petit instant dans le couloir vide. Ils étaient seuls, assis l'un à côté de l'autre, sur un banc mural. Mark saisit le regard d'Eva, sourit.

L'attitude décontractée et amicale du gynécologue lui avait quelque peu remonté le moral – et le fait, surtout, qu'il avait terminé la visite en lui annonçant que tout allait bien. Ils avaient, paraît-il, de « sérieuses chances pour que tout se termine de façon positive »...

La drogue, au moins, n'avait pas été décelée.

Ils étaient assis, seuls, sur ce banc de couloir. Seuls, enfermés chacun dans sa peau, mais liés pourtant, en cette seconde, plus solidement que s'ils n'avaient eu qu'un seul corps.

Mark prit la main d'Eva dans la sienne. Elle ne la retira point.

Ils sursautèrent tous deux lorsqu'une porte s'ouvrit, livrant passage à un homme de grande taille. Il était vêtu d'une longue robe blanche qui traînait jusqu'au sol. Son crâne était rasé et lisse, ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, soulignés d'ombres lourdes.

Il dit, d'une voix sans timbre :

— Vous pouvez entrer.

Mark et Eva se levèrent ; ils suivirent l'homme chauve.

Et pénétrèrent dans le local des fœtus-parties, comme ils y étaient déjà entrés deux fois auparavant.

« Voilà... Dans quelques instants, nous saurons. » C'était ce que Mark avait pensé, les deux fois précédentes, à cet instant – en mettant le pied dans le local des examens. La même pensée lui traversa l'esprit. La troisième fois.

La dernière fois, de toute façon.

Bon Dieu ! Le vide grimpa en lui.

Il se tenait debout derrière la paroi vitrée qui séparait le local en deux parties relativement égales. Ses jambes molles, c'était sûr, allaient lui jouer un sale tour !...

De l'autre côté de cette paroi vitrée, Eva, nue, s'allongeait sur la table. Elle parlait, et l'homme au crâne rasé parlait lui aussi – mais Mark n'entendait pas : il voyait bouger leurs lèvres, sans que le moindre son franchisse la barrière vitrée. Eva sourit plusieurs fois.

Il tremblait.

Il trembla davantage lorsque l'homme de science coiffa la jeune femme du « casque de sommeil »... et puis lorsqu'il lui palpa délicatement le ventre, avant d'enfoncer dans la peau blanche et tendue les dards injecteurs et les électrodes.

Ces dards injecteurs devaient, avec une terrible précision, se ficher dans le cerveau du fœtus douillettement recroquevillé sur lui-même ; ils étaient reliés par un réseau de fils et de tubulures à un autre cerveau – un cerveau qui ne dormait pas, celui-là, un cortex de métal froid dont les « pensées » étaient réglées par l'homme appuyant sur des touches et actionnant des boutons...

« Dans quelques minutes, pensa Mark. Quelques simples minutes. Rien que cela... »

Il aurait voulu pouvoir s'asseoir, calmer cette fatigue, cette tension nerveuse qui palpitait en lui.

Il aurait voulu, il aurait voulu...

8.

Ross fit cinq ou six pas à l'intérieur de l'enceinte. Derrière lui, la lourde porte se referma avec un claquement sourd.

Les pas de Viliord, crissant sur les graviers de l'allée, s'approchèrent de Ross, et l'officiant s'immobilisa à hauteur du visiteur. Après un moment de silence, comme s'il voulait laisser à Ross le temps de se remettre de sa surprise, Viliord dit d'une voix douce :

— Ici parle encore la voix de Dieu. Nous en sommes les conservateurs.

— Je vois, souffla Ross.

Il voyait...

Il voyait cette allée, couverte de graviers blancs, qui s'enfonçait tout droit sur quelques dizaines de pas, et puis louvoyait, tournait parmi les monticules de terre ocre. Il voyait, de chaque côté de cette allée, ces ondulations plus ou moins volumineuses de terres ou de pierrailles, semées de plantes chétives, ou simplement recouvertes d'une pauvre herbe maigre. Il voyait ces touffes d'arbres, là-bas, qui bouchaient l'horizon...

— Marchons, si vous le voulez, proposa Viliord.

Il parlait à voix presque basse, comme quelqu'un qui se trouve dans un lieu sacré. Ross acquiesça d'un balancement de tête.

Plus que le paysage encore, quelque chose en ce lieu forçait l'étonnement : le silence. Un silence lourd, parfait, qui vous prenait à la gorge, sitôt le portail d'entrée refermé sur le brouhaha du « dehors ». Et puis la transparence de l'air, son odeur... son manque d'odeurs, plus exactement. Ici, pas de poussière mouvante formant devant les choses un écran mou, fuligineux. Ici, l'air était frais, et portait avec lui les odeurs des feuilles – qui sont plutôt agréables à respirer.

Et la lumière. Point de rousseurs en clair-obscur stagnant, ni de grisaille glauque qui, lourde, colle aux gestes et vous embarbouille le regard. Une lumière saine, une lumière franche, une lumière amie des couleurs qui osent. Et avec elle, l'ombre naturelle.

Ils marchaient dans l'allée, suivis à quelques mètres par quatre gardes. Viliord expliquait :

— La voûte du parc, la voûte tout entière est faite de plastique translucide, doublée d'un système de filtrage qui repousse les poussières, et toutes les impuretés. L'air qui pénètre ici est d'une qualité rare. Nous pensons qu'il atteint le degré de pureté d'il y a

quelques siècles... Ce qui permet la culture de toutes ces variétés d'arbres et de plantes. La lumière, vous le voyez, est diffusée par ces séries de projecteurs... Des faux soleils, en somme. Des faux soleils que nous pouvons voir, alors que le vrai s'est caché depuis longtemps derrière le Nuage perpétuel.

Ils avaient quitté l'allée centrale, pour s'engager dans une sorte de sentier qui grimpait à l'assaut d'un tertre factice. Des arbres d'une élégance rare croissaient en cet endroit. Leurs troncs, d'un diamètre variable, étaient recouverts d'une écorce blanche, pelucheuse par endroits, striée de zébrures sombres ; les branches, minces, portaient de petites feuilles d'un beau vert tendre, sans cesse en mouvement.

— Des bouleaux, renseigna Viliord. Une espèce solide, qui s'accorde aux terres pauvres.

Puis il continua :

— Bien sûr, cette diffusion ininterrompue de lumière artificielle, ainsi que le fonctionnement du système de filtrage, nous coûte énormément en énergie. C'est d'ailleurs ce qui nous empêche d'élargir ce procédé et de l'adapter aux quartiers urbains. Les plus énormes dépenses d'énergie doivent être faites dans cette direction (il eut un geste large qui désignait les arbres, alentour). Ce parc s'étire sur quelques centaines d'hectares, et il en existe trois ou quatre cents sur ce continent. Ils sont nos dernières richesses naturelles, et véritables – si l'on excepte les forêts « refabriquées » du Deuxième Continent Sud.

— C'est une belle chose, dit Ross.

Il le pensait. C'était une « belle chose », et pourtant le malaise grandissait et lui tordait l'âme. Le malaise était là, derrière ces feuilles vertes qui frissonnaient sous les courants d'air conditionnés. Le malaise venait, justement, précisément, de ce que cet endroit pouvait exister, horrible dans son essence même.

Après avoir flâné sur le sommet du tertre, le sentier redescendait de l'autre côté, plongeant sous le couvert d'un bosquet étriqué qui mêlait les *Pinus Banksiana* aux *Pinus Contorta* – deux variétés que Viliord désigna et nomma, sans que Ross soit capable de faire la différence.

— Nous avons, dit Viliord tout en continuant de guider Ross parmi les allées, nous avons cherché à réunir le plus possible d'essences végétales. Certaines, comme le chêne – qui est un arbre – sont devenues vraiment rares... Nous aurions voulu également pouvoir regrouper ici des spécimens d'espèces animales, mais la chose était difficile.

Il expliqua pourquoi cette tentative était « difficile », et même tout à fait irréalisable. Un tel projet aurait soulevé une tempête de protestations, s'il avait été mis en application : comment penser que des animaux vivants puissent être nourris, « élevés » et conservés en

vie occasionnant pour cela une montagne de frais et une dépense énergétique considérable, dans le simple but du plaisir de la vue, sans autre finalité que celle d'être regardés... alors que le monde humain, pour survivre, en était réduit, entre autres obligations, à manger ses propres morts et à encourager, précisément, la mortalité volontaire ? C'était bien sûr inadmissible. Les seules espèces animales qui ne soient guère touchées par les problèmes de survivance étaient, dit Viliord, les grandes familles insectivores. Il expliqua l'existence d'une importante industrie qui groupait en organisme d'État plusieurs milliers d'exploitations d'élevage de sauterelles, vers, blattes et autres charmantes bestioles. On faisait de cela différents pâtés qui entraient pour 40 à 50 % dans le régime alimentaire des populations. Pour le reste, les menus s'équilibraient entre l'alimentation purement chimique, tirée en majeure partie du système de recyclage des déchets et excréments, et le programme nourricier dit « de l'homme par l'homme » qui utilisait les cadavres. La part laissée aux cultures approximativement naturelles de différents types de légumes était comprise dans la tranche minimale du programme – et cette tranche, après une stabilisation de quelques siècles, recommençait de se réduire de plus en plus. Au terme de cet exposé, débité d'une voix monocorde, basse, Viliord conclut en répétant son espoir de voir un jour jaillir une solution. Il ne savait pas quoi, ni comment ni, surtout, quand. Mais il dit :

— Il le faut. Il faut une solution, et rapidement... Et cette solution ne doit être à aucun prix cette guerre affreuse que certains prévoient – que d'autres, avec cynisme, préconisent ! –, et qui opposerait non pas deux clans, mais chaque individu à son voisin. Une guerre pour manger qui brasserait en un fantastique bouillonnement quinze milliards de sujets affamés...

Ross remarqua que le regard de Viliord, tandis qu'il prononçait ces paroles d'apocalypse, s'était fait suppliant ; que ce regard, posé sur lui, appelait à l'aide, au secours...

Et il n'en pouvait plus, Ross. Il n'en pouvait plus d'avoir à lutter, plus fort de seconde en seconde, contre ce réveil pénible au sein d'un monde devenu fou, planté comme une épine de fer dans le ventre torturé du cauchemar. Il n'en pouvait plus de rouler toujours au fond de son crâne les mêmes questions, les mêmes appels à l'aide que sa mémoire fripée refoulait sans cesse vers l'ombre.

« Tu es le visiteur, attendu, loué, espéré, comme un Dieu possible, comme si tes mains, ton cerveau, pouvaient façonner des miracles. Comme si un mot pouvait suffire. Un simple mot, peut-être, un son béni qui porterait en lui la force des magies oubliées... Quand pourras-tu comprendre, Ross ? Et qui te donnera la clef ? Qui... ou quoi. Quand et comment ? »

La promenade les avait menés au creux d'une sorte de petit val encaissé. Ici, l'herbe des talus semblait plus épaisse, plus fraîche et grasse que partout ailleurs. C'étaient des herbes vertes, dont la hauteur atteignait facilement la ceinture d'un homme. Un cours d'eau calme, à faible courant, s'y étirait comme une belle paresse, et le tracé de l'allée avait été étudié de façon à couper l'eau en plusieurs endroits, sautant d'une berge à l'autre en empruntant de jolis ponts de pierre bleue.

— Ce sont des ajoncs, des fétuques, dit Viliord sur un ton distrait. Des herbes de marais. Le taux de pollution de cette eau n'atteint que 70 %. Ce résultat étonnant est dû aux installations de filtrage de l'intérieur de l'enceinte, là où le ruisseau pénètre dans le parc. 70 % de pollution, chimique et purement virale... nous pourrions boire cette eau, à même la rivière, sans risques. Un résultat qui est loin d'être atteint dans tous les secteurs de la Ville.

— Pourtant, risqua Ross, si des installations de filtrage identiques...

Viliord l'arrêta d'un sourire amer. Il dit :

— Trop grosse dépense d'énergie électrique – donc trop grosse dépense en matière d'énergie nucléaire. Et puis... les contaminations, les divers empoisonnements causés par l'eau jouent le rôle d'une soupape de sécurité, en quelque sorte. C'est maintenant un des facteurs de la sélection naturelle, si l'on peut dire. Ceux qui ne sont pas de force à s'autovacciner meurent. Cette fraction de la mortalité était un peu, je pense, celle que causaient il y a quelques siècles les accidents de la route, quand les véhicules individuels étaient permis. C'est un taux relatif, bien entendu.

Viliord marqua un temps, comme s'il réfléchissait. Puis, avec un petit hochement de tête, il expliqua, désolé :

— Nous avons conservé le plus longtemps possible ce « moyen de tuer » qu'était l'automobile à la portée de tous. Cela équilibrait à peu près les progrès de la science médicale qui repoussait toujours plus loin les barrières du vieillissement et de la mort naturelle. Le plus longtemps possible... Jusqu'à ce que ce moyen de tuer fractionnaire se transforme en danger pour l'espèce. D'une part en raison de la dépense énorme que cela représentait en matière énergétique de base, et d'autre part à cause de la pollution occasionnée dans l'atmosphère. Un seul de ces moteurs à combustion consommait quinze fois plus d'oxygène qu'un humain...

Nouveau silence. Viliord acheva :

— De toute façon, il aurait fallu recouvrir le globe de réseaux routiers serrés, pour permettre à tous les possesseurs de voitures d'utiliser leur petit jouet. En quelques années, rouler serait devenu impossible...

— Ce parc, dit Ross. Il est ouvert à tous ?

— Oui et non. C'est-à-dire que régulièrement ceux qui souhaitent le visiter déposent leurs candidatures dans les urnes du Service des parcs. Il y a, tous les trois mois, cent tirages au sort, et les élus sont admis, pour une visite d'un jour. Sous bonne garde, bien entendu : vous avez d'ailleurs pu remarquer les patrouilles armées.

— C'est vrai, dit Ross.

Il avait vu, oui. Des hommes armés, casqués, qui surgissaient soudain au détour de l'allée, le visage froid, silencieux, et le P.M. à la bretelle. Ils avaient croisé une bonne trentaine de ces patrouilles, depuis le début de la visite.

— Ce doit être ainsi, dit Viliord. Certains promeneurs tirés au sort ne résistent pas au désir de toucher, parfois de cueillir ces plantes. Ou bien ils vont marcher sur l'herbe, et Dieu sait quoi encore... Si nous n'y avions pris garde, il y a beau temps que ces parcs n'existeraient plus...

« Cent tirages au sort, pour une visite d'un jour tous les trois mois... Combien, sur quinze milliards d'individus, ne devaient jamais savoir ce qu'était un arbre, une fleur ? La couleur d'une feuille, la fragilité et la robustesse mêlées d'un simple brin d'herbe ? Combien, Ross ?... Et toi, toi tu savais, n'est-ce pas ? D'où viens-tu pour savoir, pour n'être pas surpris par l'existence même des plantes et des arbres, pour savoir qu'un arbre c'est des racines, un tronc, des branches porteuses de rameaux et de feuilles, parfois de fleurs, souvent de fruits... C'est Viliord qui l'a dit : l'absorption du H-O provoque le délire de l'imagination, le lent écoulement des années dans cet éclair de l'autre monde qui marque le passage vers la mort... mais une imagination qui se base sur une connaissance acquise... Dieu, si vraiment... Mais pourquoi, alors, pourquoi donc *s'imaginer* ce rôle d'attendu, ce personnage du visiteur qu'un peuple immense espère. Et ce besoin d'être reconnu, vénéré, est-il lié de quelque façon que ce soit à un état psychologique particulier qui aurait été le tien, dans *l'autre monde* ? »

Il était prêt à relancer la conversation dans cette direction, et à poser des questions précises au sujet de cette drogue de la vie dans la mort – quitte à prendre des risques. Mais il n'eut pas à le faire. En vérité, il n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche : quelque chose de proprement spectaculaire se produisait à cet instant précis.

Les deux hommes, fidèlement suivis par leur escorte de quatre gardes, venaient de traverser un de ces petits ponts jetés sur la rivière et ils avaient repris pied sur les graviers crissants qui recouvraient l'allée. Cette allée, blanche et propre, s'enfonçait droit dans le front des ajoncs et fétuques. La lisière mouvante du front végétal creva brutalement ; cela fut si soudain, si inattendu, que dans un sursaut

instinctif Ross ne put retenir un cri de saisissement. À son côté, Viliord s'était figé brutalement ; il eut un geste vif qui porta sa main crispée sur le bras de Ross.

Dans la seconde, Ross crut qu'ils étaient innombrables. Mais sitôt née, cette impression s'effritait, et il n'en comptait que six. Six gardes armés, qui venaient de jaillir comme des diables hors des hautes herbes pour se ranger en éventail au milieu de l'allée, coupant tout net le passage. Six gardes dont l'apparence ne différait apparemment pas de celle des autres gardes régulièrement rencontrés jusque-là : mêmes uniformes, mêmes bottes, mêmes casques noirs avec la petite croix blanche peinte sur la visière, mêmes armes...

Des armes braquées... des armes qui...

Cela se produisit en une fraction de seconde ! Non, ces gardes-là n'étaient pas tout à fait semblables aux autres. D'abord, il y avait les cheveux de certains d'entre eux, qui dépassaient en longues mèches de sous les casques. Mais Ross ressentit davantage cette différence intuitivement, plutôt que guidé par quelque détail physique. Il n'eut véritablement pas le temps d'avoir une réaction personnelle. De toute part, semblait-il, les cris fusèrent – des cris de rage et des cris d'effroi. Dans ce brouhaha, Ross crut deviner la voix de Viliord qui hurlait des propos décousus, incompréhensibles. Quelqu'un le poussa. C'était peut-être encore Viliord.

Dans le même temps, la gueule des pistolets-mitrailleurs brandis par les « gardes » qui avaient jailli de l'herbe crachaient leurs folles rafales. Aux cris se mêla le crépitement haché, les méchants miaulements des projectiles chauffés à mort.

Ross était au sol, le ventre noué par une peur atroce, mâchoire béante. Il ne savait plus rien, sinon, au fond de lui, que cette manifestation brutale et sauvage s'ouvrait certainement sur un aspect de ce monde qui ne présageait rien de bon, et qu'il redoutait de tout son être, le craignant d'autant plus fort qu'il était incapable, dans ce tourbillon échevelé, de s'en faire la plus petite idée raisonnable.

Il vit sauter les graviers, à quelques pas de lui. Viliord, projeté au sol également, roula vers les herbes comme une sorte de pantin aux membres désarticulés. Une rafale piocha la terre et les graviers à moins de dix centimètres du petit homme.

Les gardes qui escortaient Ross et Viliord depuis le début de la visite tiraient également. Ross s'aperçut que deux sur quatre étaient au sol, l'un à plat ventre gisant dans une mare de sang, l'autre se tordant comme un ver en hurlant, les mains enfouies et brassant le flot d'entrailles sanglantes qui s'échappaient de son ventre déchiré. Un de ceux qui restaient debout pivota sur lui-même et lâcha son arme. Lorsqu'il tomba, à quelques centimètres de Ross, il n'avait plus de visage. Ross hurla.

Il hurla longuement, sans pouvoir fermer les yeux, hypnotisé jusqu'aux tréfonds de l'âme par ce spectacle abominable qui se déroulait devant, derrière, tout autour de lui. Les balles avaient également fait de très vilains ravages parmi les six « attaquants ». Deux d'entre eux étaient tombés, un troisième, qui tirait toujours – arrosant non seulement l'allée mais aussi les herbes, alentour – flageolait sérieusement, le torse couvert de sang.

Ross hurla encore. Un cri qu'il ne pouvait contenir, un cri qui ne lui appartenait pas – ou presque. Le cri de celui qui naît, sans savoir, mais qui sait simplement la douleur de l'émersion au sein d'un monde en folie.

Le quatrième et dernier garde de l'escorte brailla un long gargouillement, vomit un flot de sang et chancela sur plusieurs mètres ; il tenait toujours son P.M. et tirait, tirait de courtes rafales dans le sol. Il dut se hacher littéralement les pieds avant de tomber pour le compte.

Une sale fumée jaunâtre flottait sur le lieu de carnage. « Non, dit une voix dans le crâne de Ross. Ce n'est pas seulement la fumée des coups de feu, pas seulement la poudre brûlée... »

Il aperçut, au sol, à quelques pas, les deux boules rondes et molles. Il était incapable de dire qui avait lancé ces « engins », mais c'était bien des deux boules que s'échappait l'âcre fumée.

« Et moi ? Moi... »

Viliord avait disparu. Il avait dû gagner les hautes herbes, car il n'était pas étendu parmi les morts.

— Je ne sais pas ce que vous voulez ! cria Ross, lorsqu'il vit s'avancer vers lui les trois survivants des embusqués.

Le premier d'entre eux rejoignit Ross en quelques enjambées.

Il s'agenouilla à son côté et posa une main ferme sur son épaule. Il dit :

— Vite ! Lève-toi, Jent. Viens, viens vite.

Dans la seconde, la peur nue quitta le ventre de Ross, laissant la place au plus parfait des ahurissements. L'effet produit annihila toute résistance de sa part. Sans rien comprendre, il se laissa soutenir par le « garde », se redressa. Ses jambes étaient plus molles que si on en avait retiré tous les os. Il murmura machinalement :

— Vous vous trompez... Mon nom est Ross, et pas Jent.

— Qui te l'a dit ? renvoya le « garde ». Vite !

La fumée dégagée par les petites boules était épaisse, très piquante. À chaque inspiration, Ross avait l'impression que son cerveau s'engluait, s'alourdissait.

Il remarqua le visage du « garde », tout proche. Des traits fins, de grands yeux d'un vert dur, pour un regard décidé... et puis les cheveux longs, la silhouette... Assurément, « celui-là » était une

femme.

— Dépêchons ! cria un des deux autres, que l'écran de fumée cachait presque entièrement aux regards de Ross.

— Mon nom est Mielle, dit la femme déguisée en gardien, tout en resserrant plus fort son étreinte, soutenant Ross par un bras, le poussant en dehors de l'allée. Tu n'as rien à craindre de nous. Nous venons pour te sauver, et plus tard, tu comprendras. Tu comprendras tout.

— Me sauver ? dit Ross.

Dans son crâne pesant, tout dansait.

« Ils viennent sauver Ross... Ross, ou Jent ? qui est Ross et qui est Jent ? Qui est-on ? sinon ce que les autres, tous les autres, affirment ?... Je suis un million, sept cents millions. Je suis sept milliards d'images, une pour chacun, sauf pour moi. Et quand bien même me souviendrais-je – c'est-à-dire : quand bien même les limites de ma mémoire seraient un peu plus étendues, un peu, rien qu'un petit peu, juste de quoi me faire croire que je sais tout ce qu'il est humainement possible de savoir –, quand bien même, donc, me souviendrais-je de cette façon-là, rien ne serait changé. Ou si peu. Je serais Ross, ou n'importe qui ; je serais chaque fois une image rapidement plaquée sur la mienne, sur mon image à moi, née de l'image des autres. Pourquoi veut-on me sauver ? Et me sauver de quoi ou de qui ? Et sauver qui de qui ? »

Mielle avait quitté l'allée. Elle poussait Ross devant elle, le soutenait. Ils descendirent ainsi la berge de la rivière, et Ross remarqua alors, sous le pont, une embarcation plate à la coque plastifiée, qui attendait.

— Monte, dit Mielle.

Il aurait voulu dire « pourquoi », et « où », mais le seul effort qu'il fit pour ouvrir la bouche fut trop pénible, et il se laissa pousser en avant. Il s'écroula au fond de la barque plate. Du nuage de fumée stagnante, les deux autres gardes surgirent et grimpèrent à leur tour dans l'embarcation. Il crut les voir poser leurs armes et empoigner les rames. Mielle demeurait à son côté. Elle le secoua, dit :

— Ne crains rien, Jent. Tu as simplement respiré trop de cette fumée qui endort. Il faut savoir. Mais ce n'est pas grave, sois heureux, car nous t'avons arraché à leur emprise.

— Et il faut se hâter, dit une voix – un des payeurs ? Dans quelques minutes, tout le parc va grouiller de patrouilles. Nous n'avons pas eu l'officiant...

Ross ferma les yeux. Les mouvements de la barque glissant sur l'eau achevèrent de le bercer. Il était parfaitement incapable de résister.

9.

Trash essayait éperdument d'y voir clair, mais les efforts qu'il faisait tout en se tortillant sur sa chaise ne donnaient pas le moindre résultat convaincant. Cette arrestation brutale et la façon dont elle s'était déroulée – et maintenant cette attente solitaire dans une pièce vide –, tout cela n'était soutenu, « étayé », que par des points d'interrogation.

Ils ne l'avaient même pas fouillé. Au moindre mouvement, Trash entendait crisser les billets au fond de sa poche... Il n'y avait malheureusement dans cette pièce nue aucune cachette possible dans laquelle il eût pu glisser les billets et la drogue. Il faut dire qu'à aucun moment Trash n'avait espéré que pareille chance puisse s'offrir à lui...

Il avait beau savoir qu'il était arrêté, et que tous ceux qui se trouvaient un jour dans cette situation n'avaient guère de chances de se tirer sans mal des griffes des policiers... il avait beau savoir tout cela : il ne parvenait pas à regarder l'évidence avec tout le sérieux souhaitable, ni à s'en remettre uniquement à la logique des faits. Il y avait certainement – il n'en pouvait démordre – *autre chose*.

Il attendait depuis un bon quart d'heure lorsque la porte blanche du fond de la pièce s'ouvrit. Trash ne put réprimer un petit sursaut. Il esquissa instinctivement un mouvement, comme pour se lever, mais se ravisa dans la seconde et demeura assis.

Deux hommes étaient entrés dans la pièce, et le dernier avait soigneusement refermé la porte derrière lui. Ils marquèrent tous deux un petit temps d'arrêt, considérant Trash immobile sur son siège, sans dire un mot.

Ça ne va pas trop mal, Ged... Ils ont les mains vides... pas la moindre matraque ni le plus petit stylet, au moins dans l'immédiat...

Les deux hommes étaient de taille moyenne, le premier entré légèrement plus grand que le second. Ils avaient tous deux des visages carrés, avec peut-être une vague ressemblance. Cheveux taillés court, fronts largement dégarnis. Ils portaient le même costume de matière synthétique grisâtre, sans un signe distinctif, un insigne qui eût avoué leur grade ou leur position hiérarchique.

Ils traversèrent la pièce avec une lenteur calculée – pour la première fois, vraiment, Trash eut le sentiment très net que la partie qui allait se jouer ne serait pas facile... pour lui.

Le plus petit des deux hommes s'arrêta à hauteur de la table, s'appuyant d'une fesse sur son angle. L'autre continua vers Trash.

Quelques pas encore. À moins d'un mètre, il s'arrêta.

Il sourit – ce qui produisit l'effet d'un poison sournois sur le moral et l'assurance de Trash.

— Je m'appelle Dobs, dit l'homme. Et mon collègue, lui, s'appelle Malakern. Nous aimerions, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, avoir une petite conversation avec vous, monsieur Trash.

Mauvais, mauvais, mauvais !... Cette politesse de salon, ce vouvoient... Bon Dieu, j'aimerais presque mieux qu'ils se mettent à cogner tout de suite, sans se croire obligés de jouer leur numéro-préambule à la gomme !

— Je ne sais pas... commença Trash.

De la table où il était assis, Malakern lança d'une voix coupante :

— Vide tes poches !

Trash tressaillit. Sans réfléchir, il osa :

— Là, c'est mieux... ça ne s'embarrasse pas de politesses superflues...

Dobs élargit son sourire et dit :

— Libre à vous de penser ce que vous voulez, monsieur Trash. Ce qui importe, c'est que vous nous écoutiez un instant, et qu'ensuite vous preniez une décision. Mais dès à présent, et pour nous éviter de perdre du temps, disons sur des « chemins détournés », veuillez vider vos poches, comme vous l'a demandé mon collègue. De toute façon, nous n'ignorons pas qu'elles contiennent une certaine somme d'argent, et un ou plusieurs sachets de drogue illégalement diffusée par le canal d'un réseau hors-la-loi. Réseau dont vous faites partie depuis quelques mois.

Trash supporta pendant trois secondes le regard tranquille de Dobs, puis il soupira, haussa une épaule avec résignation. Sans chercher, donc, à prendre des chemins détournés, il sortit de sa poche la poignée de billets et le petit sachet de drogue, remit le tout dans la main tendue du policier. Lequel remercia d'un hochement de tête un peu trop théâtral. Sans même vérifier, il enfouit les billets et la drogue dans la poche ventrale de sa tunique grise.

— Vous allez me juger ? s'enquit Trash. Ou bien suis-je condamné d'office, sur la simple détention de ce... de cette poudre ?

— De toute façon, dit Dobs, nous ne condamnons pas « d'office », comme vous semblez le croire... Et puis, tout cela dépend de vous, uniquement.

— De moi ? dit Trash.

Il se disait : voilà, nous y sommes, ou presque... cette *autre chose* que je pressentais...

Il se sentait plutôt fier...

— De vous, appuya Dobs.

Il se tourna vers son collègue – qui ne dit rien – et reporta aussitôt

son attention sur Trash : il ne souriait plus.

— Vous êtes, dit-il, Gédéon Trash, conçu le 16 du premier mois de l'an 2657, du couple Amie et Oliier Trash, première et dernière procréation de ceux-ci ; vous êtes Gédéon Trash, et vous avez affirmé votre désir de vivre suivant les lois reconnues par vous, le 23 du cinquième mois de l'an 2657, né en ce monde le 03 du neuvième mois de cette même année. Vos parents étant morts tous deux de suite de maladie dans le cours de l'année 2659, vous avez été pris en charge et élevé dans une crèche d'État, puis formé et mis au travail en l'année 2673, sur une malaxeuse de la biscuiterie SOD du quartier 32200 de la Ville. Le sixième mois de cette année 2676, vous quittez ce travail de façon illégale, et vous vous livrez alors au commerce frauduleux des drogues dangereuses.

Il marqua un temps. Trash avait pâli.

— Vous savez vraiment tout, dit-il d'une voix plutôt vacillante.

— Et davantage encore, dit Dobs. Voyez-vous, Trash, par le plus grand des hasards il se trouve que l'appartement qui est le vôtre était occupé auparavant par un couple de fraudeurs que nous surveillions étroitement. Lorsque nous avons réuni les preuves tangibles de leurs méfaits, l'équipe de policiers qui les arrêta oublia de reprendre le micro espion dissimulé dans cet appartement. Par bonheur pour nous, il ne vous est jamais venu à l'idée de vous séparer de ce vieux poste de radio datant des siècles passés... Lorsque vous avez quitté votre emploi, et que certaines personnes se sont mises à vous contacter à domicile, nous l'avons su immédiatement, Trash.

Trash accusa stoïquement le coup. Il poussa même la sportivité jusqu'à saluer d'un petit mouvement de la tête. Au-dedans de lui-même, il se sentait à deux doigts d'exploser...

— Nous vous avons laissé faire, dit Dobs. Nous vous avons gardé en réserve, en somme... comme nous gardons en réserve des centaines et des milliers de cas similaires. Et puis, aujourd'hui, nous avons jugé bon de passer à l'action, et de vous demander votre collaboration.

— Ma collaboration ? souffla Trash.

Dans la surprise de l'instant, l'ignorance de ce qui allait suivre, il savait déjà fort bien ne pouvoir refuser cette collaboration salvatrice qui devait aussi signifier trahison. Il était vraiment pris, immobile et livré dans les nœuds d'une toile d'araignée qui n'avait plus rien à voir avec les réseaux d'ombre projetés par la lampe.

— Votre collaboration, répéta Dobs. Mais avant cela, laissez-moi vous préciser quelques points de détails, et en même temps vous apprendre certaines choses.

Dobs tira une chaise à lui, s'y installa. Malakern, sur la table, ne disait rien et ne faisait rien d'autre que balancer ses jambes dans le vide.

Dobs croisa ses mains et dit :

— Il me paraît nécessaire de vous faire l'historique d'une certaine période de notre civilisation. Rassurez-vous, j'ai dit « une certaine période » et ne tiens pas plus que vous à remonter jusqu'aux origines – j'en serais d'ailleurs incapable... (Sourire. « Ça, mon salaud, se dit Trash, ça s'appelle de la mise en confiance ou je ne m'y connais pas... ») Je ne remonterai pas très loin dans le temps, quelques siècles, simplement, et ne vous citerai que les grandes lignes des principaux événements marquants... Sinon, cette conversation nous entraînerait fort loin dans la nuit...

(La nuit ? Tiens, c'est vrai. Le jour, la nuit... Et le jeu ? Que deviennent-ils ? Est-ce que le rebelle ?... Pourquoi me ferais-je du souci pour le rebelle ? Il sera ratatiné, comme les autres, et c'est tout. Il a mis le pied dans le piège en montant sur le podium, comme les autres, et c'est tout. Va te faire foutre, rebelle... Va te faire foutre, mon petit Ged !)

— ... n'ignorez certainement pas à quel point le système économique capitaliste, tel qu'il fut pratiqué par les classes bourgeoises – ce que l'on appelait alors les classes bourgeoises – dès l'accession de celles-ci au pouvoir...

(Je sais, mec. Je sais tout. Est-ce que tu vas réellement te fatiguer au point de me faire l'historique de la dégringolade ? Véritablement, vieux ? Tu ne vas pas oser, dis ?)

— ... s'apercevoir que le règne des bourgeois-dirigeants drainant les masses de producteurs-consommateurs forcés, suivant les principes de ce jeu-suicide de la croissance perpétuelle et exhaustive, que ce règne du profit pour la puissance n'était qu'une vaste chausse-trape qui non seulement engloutissait le système économique...

(... à plus ou moins long terme, gna-gna-gna, je sais, mais également tout le genre humain... condamné à l'asphyxie... Et merde. J'imagine, vieux, que ça t'est arrivé d'avoir dans ta vie une poule de la classe de cette... zut, comment s'appelait-elle ?)

— À trop vouloir puiser dans le coffre au trésor, à trop vouloir, toujours, grimper plus haut et plus vite parce que le processus enclenché ne permet pas de survivre de façon autonome sur les bas barreaux de l'échelle, on finit fatalement par se cogner la tête au plafond. Et tomber.

(... Ou alors, vieux, on se retrouve très riche et donc très fort, tout en haut de l'échelle, sans plus un seul barreau à escalader, face au vide terrifiant. Mille, des millions, beaucoup trop, sur cette échelle qui... Est-ce que ce foutu rebelle a eu une chance ? Occupe-toi de toi, Ged. Tu n'en as absolument rien à foutre, de ce rebelle... Ah oui ?)

— ... cette fausse valeur qu'est la possession matérielle, aveugle et délirante. Le but premier de la marche de l'humanité devenait la

qualité de la vie, la protection de la vie à tout prix. Et, se greffant en réaction normale, la prédominance d'une sécurité, d'un bien-être normal, psychique, sur le bien-être matériel, bourreau vainqueur des siècles précédents. Les religions qui avaient dé péri lamentablement sous le règne du grand gâchis renaquirent de leurs cendres. Ce grand courant mystique, décidé, volontaire et essentiellement généreux força au rapprochement des peuples, aplanit les frontières entre pays survivants, et porta facilement à la tête du monde un comité dirigeant directement issu d'une des religions dont je parlais. C'est ainsi que le Saint-Office Dirigeant accéda au Pouvoir...

— Je sais tout cela, dit Trash, pour dire quelque chose – et parce que les paroles de Dobs avaient un effet hypnotisant très désagréable, à la longue.

Nom de Dieu, magne-toi un peu ! Crache le morceau !

En plus de la monotonie de ton sur lequel s'exprimait Dobs, une autre chose le gênait : c'était cette façon qu'avait un policier appartenant à la puissance en place de parler, précisément, de cette puissance dirigeante. Il n'en avait peut-être pas franchement dit du mal, mais on devinait à travers certains mots comme... comme une réticence.

— Je ne doute pas que vous sachiez tout cela, reprit Dobs. Et je continue. Pour vous dire que le Saint-Office Dirigeant en place, tirant à lui ce courant mystique psychologiquement compréhensible, sut en faire des merveilles...

— La grande bagarre, dit Trash. Le règne du Bien, contre celui du Mal.

Il lut avec satisfaction une lueur d'intérêt dans l'œil de Dobs.

— C'est cela. En schématisant. La vie – pardon : la Vie, avec un V majuscule –, contre la Mort. Programme louable et loué, accepté par tous d'emblée. Au service de cette pieuse utopie, la science et la technologie domestiquées, contrôlées, muselées. Finies les folles dépenses d'énergies physique et intellectuelle au service, par exemple, de moyens de transports prestigieux conçus pour des périodes de rendement opérationnel de quelques mois – et condamnés à être balayés par d'autres prototypes à l'existence tout aussi éphémère. Terminé le règne des bureaux d'études coûteux travaillant, toujours pour l'exemple, sur une marée de médicaments nouveaux qui remplaçaient d'autres médicaments nouveaux et dont le seul point commun se retrouvait dans l'inefficacité. La science et la technique se portaient au service de la vie et de l'homme. Au service de l'Humanité. Avec un H grand comme ça !

— C'était un mal ?

Dobs hocha la tête. Son visage était grave. Il dit :

— Je ne vous sous-estime pas, Trash. Vous connaissez, aussi bien

que moi, la réponse à cette question.

— Défendre la Vie, premier commandement, dit Trash. TU NE TUERAS POINT, premier principe essentiel. Mais comment défendre la vie, sur une terre dont les ressources naturelles pillées sans vergogne *ne permettent plus de défendre la vie...* C'est cela ?

— C'est cela, dit Dobs. Défendre la vie et la protéger contre toute injustice, contre toute difficulté... et reculer l'échéance de la mort toujours plus loin, cultiver des vieillards de moins en moins vieux. Utiliser une grande part des sources énergétiques sauvegardées pour gonfler toujours plus fort le nombre des humains vivants – et donc grandir le nombre des affamés pour une part de gâteau de plus en plus petite. Voilà ce que donnait le résultat de l'opération. Et la Ville qui couvrait les anciens pays s'agrandissait, et le béton couvrait la terre, tuant les arbres, et les richesses naturelles diminuaient, et c'était... c'est le monde d'aujourd'hui. Parce que les formidables capacités intellectuelles, inventives et pratiques, de l'animal homme ne surent choisir la bonne direction, ni s'autodiscipliner pour la simple efficacité, qui pouvait être plaisante et heureuse, mais au contraire se laissèrent emporter dans la folie de certains.

« Avec le temps, l'Office en place – et qui tenait à conserver cette place, comme c'est le cas de quiconque touchant au Pouvoir – se rendit compte à quel point la ferveur affamée, l'idéologie mystique et la grande soif humanitaire qui l'avaient hissé au gouvernail étaient inconciliables avec une politique d'action pratique. Le rêve et l'espoir ne pouvaient se traduire en faits. Et ce qui avait jailli du chaos en prenant le visage d'un vaste regroupement généreux, par-delà les anciennes frontières et les ethnies, n'était qu'un masque grimaçant et fragile. Les groupes politico-religieux qui formaient le Saint-Office Dirigeant s'en aperçurent très rapidement – mais plutôt qu'avouer la duperie, mettre en œuvre une politique économique et sociale de changement radical, ils préférèrent s'installer dans le mensonge avec la même âpreté que les gouvernements totalitaires d'antan, qu'ils soient de tendance capitaliste ou communiste, de toute façon fascisants. Pourquoi cette attitude mensongère ? Peut-être par crainte plus ou moins louable et sincère de déclencher de nouveaux bouleversements, mais certainement par cupidité et soif de pouvoir, et surtout dans l'impossibilité d'avouer l'erreur flagrante et essentielle qui pourrissait au cœur un mouvement d'espérance mondial.

Dobs se tut. Il décroisa les doigts, regarda longuement ses ongles.

Trash songeait : tout ce que tu as dit est vrai. Et c'est précisément à cause de cette vérité, ressentie confusément, que je me suis mis au ban de cette sacrée société. Que je tiennne de semblables propos, que je clame à haute voix la moitié de ce que tu viens de dire, et je me retrouve en jugement pour incitation à la révolution...

— Le Saint-Office Dirigeant vit et prospère, et gouverne quinze milliards d'individus grâce au mensonge, dit Dobs. Dans peu de temps, fatalement, ce sera la mort de l'espèce humaine. La mort par asphyxie. Un suicide.

Il se tut de nouveau, son regard planté dans celui de Trash.

D'où il se trouvait, toujours assis sur la table, Malakern dit :

— Il ne reste qu'une solution. Une seule et unique sauvegarde.

Dobs acquiesça :

— Et cette solution va à l'encontre des principes fondamentaux qui sont la base même de l'idéologie représentée et apparemment mise en pratique par le Saint-Office Dirigeant.

— Quelle solution ? demanda Trash – et il avait peur de comprendre.

— La guerre, dit Dobs.

Trash ne dit rien, suffoqué. Il chercha dans les yeux de cet homme qui lui faisait face les traces de la folie.

10.

Ross ouvrit les yeux.

Il y avait, penché au-dessus de lui, un énorme visage aux traits mous, palpitants, comme un reflet sur la surface d'une eau tremblante. Le visage se déforma davantage lorsque s'ouvrit la bouche d'ombre rouge, mâchant ces paroles dures, claires et sonnantes, qui tombèrent dans l'esprit de Ross avec la froideur d'une lame de couteau :

— Tu dois te réveiller, Jent. Il le faut. Fais un effort, je t'en prie, pour un instant au moins.

« Je sais, se dit Ross (ou Jent ?). Je sais, oui... je me souviens... »

Pour quelques secondes, ses paupières retombèrent. La main posée sur son épaule s'alourdit et le secoua encore ; la voix, qui avait perdu soudainement sa dureté d'acier, répéta :

— Jent ! voyons, Jent, un effort...

« Je n'ai pas besoin de faire d'effort, pensa Ross-Jent. Je peux me réveiller, c'est facile. Je ne suis pas fatigué, et tout va bien, ne vous faites pas de soucis... »

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le visage de Mielle avait perdu son aspect monstrueux, et l'ordre de ses traits s'était stabilisé. Il y avait une certaine lueur d'angoisse au fond des yeux de la jeune femme déguisée en garde, une lueur qui disparut en même temps que le sourire naissait sur les lèvres de Ross-Jent. Il ne savait pas vraiment pourquoi il souriait. Pour rassurer, peut-être, machinalement. Pour dire que tout allait bien. Il tenta de se redresser, mais la main de Mielle appuya sur son épaule, le forçant à demeurer couché au fond de la barque.

— Non, dit-elle doucement. Pas encore.

— Où sommes-nous ? demanda Ross-Jent.

Il avait accepté ce deuxième nom – mais il se sentait capable d'accepter n'importe quoi, n'importe quelle situation, la plus aberrante soit-elle. La question était purement instinctive, et il lui aurait suffi de quelques minutes d'attention pour se rendre compte par lui-même de ce que Mielle lui apprit, en quelques mots.

— Nous sommes dans le parc, Jent. Mais plus pour longtemps. Tout s'est bien passé, jusqu'à maintenant. Il suffit que cela continue pendant quelques minutes encore. Après...

Elle s'interrompit.

Couché dans l'embarcation, Ross-Jent distinguait au-dessus de lui la frange immobile de quelques branches d'arbres, et puis la blanche

luminosité du faux ciel. Dans cet espace s'avança le buste d'un des faux gardes, le temps d'un acquiescement muet de la tête. Et il disparut.

— Viens, dit Mielle.

Elle ramassa son arme et se leva. Ross-Jent se dressa également, toujours soutenu par la poigne ferme de Mielle. Pendant quelques secondes, le paysage se balançait devant ses yeux. Mais il sut maîtriser ce début de vertige – il n'eut pas grand effort de volonté à faire, car ce début de malaise était fragile et il s'effrita de lui-même en deux ou trois secondes.

Il se trouvait donc toujours dans la barque à fond plat, et celle-ci était arrêtée contre la berge. Sur cette berge, l'herbe et le gazon naturel avaient disparu, remplacés par une chape de ciment lisse sur laquelle se découpait une volée de marches. Le mur d'enceinte du parc était tout proche, immense, gris et froid. Trois ou quatre petits bâtiments de béton se trouvaient accolés à ce mur, chevauchant la rivière. Ross comprit qu'à cet endroit le cours d'eau quittait le parc, et ces bâtiments devaient constituer une station de garde, ou quelque chose d'approchant.

Le lieu était désert. Au-delà des berges de ciment, c'était l'habituel paysage vert du parc, et les arbres, les buissons baignés par la lumière artificielle.

— Tu pourras marcher ? s'inquiéta Mielle.

Ross – ou Jent – assura que oui.

Il suivit la jeune femme et grimpa derrière elle les quelques marches de l'escalier qui escaladait la berge. Lorsqu'ils se retrouvèrent au sommet, sur la « rive », Mielle jeta vers Ross-Jent un nouveau regard scrutateur, comme pour s'assurer de son bon état. L'examen rapide parut la satisfaire, car elle opina imperceptiblement de la tête. Elle dit, dans un souffle :

— Il nous faut nous hâter. Là-bas, l'effet des vapeurs somnifères doit se dissiper. Dans quelques minutes, l'alarme peut être donnée.

Un des faux gardes du commando fit son apparition sur le seuil de l'unique porte du petit bâtiment collé au mur de l'enceinte. Il ne dit rien, mais fit un geste de sa main armée, et disparut aussitôt à l'intérieur.

— Allons, dit Mielle.

La jeune femme et Ross-Jent pénétrèrent côte à côte dans ce que Ross avait baptisé mentalement un poste de garde. Ce devait être, effectivement, un poste de garde... avant le passage du « commando ». Les gardes étaient bien là. Une dizaine, environ. Étendus sur le sol et baignant dans leur sang... Cette salle qu'ils traversaient au pas de course n'était rien d'autre qu'une sorte de couloir, au sol bétonné percé de nombreuses et larges grilles sous lesquelles coulait le flot de

la rivière : il y avait vraiment très peu de chances pour qu'un téméraire quelconque réussisse à pénétrer en fraude dans ce parc des richesses, en empruntant le cours de la rivière... Les murs du couloir étaient constellés d'impacts de balles. Quelques nuages de fumée âcre flottaient encore çà et là, dilués rapidement et aspirés par le courant d'air frais que provoquait le passage découvert de la rivière. Ross-Jent remarqua plusieurs boules-fumigènes éclatées, sur le sol, parmi les cadavres.

Ils franchirent une grille transversale aux barreaux éclatés, tordus, continuèrent sans un mot leur course précipitée. De ce côté-ci de la grille, les cadavres étaient moins nombreux – cinq ou six, d'après ce que put compter Ross-Jent.

Puis ils se trouvèrent devant une porte métallique découpée dans le mur de pierre, au fond du couloir. Mielle, Ross-Jent, et les deux autres faux gardes.

— Ça va ? demanda Mielle.

— Oui, oui, dit Ross-Jent.

« Est-ce que ça va ? Est-ce que le fait de suivre aveuglément cette bande de... de terroristes peut être considéré comme quelque chose de positif ? Est-ce qu'on peut dire "ça va" lorsqu'on agit de cette façon ?... »

Un des membres du commando engagea sans hésitation une clef impressionnante dans la serrure – une clef prise sur l'un des cadavres ? L'instant d'après, la porte s'ouvrait.

S'ouvrait sur le dehors, sur la foule oubliée, sur le bruit sourd de cette foule en marche et quelques milliers de conversations entremêlées... sur le ciel bas, nuageux et roux, sur la poussière, comme des racines molles tendues entre le sol et ce ciel poudreux...

Les silhouettes grisâtres des maisons semblaient plus lointaines, plus éloignées du parc qu'elles ne l'étaient dans le secteur de l'entrée. Plus basses également, non pas les unes sur les autres, mais disséminées d'une façon plus « aérée ». À moins qu'il ne s'agisse là que d'une illusion d'optique créée par cette brume pulvérulente en suspension dans l'atmosphère...

Ross-Jent remarqua tout cela, en un coup d'œil rapide. Son attention tomba sur la voiture qui stationnait, à quelques mètres, et devant laquelle attendaient deux gardes. Il y avait également quatre autres gardes de chaque côté de la porte de l'enceinte. Le temps que Ross-Jent se demande comment tout cela allait finir, qu'il redoute, avec un très désagréable serrement de cœur, l'affrontement qui ne pouvait pas manquer de se produire, et... Et rien.

Il n'y eut point d'affrontement.

Au contraire, les deux gardes debout près de la voiture échangèrent un rapide coup d'œil avec ceux qui accompagnaient Ross-

Jent. Ils ouvrirent les portières, prenant eux-mêmes place à l'avant, l'un au volant, l'autre à côté.

Ross-Jent jeta un rapide regard en direction de Mielle ; elle sourit, acquiesça d'un mouvement de tête silencieux, comme pour dire : « Oui, ceux-là aussi sont avec nous. »

Lorsque Ross-Jent monta dans le véhicule, Mielle le suivit, s'installa sur la banquette de similicuir et posa son arme sur ses genoux. Elle ferma la portière. Laissa fuser un long soupir de soulagement entre ses lèvres. Sans même se retourner, un des « gardes », devant, demanda :

— Cela s'est bien passé ?

— Bien, dit Mielle. Et il faut que ça continue... Allez, vite !

La voiture démarra, puis elle prit de la vitesse, et, klaxon hurlant, se fraya un passage dans la foule grouillante, en direction des lointaines maisons dispersées.

Ross-Jent nota distraitement que l'on n'apercevait rien de la rivière qui sortait du parc. Il se dit qu'elle devait suivre un cheminement souterrain pour se perdre nulle part et n'importe où, comme une chose honteuse.

Il attendit un certain temps avant de poser une première question :

— Est-ce que vous ne pouvez pas me dire ce que vous me voulez ?

C'était une question qu'il avait déjà posée précédemment.

Mielle sourit. Un sourire amusé, et désolé tout à la fois.

— Je ne le peux pas, c'est vrai, dit-elle. Sois patient, et bientôt tu sauras. Mais ne crains rien : nous sommes, je te l'ai dit, des amis.

Comme Ross-Jent ouvrait de nouveau la bouche, elle eut un geste apaisant de la main :

— Non, Jent. Ne pose plus de questions. Ce n'est pas encore l'instant.

Ross-Jent referma la bouche et garda le silence. Une chose, à dire vrai, l'étonnait par-dessus tout : c'était cette docilité dont il faisait preuve. Pis encore : il se sentait naturellement docile, tout à fait confiant, alors qu'en toute logique la tournure prise par les événements, depuis quelques heures, aurait dû au contraire l'inciter à faire preuve d'une certaine dose de méfiance. Ce n'était pas le cas. Il ressentait au fond de lui, parfaitement calme, cette euphorie apaisée que pourrait connaître celui qui rentre chez lui pour retrouver le monde de ses habitudes, après quelque aventure extravagante et dangereuse. C'était tout à fait cela.

Pourtant, quelques minutes plus tard, Ross-Jent commençait à s'interroger sur la nature de ce « chez lui ».

La foule, depuis quelques instants, s'était faite moins dense. Les maisons, au contraire, avaient augmenté en nombre, et se tassaient de

nouveau les unes sur les autres, basses et plus sales que jamais, étirant leurs longues façades aveugles de chaque côté de la « rue ». Puis les maisons s'alignèrent en nombre de plus en plus réduit, jusqu'à disparition totale.

La route, alors, continua tout droit sur plusieurs centaines de mètres, au centre d'un *no man's land* crevassé. Cette bande de terre rouge séparait les dernières limites des maisons d'une nouvelle enceinte bétonnée, là-bas, qui courait sur le sol rouge à perte de vue. Au loin, sur ce presque désert, des engins jaunâtres évoluaient comme des danseurs pesants. Ross-Jent fut incapable d'identifier avec précision ces engins – mais ils avaient l'allure, et la fugace apparence, de monstrueux scarabées de métal. Des bulldozers, ou des camions...

— Nous sommes presque arrivés, dit Mielle, sans que Ross-Jent eut posé la moindre question.

Quelques instants plus tard, la voiture franchissait l'immense porche d'entrée découpé dans l'enceinte. À vive allure, et sans encombre.

Mielle dit :

— Dans cette voiture de la police du Saint-Office, nous ne risquons rien.

— Quel est cet endroit ? demanda Ross-Jent.

Un vacarme grandissant lui emplissait les oreilles, au fur et à mesure que la voiture s'enfonçait parmi les constructions de béton qui, de nouveau, peuplaient l'intérieur de l'enceinte. Des individus s'agitaient devant ces maisons, allaient et venaient, tirés par les fils invisibles qui les retenaient à leurs tâches. Il remarqua également plusieurs camions qui roulaient au pas, suivant diverses directions.

— Nous avons pénétré, dit Mielle, dans la grande réserve. Dans le centre d'une des plus vastes concentrations d'ordures de la planète. Si vaste que, quelque part, c'est aussi notre pays, et que personne ne se sent de taille à venir nous y chercher.

— Votre pays ? dans ce...

— Oui, dans ce champ d'ordures. Quel est le meilleur endroit, Ross-Jent ? Des millions de marginaux ont élu domicile en ce lieu – sur les immenses surfaces du champ qui ne sont pas contrôlées par le Saint-Office. Et que peuvent les officiants ? Ratisser tout le champ ? Cela coûterait beaucoup trop cher. Cela dépenserait beaucoup trop d'énergie... Bien sûr, il y a les chasseurs solitaires... mais leurs prises sont bien maigres.

— Mais... ces bâtiments, ces camions...

— Ici, c'est encore le domaine contrôlé du Saint-Office. C'est dans ces bâtiments que les chargements d'ordures sont recyclés, retravaillés, réemployés, en somme. Tout ce qui peut être métamorphosé une seconde, une troisième ou une cinquantième fois,

est utilisé. Les produits sont triés, sériés, suivant le caractère précis des matières qui entrent dans leur composition. Et de ces bâtiments partent vers la Ville les éléments qui vont servir à de nouvelles compositions. Papiers, métaux, éléments pétrochimiques, etc.

Elle se tut un instant. La voiture continuait sa course, et déjà les bâtiments industriels se faisaient plus rares – ils devaient, se dit Ross-Jent, être disposés en ceinture sur le pourtour de cette enceinte qui enferme la jungle-poubelle.

— Voilà notre forêt, dit Mielle. Notre forêt dans laquelle nous avons choisi de vivre... Notre forêt sans arbres, sans autres ramures que celles des carcasses diverses, sans autres lianes que celles de la rouille ou de la pourriture, sans autres fauves que les légions de rats... Une jungle, c'est vrai. Une jungle de détritiques, puante et moite, et qui abrite mille et mille personnages qu'il vaut mieux ne pas rencontrer seul et sans armes... Je ne parle même pas des chasseurs solitaires, mais aussi bien des rejetés de toutes sortes qui ont choisi de vivre ici, à tout prix, et qui sont prêts à tout pour une bouchée de nourriture – n'importe quelle nourriture, fût-elle humaine. Ici, l'assassinat n'est jamais gratuit...

Elle regarda brièvement Ross-Jent, et dut lire sur son visage pâle une certaine appréhension, car elle se hâta de préciser :

— Mais ne crains rien. Nous saurons te protéger de cette folie. La jungle-poubelle n'abrite pas que des fauves. Il y a également le Clan-Mère.

— Le Clan-Mère ?

— Oui, Jent. C'est de là que tu viens, et c'est là que tu retournes.

« Le Clan-Mère, Ross-Jent... Souviens-toi... Il faut que tu te souviennes. Cela se peut-il, Ross ? ou Jent ? Est-ce donc là le pays d'où tu viens ? Le pays de l'attendu, le monde du visiteur que *les autres*, semblait-il, croyaient doté de pouvoirs magiques... Jent... Ross... Ross-Jent ? »

— Doucement, maintenant, dit Mielle au conducteur.

Ross-Jent s'aperçut qu'ils venaient de pénétrer pour de bon dans la jungle-poubelle. Plus de maisons, plus de constructions d'aucune sorte, ni de véhicules. Simplement une route en lacets qui serpentait parmi un enchevêtrement fantastique de détritiques innommables. Des tertres, de vraies collines de ferrailles, de papiers pourrissant, de choses sans caractère précis. Du plâtre, des pierres, des poutrelles, des fils, des gravats, des morceaux de bois, des emballages divers, des bouteilles, des bouteilles, des bouteilles, des boîtes, des boîtes, des boîtes, des ressorts, des plaques et déchirures de mousses, des éclats de chose, des récipients crevés, bosselés, aplatis, tordus, gonflés, rouillés, des débris de verre, des débris de terre cuite, des débris de machins, des chaussures, des chaussures, des ressorts et des chaussures, des

filaments de cuir, des filaments d'autres choses, des écharpes de plastique, des trucs, des guenilles, des blocs-cuisines défoncés, des boutons de porte, des fermetures, des ouvertures, des saloperies, des tubes de médicaments, des peignes, des dentiers, des os, des ossements, des ossatures, des osmoses putréfiées, des blagues à tabac, des pots, des outils, des jeux, des...

... Collines, collines vraies, montagnes glissantes aux pentes escarpées, hérissées de centaines de milliers de pièges aux morsures vénéneuses, pentes molles couvertes de ces grimaces, comme des végétaux fous, des végétaux morts et pétrifiés dans l'agonie... Montagnes ou vallées, baignées de fumerolles jaillies de cette anfractuosité, sans que l'on sache qui ou quoi, là-dessous, brûle ; montagnes ou vallées, mer de merde qu'engrossent et alimentent les cent millions de fleuves de merde du ciel, prenant eux-mêmes leur source à la bouche et au ventre, et aux yeux, aux mains, aux culs, de quinze milliards de crevards tenaces, qu'on dit, qui se veulent, s'imaginent humains. Quinze milliards, et ils se croient toujours les plus forts, les plus habiles, les plus intelligents, les plus distingués ; ils s'imaginent, dans leur distinction, leurs règles, leurs lignes de conduite, leurs manuels du savoir survivre, ils s'imaginent au-dessus de la chair, l'esprit décalé de la fonction purement physiologique de leur estomac nourricier et fabricant de merde, en même temps, et ils ont peur des mots, des autres mots, des autres idées, des autres mœurs, et ils s'installent, et ils se vautrent, et ils crevotent. Les cons. Les pauvres. Ils ne savent pas qu'ils grouillent comme une peste. Ils le savent, mais ils ne veulent pas l'entendre dire. Ils continuent de manger, de cracher, de bâfrer, de survivre, d'alimenter les fleuves à détritits, comme les fleuves à détritits les alimentent, après un petit tour de passe-passe, un petit déguisement, un maquillage sommaire. Et les fleuves portés par les grandes machines-poubelles qui sillonnent le ciel, les fleuves invisibles se déversent dans la mer, dans la jungle aux ordures... Et les vagues-montagnes se lèvent, gercent, frisent coagulées, s'empustulent et se ratatinent, se boursouflent, s'emmêlent, hérissent et s'emberlicripottent, s'explosiforment, s'enchiassent. Montagnes ou vallées, même pas. Immense champ, immense territoire écrasé par sa propre haleine.

... des prises électriques, des œilletons de bottes, des semelles, encore des bouteilles, et un livre mort, des couvercles sans boîtes aux dents aiguës gâtées par la rouille, des fonds de boîtes sans boîtes alentour, des boîtes sans fonds et sans couvercles, des crayons usés, des postes-radio antédiluviens (ou presque) et rares, véritablement hors d'usage, des tubes cathodiques et d'autres tubes pas cathodiques du tout, des esquilles, des portions, des morceaux, des fragments, des miettes, des poussières, des bouts de peau, des touffes d'orties, des rats qui

courant, des lambeaux de lambeaux, des choses qui auraient, de prime abord, l'apparence d'ordures honnêtes, mais qui n'en sont pas, car elles rampent ; et puis des stylos, des cubes pour jouer, des pages de carnets avec des adresses griffonnées dessus, des vieilles épingles, des vieux ceci, des vieux cela, des poignées de sacs, des grilles, des fils de fer entore-bouchonnés, des décapsuleurs, un machin crevé, des racines rouillées, des fruits pourris qui perdent leur épluchure de carton, une escarille dans l'œil...

... Ross-Jent remonta la vitre de sa portière, se frottant la paupière.

Trois secondes plus tard, la voiture stoppait. Au-devant, ce qui n'était plus la route, depuis un grand moment déjà, n'était même plus un passage. Vaguement un sentier, qui serpentait dans les entassements sans nom.

— Voilà, dit Mielle au bout d'un moment. Nous descendons ici.

Ross-Jent se laissa faire sans un mot, et il quitta le véhicule. L'abominable odeur qui régnait sur le paysage démentiel lui tomba dessus comme pour une véritable agression. Il sentit monter la nausée.

C'est alors que la silhouette blanche apparut, devant lui, au détour du « sentier ». Une femme, jeune, jolie, vêtue d'une longue tunique immaculée, brodée de couleurs gaies au niveau de la poitrine. Elle avait un visage un peu carré, de longs cheveux bruns parcourus de reflets chauds. Elle souriait.

Marcha vers Ross-Jent.

La nausée qui montait au ventre de ce dernier s'évanouit dans la seconde. Cette femme... il ne savait où, ni comment ni quand... mais il avait l'impression absolue de l'avoir déjà rencontrée quelque part. Sinon de la connaître, elle, au moins de savoir qu'elle existait.

« Et si c'était vrai ? Jent ? Si réellement tu venais de ce monde ? Si c'était cela, sans pour autant aller chercher d'explication du côté du H-O ? Jent (et non pas Ross), vraiment, si c'était cela ? »

— Tout va bien, dit Mielle à la jeune femme.

— Je vois, dit celle-ci. Mais rien n'est dit, et rien ne le sera tant que nous ne serons pas au Clan-Mère. L'alarme a été donnée, là-bas, et c'est bien évidemment de ce côté-ci qu'ils vont chercher...

— Veux-tu que je vous accompagne ? demanda Mielle.

La jeune femme finit par acquiescer, après un court instant de réflexion. Mielle retourna à la voiture, où elle prit son arme. Elle donna un ordre bref aux gardes qui conduisaient. Lentement, la voiture recula, disparut bien vite derrière un pan coupé de détritrus.

— Viens, dit la jeune femme. Viens, Jent.

— Si c'est mon nom, dit Jent... quel est le tien ?

Il avait tutoyé facilement la jeune femme – comme si, vraiment, cette dernière était liée à sa vie depuis toujours.

— Mon nom n’a guère d’importance, dit la jeune femme. Toi seul, Jent, toi seul es important.

— Pour qui ?

— Pour toi, Jent, dit doucement la jeune femme vêtue de blanc. Et pour moi, pour certains... mais surtout pour toi. Suis-moi, à présent. Nous devons nous hâter.

Jent la suivit, sur le sentier tracé au cœur de la mer d’immondices. Mielle fermait la marche, et elle tenait son arme prête à tirer.

11.

Cinq ou six minutes s'étaient écoulées. Peut-être davantage, ou peut-être moins. Mark Lipton n'aurait su le dire.

Il était debout derrière la grande vitre, tout son être tendu, comme si sa propre concentration psychique eût pu venir en aide à Eva.

Eva, seule, hors de portée, séparée de lui par quelques centimètres de verre... Eva, nue sur la table de la fœtus-party, casquée de la couronne métallique qui *devait* endormir sa propre volonté, tuer ses plus infimes courants de pensée afin de laisser libre et totalement vierge l'esprit du fœtus qui vivait dans son ventre... Eva et son abdomen rond, hérissé d'électrodes, et les injecteurs microscopiques qui devaient diffuser la drogue HYP+1000 dans le cortex du fœtus, les fiches d'analyses qui espionneraient le « rêve » ordonné...

« Comment cela pourrait-il être ?... Ce serait trop beau ! Ils disent que l'HYP-1000 neutralise les effets de l'endormissement chez la mère, en même temps que s'accroît le contact psychique entre la « porteuse » et le fœtus, ainsi que le dynamisme cérébral de celui-ci, sa capacité de résistance au stress... Ils disent... »

ILS disaient mille choses, ILS vendaient la drogue HYP-1000, la drogue interdite, à tous ceux qui voulaient multiplier les chances d'admission à la vie de leurs enfants, et ILS faisaient de ces couples tricheurs des hors-la-loi punissables, ILS disaient : « Vous vous croyez tricheurs, si vous employez le HYP-1000, mais les officiants des fœtus-parties qui commandent le jeu de la simulation-test ne sont-ils pas des tricheurs, eux aussi ? » ILS tenaient des propos hautement corrosifs à l'égard de l'administration sociale et du pouvoir en place, en général. Leurs traits les plus foudroyants avaient pour cible cette loi sur le Choix pour la Vie... Se pouvait-il que l'humanisme sincère, la générosité seule guide l'action « rebelle » de ces trafiquants ?... ILS disaient : « Non seulement l'HYP-1000 aide et renforce la volonté du fœtus-sujet pendant le test, mais il lui donne dès le stade prénatal les armes nécessaires qui feront de lui une personnalité forte dans la vie active – et non un simple animal passif, conditionné pour l'acceptation. Ces individus nouveaux, capables de révolte, seront de taille à se lever un jour contre les injustices innombrables et les tromperies qui nous asservissent. Ils seront riches d'un potentiel créatif constructif qui ne se rencontre que rarement à l'heure actuelle, et qui ne se contentera pas de détruire, mais aussi de construire... »

Détruire, c'est construire. Reconstruire...

Le mot dansait, dans l'esprit de Mark Lipton.

En dépit de tous ses efforts, de toute sa bonne volonté, il ne savait dans quelle direction l'employer, ni même calquer sur ce mot des visions d'avenir acceptables et solides – ces visions qui semblaient naître si facilement dans les yeux de ces hors-la-loi fous d'espoir... ou de désespoir.

« Mon fils saura... »

Il s'aperçut que l'officiant au crâne lisse s'était levé, et quittait son pupitre de contrôle. Il le vit, soudain, debout, tourner quelques boutons sur le clavier métallique de la machine, puis pivoter dans sa direction.

Le visage de l'homme était figé. Impénétrable.

« Mon fils saura... »

Une pensée traversa le cerveau de Mark – un souvenir proche : « L'examineur gynécologue a dit que toutes les chances étaient pour nous... »

Derrière un second pupitre, un autre officiant se leva. Plutôt petit, et rond – Mark Lipton ne l'avait pas remarqué jusqu'alors.

Celui qui avait le crâne rasé se dirigea vers le fond de la pièce et sortit.

Quelques minutes plus tard, il pénétrait dans cette partie du local où se tenait Mark. Il dit :

— Monsieur Mark Lipton... J'aimerais vous parler quelques minutes.

Sa voix était froide, tout à fait impersonnelle.

« Mon fils saura... »

Mark Lipton acquiesça machinalement.

Il avait soudain l'impression que le plafond de la pièce descendait doucement, doucement, que les murs de la pièce se resserraient lentement, lentement, jusqu'à bientôt l'étouffer, le broyer, l'anéantir.

Une brume floue était tombée.

Seule, la grande paroi vitrée ne bougeait pas, demeurait claire – et derrière elle, comme sur la scène d'un spectacle figé, Eva, nue, allongée sur la table.

Endormie.

12.

Ils n'avaient pas franchi plus d'une centaine de pas lorsque la jeune femme en tunique blanche leva une main et leur fit signe de s'arrêter. Les hautes cascades d'ordures continuaient d'enfermer le passage étroitement, après que celui-ci eut grimpé un moment, suivant une pente assez raide. Le sentier était fait de rouille et de choses pourrissantes, tassées. Après la montée, et au-delà de cet endroit où la jeune femme s'était arrêtée, le passage redescendait ; après quelques dizaines de mètres de ligne droite, il s'enfonçait apparemment sous une voûte hérissée de débris de toutes sortes. Comme un tunnel à la gueule noire et béante.

Jent frissonna, à la seule pensée qu'il allait certainement devoir s'engager dans cet infect boyau, creusé comme une blessure suppurante dans le ventre de la gigantesque décharge.

— Attendez ici, quelques instants, dit la jeune femme.

Elle descendit légèrement le petit sentier de rouille, et Jent, tout comme Mielle, la suivit des yeux sans un mot.

Devant l'entrée du tunnel, la jeune femme s'arrêta. Appela. Une parole brève, ou un nom, que Jent ne put comprendre.

L'instant d'après, une silhouette étrange sortait de l'ombre et s'approchait de la jeune femme. D'après ce que Jent pouvait distinguer, cette apparition était un homme vêtu d'étranges oripeaux, très chevelu et barbu, coiffé d'un incroyable chapeau de paille. Il tenait un fusil à la main, portait quatre ou cinq musettes en bandoulière.

— Non ! souffla Mielle.

Elle pointa machinalement l'arme qu'elle portait à la bretelle en direction du curieux personnage, qui conversait maintenant avec la jeune femme en tunique.

— Que se passe-t-il ? souffla Jent.

« Et Dieu sait, Jent, que s'il se passait réellement quelque chose, tu serais capable de tout faire pour entraver une action de Mielle... parce que, sans savoir ni comprendre, sans même connaître son nom, tu accordes une entière confiance à cette jeune femme au visage doux, si gracieuse et si belle dans son vêtement blanc parfaitement paradoxal en ce décor... cette jeune femme sans nom, si gracieuse, oui, si douce, oui, mais aussi tellement forte d'une puissance intérieure qui se devine au moindre regard... »

— C'est un chasseur solitaire, dit Mielle. Pourquoi s'est-elle fiée à

un chasseur ?

À en juger d'après le ton et la pâleur de Mielle, pareille alliance semblait tout à fait déraisonnable.

— Quel est son nom ? interrogea Jent.

— Je ne sais pas... Il y a beaucoup de chasseurs solitaires...

— Je ne parle pas de cet homme, dit Jent. Mais d'*elle*.

Mielle lui jeta un petit coup d'œil rapide, avant de reporter son attention sur le couple en train de converser, à quelques pas de là. Elle ne répondit point à sa question – elle donnait même l'impression de ne l'avoir pas entendue, ou, en tout cas, de n'avoir pas voulu l'entendre – mais continua à voix basse, presque pour elle seule, comme si elle tenait davantage à se convaincre elle-même, plutôt qu'à renseigner Jent :

— Qui peut avoir confiance en un chasseur solitaire ? Ils ne sont rien, n'appartiennent à rien... mais savent se vendre au plus offrant. Ils passent leur vie à errer dans les champs et les jungles-poubelles, chassent et tuent les rats. Chacun sa méthode, chacun son territoire plus ou moins défini. Ils se battent entre eux, et également contre les services réguliers du Saint-Office de dératisation. Pourtant, leur connaissance parfaite des lieux joue en leur faveur, et leur mise au ban de la société ne les empêche pas de trafiquer sous le manteau avec des services officiels d'alimentation, qui leur rachètent leurs prises... Tout le monde sait, également, que beaucoup d'entre eux collaborent de façon plus ou moins régulière avec les effectifs des officiants : la police. Et cette police n'a d'autre but que celui de nous traquer, nous, les marginaux du Clan-Mère.

Elle se tourna de nouveau vers Jent, acheva :

— Réellement, je me demande comment la Mère peut prendre un tel risque, avec ce chasseur...

— La Mère..., dit Jent.

Son regard se porta sur la jeune femme en tunique. *La Mère*. Mielle l'avait désignée ainsi. Évidemment, si tout ce qu'elle venait d'affirmer était fondé, l'attitude de la Mère pouvait paraître des plus équivoques...

Un vertige soudain s'empara de Jent. Il eut conscience, pendant quelques secondes – ou peut-être moins – de se trouver au centre d'un univers parfaitement fou, qui avouait, tout nu, l'extrême fragilité de ses structures... Cet univers surpeuplé, dont il ne connaissait même pas la position précise dans l'espace et le temps... cet univers de quinze milliards d'individus qui vivaient en équilibre constant sur cette frontière ténue séparant mal un impensable *statu quo* de la catastrophe, qui vivaient avec une obstination aveugle, suivant le rite halluciné que d'autres avaient, pour eux, orchestré... univers de morts-volontaires et encouragés, de batailles pour la faim dans les

montagnes puantes des champs d'ordures ; univers des parcs de la survivance pour les végétaux, des sources asphyxiées fournissant les matières premières de l'énergie... univers dans lequel, à ce qu'il semblait, deux courants de forces en présence (au moins deux) ne reculaient devant rien pour s'arracher la « possession » du visiteur. Pour l'un de ces partis, il était Ross. Il avait été Ross. Pour l'autre, il était Jent. Et qui était le menteur ? Y avait-il seulement un menteur ?

N'était-ce pas tout simplement lui, le menteur ? Et sa vie ?

Vertige, oui... fugace, mais clair, éblouissant, comme éblouit la décharge électrique de l'éclair.

La Mère se tourna vers eux, et elle leur adressa un signe de la main. Mielle tout d'abord, puis Jent – après une courte hésitation –, se mirent en marche, et rejoignirent rapidement le couple à l'entrée du tunnel. Après quelques pas, le vertige qui s'était emparé de Jent se dilua de lui-même, aussi rapidement qu'il était venu.

— Le chasseur est avec nous, dit la Mère.

Elle prononça ces paroles pour Mielle, tout spécialement, c'était visible. Pendant quelques secondes, les deux femmes s'affrontèrent du regard, sans échanger un mot. Le chasseur les regardait en souriant. C'était un individu de forte corpulence, aux épaules très larges dans ses vêtements éclatés. Il était d'une saleté repoussante, et mille viscosités innommables engluaient sa barbe broussailleuse et les mèches de cheveux gras qui s'échappaient de sous son chapeau. La crasse couvrait la peau visible de son visage, ainsi que ses mains – que l'on aurait pu croire recouvertes d'une véritable écorce squameuse.

La Mère continua :

— Il nous est dévoué, et je pense que nous pouvons lui faire confiance.

(Ces mots furent également prononcés sans que la Mère quitte Mielle des yeux. Le ton employé, l'insistance qui pesait sur chaque mot ne laissaient aucun doute sur le double-sens du propos. À n'en pas douter, il s'agissait là d'une belle recommandation destinée à Mielle et son pistolet-mitrailleur. Le chasseur était sinon nécessaire, du moins d'un grand secours, mais il devait être également l'objet d'une vigilance de tout instant. Mielle le comprit immédiatement : un imperceptible – mais réel – relâchement de son attitude crispée et tendue en était l'indice flagrant.) Jent lui aussi traduisit facilement le conseil caché. Et le chasseur en personne... après tout, peut-être savait-il depuis longtemps à quoi s'en tenir avec exactitude...

— Il saura nous guider, reprit la Mère. Et nous éviter, je l'espère, quelques-uns des dangers qui ne manqueront pas de surgir sur le chemin du Clan-Mère. Des dangers qui ne sont pas ceux que représente la chasse dont nous allons certainement faire les frais, de la part des officiants de la police...

— Est-ce tellement aléatoire ? s'enquit Jent.

D'un sourire, la Mère le rassura. Elle dit :

— Nous y arriverons, Jent. Mais c'est vrai que les dangers existent, et ils sont ceux d'une vraie jungle. Sans parler des légions de rats qui pullulent à certains endroits – et qui attaquent. Sans parler des milliards de microbes et de virus qui grouillent partout, et sans parler du risque d'infection presque toujours mortel que représente une simple écorchure, dans cet univers en décomposition... Il y a également les hors-la-loi de toutes sortes qui sillonnent cet enfer... pareils aux rats. Il y a les équipes de déblaiement du Saint-Office, qui travaillent ici ou là, et sur lesquelles on peut toujours tomber : les ouvriers ne font pas de cadeaux, car ils se savent en territoire dangereux, et ne font pas la différence entre les membres des Clans-Mères et d'autres errants sans loi. Pour eux, toute personne vivant dans ce lieu, et ne portant pas l'équipement distinctif des ouvriers reconnus est l'ennemi, le danger. Alors ils tirent.

Le chasseur, qui avait écouté cet énoncé en piétinant sur place, grogna quelques paroles incompréhensibles, donnant des signes d'impatience manifeste.

— Bien, dit la Mère. Allons...

Et le chasseur pénétra dans le tunnel, immédiatement suivi par Mielle et la Mère. Jent fermait la marche.

Ce n'était pas un long tunnel, comme l'avait cru tout d'abord Jent, et le groupe l'avait traversé de bout en bout en quelques minutes. L'obscurité s'était faite réellement épaisse, à un moment, et la main de la Mère avait trouvé celle de Jent automatiquement, pour le guider et le rassurer tout à la fois. Il ressentait confusément ce besoin de protection, dans le chaos, et ce simple geste de la jeune femme avait suffi à l'apaiser. Il traversa le tunnel d'un pas décidé.

Le boyau débouchait sur un paysage plus affolant encore que celui qu'il avait quitté. Il n'y avait plus de vrai passage plus ou moins dessiné dans le fatras... mais le seul fatras. L'amoncellement à perte de vue de ces dômes et cavalcades hirsutes d'immondes et de déchets. Une mer figée, avec la succession sans limites des vagues bossues et déchiquetées, dans l'éternel reflet de la rouille pesante.

À la suite du chasseur, le petit groupe s'engagea résolument au cœur de la triste folie.

Ils marchèrent ainsi pendant une heure ou deux, peut-être davantage. La main de la Mère serrait toujours celle de Jent ; elle était un constant réconfort, le soutenait physiquement dans les passages difficiles. Le paysage ne changeait pas ; c'était toujours, à perte de vue, la même débauche de monotonie et d'agressivité mélangées. Trois ou quatre fois, leur route avait croisé celle des rats, et le

chasseur s'en était donné à cœur joie. Son fusil était une arme à air comprimé, parfaitement silencieuse et, à la façon dont il s'en servait, des plus efficaces. Il fallait voir avec quelle dextérité, quelle précision il chargeait, tirait, chargeait et tirait encore... chaque plomb portait ! Il ramassa ainsi plus d'une quinzaine de rats abattus qu'il enfourna dans une de ses musettes.

Il stoppa soudain. Figé net. Après quelques secondes, il se tourna vers les autres membres du groupe, dit :

— Il y a quelque chose... quelque chose de vivant, dans ce coin. Ne bougez pas. Attendez là.

— Je vais avec vous, dit Mielle.

Le chasseur lui jeta un coup d'œil, puis regarda la Mère. Il sourit, haussa une épaule.

— Prenez ça, dit Mielle.

Elle lança un revolver qu'elle avait tiré de sa ceinture en direction de Jent.

L'instant d'après, elle avait disparu, avec le chasseur, derrière la crête du petit monticule qu'ils étaient en train d'escalader. Jent ramassa le revolver. Sans un mot, il suivit la Mère au creux d'une excavation naturelle dans la pente d'ordures. Ils s'assirent sur le matelas mou d'une pile d'emballages de carton. Au-dessus d'eux, les carcasses enchevêtrées de quatre ou cinq montures de lits, sur lesquelles s'entassaient d'autres déchets, formaient une sorte de toit. Ils se tinrent là, un moment, sans prononcer une parole. La Mère regardait Jent, et celui-ci regardait la Mère, simplement.

« Pourquoi l'appelle-t-on la Mère ? se disait Jent. Pourquoi suis-je ici ? »

Il remarqua, au bout d'un instant, ce voile de contrariété qui ternissait le regard de la Mère. Demanda :

— C'est le chasseur, qui vous cause du souci ?

Elle tenta de sourire. Expliqua sans se faire prier :

— Un peu. J'aurais préféré n'avoir pas à me fier à lui, mais... il y a des choses et des actes que nous ne pouvons éviter. Je ne suis pas suffisamment forte, pour cela.

— Je ne comprends pas, dit Jent.

Il aurait voulu se serrer très près d'elle, et respirer à même la peau son odeur. À même ses cheveux. Il aurait voulu qu'elle sache... Cette impulsion incontrôlable faisait briller ses yeux.

— C'est simple, dit la Mère. En ce moment, c'est sûr, les officiants de la police sont à ta recherche. Ils vont tout faire, pour essayer de te reprendre, pour essayer de démanteler le commando qui a pu t'arracher à leurs griffes. Ils sont en chasse derrière nous. Nous devons traverser cette région qui est sous la coupe d'un chasseur... C'est vrai que les chasseurs sont des êtres sans foi ni loi, qui se

vendent et s'achètent comme on veut... Ce chasseur-là en liberté pouvait être contacté par les officiants, et devenir alors un ennemi. J'ai préféré l'acheter... car de toute façon, même s'il reste un ennemi, nous l'avons sous les yeux. Il est préférable, toujours, d'avoir un chasseur ennemi sous les yeux, plutôt qu'espérer la neutralité d'un chasseur qui se dit ami et qui est invisible...

Jent se coucha sur les cartons mous. L'humidité transperça rapidement ses vêtements, mais il n'y prêta aucune attention.

— Quel est mon nom ? demanda-t-il. Ils m'appelaient visiteur et disaient que je me nommais Ross. Vous, vous m'appelez Jent.

Le visage de la Mère se fit grave. Son regard emprisonna celui de Jent. Elle dit :

— Ton nom est Jent. C'est le nom que tu portais lorsque tu étais ici. Tu ne t'en souviens plus, mais il te faut réapprendre.

— Réapprendre ?

— Réapprendre, oui, Jent. Tu appartiens au Clan-Mère, parce que d'autres pour toi ont choisi, à un moment de leur vie, de refuser ce monde, de s'en échapper, de le fuir. Je veux parler de tes ancêtres directs. Et c'est ce qu'ils ont fait. C'est ce qu'ont fait un grand nombre d'individus, Jent... Nous vivons dans ce lieu, dans ces ordures, car il ne reste ailleurs nulle place pour ceux qui n'acceptent pas. Ici, nous avons créé un univers qui ne ressemble en rien à tout ce que tu peux voir autour de toi. C'est un monde parallèle, souterrain, un monde de révolte et d'espoir. Nous avons fui le monde-fourmilière sans autre âme que celle inventée par le Saint-Office. Dans notre Clan-Mère, Jent, nous possédons les arbres, la vie, un peu à la façon des parcs, comme tu as pu le voir. Comprends-tu ?

Jent eut un vague mouvement de la tête. En vérité, non, il ne comprenait pas.

— C'est relativement simple, sourit la Mère. Il y a, d'une part, le monde de surface, le Saint-Office Dirigeant et ses quinze milliards de sujets qui suivent leur chemin sans jamais savoir où il mène, qui vivent sur un mensonge, qui se débattent atrocement, prisonniers d'un système vieux de mille et mille ans. Ce monde-là qui paie les erreurs et les errances et les boulimies du passé, qui ne sait plus... qui voudrait autre chose, mais ne sait ni quoi ni comment. Il y a ce monde-là, qui se débat comme un noyé, le monde des pénuries, des richesses étriquées à commencer par les richesses intérieures, le monde du H-O, des fœtus-parties, des sélections pré-organisées, des pollutions ordonnées et maintenues, comme des soupapes nécessaires atroces... ce monde, Jent, qu'un jour le Saint-Office Dirigeant prit en main, avec, peut-être, une certaine bonne volonté : il fallait respecter la vie, à tout prix, et élever le niveau de cette vie de façon toujours croissante – s'entend par là le côté matériel de la vie. Pour cela, il

fallait rompre, bien entendu, avec certaines injustices flagrantes, sociales et politiques, économiques, écologiques aussi. Il fallait abattre les richesses de profit, qui mangeaient au hasard et féroce ment le patrimoine commun...

« Jent, souviens-toi... Il s'appelle Viliord, et il avait eu des paroles semblables... »

La Mère continua, après une petite pose :

— Il fallait répartir équitablement, et protéger... Un changement radical s'imposait. Les dirigeants du monde durent se battre longtemps pour imposer leurs idées. Longtemps... mais finalement, ils arrivèrent à leur fin. La planète était malade, presque exsangue. Rongés par le virus du matérialisme, les hommes avaient de plus en plus besoin d'autre chose, d'une certaine spiritualité redécouverte, que sais-je... Ils pouvaient voir autour d'eux le mal causé par les besoins créés du matériel, de l'Avoir. C'était une nécessité psychologique... que le Saint-Office Dirigeant sut mettre à profit. La religiosité, ce besoin qui surgissait de nouveau dans les débris stériles du règne de la matière, voilà quelle était la ficelle qu'il suffisait de tirer. Le Mal était tout ce qui avait détruit la vie, tout ce qui pouvait l'atteindre. Le Bien tout ce qui pouvait l'aider à survivre. Oui... la vie devait continuer...

Elle se tut un instant. Son regard quitta celui de Jent, pour errer sans but sur le panorama d'ordures. À quelques mètres de là, un rat était sorti de sous un vieux récipient rouillé, et il les regardait.

— La philosophie prônée par les dirigeants était fort honorable, en soi, bien sûr... Mais elle était aussi excessive, et les moyens mis en œuvre pour la soutenir, pour lui permettre d'exister, s'accordaient mal avec l'essence même de cette religion d'obligation. Les armes du fascisme, de tous les fascismes, sont à double tranchant. Et puis, il était déjà trop tard. Le paradoxe affreux était là, bien réel, héritage de tous ceux qui avaient vécu des siècles en équilibre précaire sur d'autres paradoxes mensongers – mais capables, alors, de faire illusion : on peut toujours s'imaginer que telle montagne est solide... jusqu'aux premiers glissements de terrain. L'ultime paradoxe, lui, ne laissait guère d'illusions ; et il avait ce visage-là : protéger la vie à tout prix, c'était du même coup la détruire. Il ne suffisait pas de rejeter le Matériel, donc le Mal. Il fallait l'accepter, précisément pour survivre, et l'utiliser. Mais le Matériel n'était plus suffisant. Protéger la vie à tout prix, c'était du même coup accepter de la détruire, sous une certaine forme, selon des critères de sélectivité tout à fait arbitraires et par là même parfaitement injustes. Voilà dans quel piège s'était enfermé le Saint-Office Dirigeant, animé dans les premiers temps des meilleures intentions qui soient. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Le piège était trop gros. Quel est celui qui peut nourrir une famille sur un croûton de biscuit sec ? C'est au nom des premiers

grands principes, impossibles à renier ostensiblement à la face de tous – sans risquer alors une fantastique révolution qui pourrait mettre en péril le sort du monde tout entier –, que le « mensonge-obligatoire » s'installa, au service d'un gouvernement unique affichant la plus parfaite bonne foi. Ces mensonges ont la couleur du H-O, et des pollutions « légales et nécessaires », de la médecine d'État qui tue plus qu'elle guérit... des fœtus-parties trafiquées pendant lesquelles on « demande » au futur nouveau-né en puissance s'il veut vivre ou non... le droit de veto à la Vie ! Comment cela pourrait-il en être autrement, dans ce monde trop petit qui ne peut plus nourrir ceux qui vivent. Dans ce monde où la vie est sacrée, mourir est devenu une sorte de devoir d'État... voilà le paradoxe...

La Mère sourit amèrement.

— Il nous entoure, cet univers, dit-elle. Et puis, par ailleurs, il y a le monde souterrain, le monde parasite des Clans-Mères. Notre monde à nous, qui avons refusé tout cela. Le monde de tous ceux qui ont compris, qui n'acceptent plus ces fausses règles du jeu. Ceux qui ne savent pas très bien, mais qui s'interrogent, qui cherchent, qui se demandent si la vie est sacrée au point de la laisser s'éteindre sans rien faire, ou alors si elle ne l'est pas au point de la protéger à tout prix... ceux-là cherchent, s'égarent, s'engagent dans de terribles chemins semés d'horreur pour la conscience humaine... mais où est le choix, Jent ? Qui nous a laissé un choix ? Le choix, n'est-ce pas le but premier de la Vie ? ce qui devrait être le but premier, en tout cas... Que nous a-t-on laissé, comme possibilités de choix... sinon celle, d'abord, pour commencer, du refus. Et nous avons refusé, nous avons nié, avant d'un jour reconstruire. Nous avons redécouvert l'espoir, et l'espoir en l'espoir. Bien sûr, nous sommes des milliers. Toujours davantage. Ils nous rejoignent de partout... et, au moins, ils veulent lutter. Ils le veulent. Nos armes sont dérisoires, anéanties, nos croyances au progrès interdites, et nous n'y pouvons rien. Nous ne savons pas, ne savons plus... mais nous voulons autre chose que l'abêtissement toujours plus lourd de l'espèce humaine...

Elle se tut une nouvelle fois, et conserva longuement le silence. Le rat s'était approché, et il fixait de ses petits yeux vifs le couple d'humains. Jent, lui, n'avait rien dit. Simplement écouté... et chacune des paroles de la Mère était entrée en lui, prenant possession de tout son être, l'emplissant progressivement d'un poids égal d'espoir fou et de désespérance atroce.

— Alors, acheva la Mère doucement, ils nous traquent. Et ils sont obligés de le faire, car nous représentons un terrible danger, car un jour nous serons suffisamment nombreux pour nous lever, pour sortir de nos paradis artificiels sous les champs d'ordures du monde des fourmis aveugles, et pour crier : « Non ! vous n'êtes plus des fourmis !

on vous ment, on vous a menti depuis toujours, par la force des choses ! il faut changer le visage de cette « force des choses », et il restera quand même, *peut-être*, un rien d'espoir ! » Ils ont très peur de ce jour-là, qu'ils sentent pourtant inéluctable, et qui bouleversera *tout*. Qui les anéantira, *eux*. *Ils* nous traquent... Lorsqu'ils nous attrapent, ils ne nous tuent pas. Nous ne sommes pas des criminels, nous avons simplement choisi autre chose... Non, ils ne nous tuent pas... car, en plus, ils sont sincèrement intéressés par tout ce qui pourrait les aider à résoudre ce problème de survivance qu'ils connaissent fort bien, sans pouvoir l'avouer à la face du monde. Ils savent que nous représentons une mine, un potentiel certain d'« idées de secours ». Ils nous lavent le cerveau de tout souvenirs, et ils nous réapprennent l'autre monde, le leur, celui que nous avons refusé. Nous devons accepter, en être capables, supporter l'évidence atroce d'une vie plus ou moins longue sans le plus petit espoir de changement vers le mieux. Alors, si nous en sommes capables, nous devenons une force. Pour eux.

« C'est ton aventure, Jent. Tu étais des nôtres, et tu t'es fait prendre. Ils t'ont ôté le souvenir. Et ils étaient en train de te « charger » d'une réalité affreuse lorsque nous t'avons délivré. Ils voulaient te récupérer. Ils n'ont pas réussi. »

Comme s'éteignait la voix de la Mère, Jent ferma les yeux. De nouveau, le vertige s'était emparé de lui, et tournoyait dans son cerveau. Bien sûr, il la croyait. Il se souvenait brutalement de cette apparition étrange, sur le pas d'une porte, qui avait le visage et la silhouette de la Mère... c'était lorsque Viliord était venu le chercher. Il s'en souvenait, à présent. Pourquoi cette apparition ? un vestige fragmentaire du souvenir d'avant ? ce qui restait, en lui, de sa révolte, et de prudence ? Probablement.

La tête lui tournait. Et il se répétait mentalement : « oui, oui, oui, je la crois. Elle dit la vérité, il le faut... »

Pourquoi fallait-il donc qu'au fond de cette certitude, tout au fond, s'agitent les tentacules froids d'un malaise fumeux, et roule, ricane une autre voix qui disait, celle-là : RIEN N'EST VRAI, HOMME. TU NE T'APPELLES NI ROSS, NI JENT, NI RIEN. JAMAIS TU N'AS ÉTÉ DE TAILLE À PORTER UN NOM !!!

Pourquoi, lorsqu'il rouvrit les yeux, le paysage chancela-t-il, l'espace d'une terrible seconde... comme s'il était construit de brumes et demandait un certain laps de temps avant de se stabiliser...

Jent sursauta, et la Mère poussa un petit cri aigu. Le rat s'enfuit comme une flèche grise. Du promontoire de déchets qui leur faisait face, les trois créatures hideuses avaient dégringolé en silence.

13.

— Jent... souffla la Mère, horrifiée.

Elle s'était reculée instinctivement, tassée contre le mur de détrit. Ce fut sans doute cette réaction de femme vulnérable qui donna la force à Jent de prendre la peur à contre-pied.

Les trois... « personnages » étaient là, absolument horribles à voir. La distance qui les séparait du couple n'excédait pas cinq ou six mètres.

Jent voulut se lever, mais son corps était lourd, comme si d'invisibles racines le soudaient au plus profond de ce champ d'immondices.

Les « autres » ne bougeaient pas. Pas encore. Ils se contentaient d'être là, comme s'ils étaient tombés de la ravine de décombres, et ils regardaient Jent. Ils regardaient aussi la Mère. Surtout elle.

Il était parfaitement impossible de leur donner un âge. Impossible également de deviner à quel sexe ils appartenaient. Ils étaient vieux et tout à fait repoussants, très maigres, avec des membres osseux qui flottaient dans les guenilles dont ils étaient affublés. D'incroyables tignasses de cheveux rares et emmêlés surmontaient leurs crânes d'auréoles teigneuses qui laissaient voir la peau et les réseaux de la crasse. L'un deux conservait dans les plis craquelés de ses joues les traces de ce qui avait dû être une barbe. La dernière flamme de vie qui brûlait dans ces carcasses semblait s'être portée dans les yeux. Des yeux comme ceux du rat qui avait fui. Méchants, avides et terriblement durs.

Deux d'entre eux, accroupis, se redressèrent doucement – et durant tout le temps que dura cette manœuvre (car c'était à cela, réellement, que ressemblait le mouvement), Jent eut l'impression d'entendre craquer chacune de leurs articulations. Ils se trouvèrent finalement tous trois dans la même attitude, non pas debout, mais légèrement cassés, penchés en avant comme des fauves prêts à bondir.

Seulement, Jent remarqua les barres de fer et tronçons de tuyaux qu'ils tenaient serrés dans leurs poings d'os.

— Que voulez-vous ? dit Jent d'une voix enrouée.

— Ils veulent manger, dit la Mère.

Et si la phrase était atroce à prononcer... elle le fut davantage encore à entendre, pour Jent. Manger... Bien sûr. Ils étaient de ceux-là qui erraient jusqu'à la mort dans le dédale puant de la décharge, aux confins de ces territoires maudits que les officiels du gouvernement

n'osaient surtout pas visiter, sinon sous bonne escorte puissamment armée. De ceux-là, fuyant en aveugles, qui n'avaient peut-être pas accepté de se « dévouer » en avalant le H-O, une fois venue l'heure légale...

— N'approchez pas ! cria Jent.

Les trois malfrats échangèrent un regard – Jent le ressentit nettement : ce n'était pas un regard de connivence, ni même une sorte d'interrogation muette : c'était tout le contraire de la complicité, ce regard... une méfiance prudente, à l'égard les uns des autres. Rassemblés là dans le même but, par les mêmes motivations, ils n'en demeuraient pas moins rivaux et dangereux. Le « chacun pour soi » dans la plus belle acception du terme...

Un des vieillards fit un pas en avant, balançant le tuyau de fer qu'il tenait dans sa main. Aussitôt, les deux autres l'imitèrent.

Jent leva le revolver. Ce fut instinctif, automatique, et c'est seulement une fois l'arme levée qu'il se rendit compte de son geste.

Les vieillards s'immobilisèrent. L'un d'eux grogna. Puis, de nouveau, comme poussés en avant par une force incontrôlable, ils se remirent en marche.

Jent tira. L'acier froid de la détente pénétra son index, et le revolver sauta en aboyant. Le vieillard qui se trouvait au centre du groupe – celui qui, le premier, s'était mis à avancer – bascula en arrière, tomba pêle-mêle dans les débris qui jonchaient le sol. Une grande éclaboussure de sang et de cervelle avait jailli, dans le coup de feu, de sa nuque éclatée ; lorsqu'il toucha terre, le sang gicla d'un petit trou rond, net, au-dessus de l'œil droit.

— Partez ! cria Jent. Allez-vous-en !

Il tenait à deux mains le revolver braqué. Des mains qui tremblaient, des mains serrées très fort, aux phalanges blêmes.

Les deux survivants ne manifestèrent aucun sentiment de peur. Avec un ensemble parfait, ils avaient porté leur attention sur celui d'entre eux qui venait d'être abattu. Une attention gourmande, insoutenable. Apparemment, Jent et la Mère ne représentaient plus aucun intérêt pour eux : ils voulaient manger, et là, à leurs pieds, il y avait de la viande disponible qu'ils pouvaient s'octroyer sans danger. Les dernières difficultés pouvaient surgir si l'un des deux avait soudain la fâcheuse intention de s'approprier le tout, sans la moindre envie de partage.

— Sauvez-vous ! hurla Jent.

L'espace d'un quart de seconde, il crut qu'il avait tiré, qu'il tirait. La rafale déchira l'air plombé. Le sang jaillit des corps secs des malheureux que les balles fracassaient, traversaient aussi facilement que des cibles de papier. Ils n'eurent pas un cri, pas un gémissement, comme si depuis longtemps la mort n'était plus une affaire, tombèrent

en désordre sur le premier cadavre. Leurs mains serraient toujours les barres de fer et les tuyaux.

Lentement, Jent baissa son bras armé. Le revolver tomba de sa main, toucha le sol de fer avec un petit bruit clair.

Pâle et essoufflée, Mielle dévala la petite pente à grandes enjambées, soulevant derrière elle un fin nuage de poussière rousse. Le chasseur apparut à son tour au sommet de la côte, et s'immobilisa sur la crête un instant. Il contempla la scène, puis, lentement, vint vers eux.

Pendant un certain temps, ni l'un ni l'autre ne prononça un mot. Le chasseur considéra longuement les trois cadavres, puis il leva les yeux et regarda la Mère. Il dit :

— C'était eux. Je les avais entendus... Ils m'ont eu.

Des lambeaux de phrases glissés dans la broussaille de sa barbe.

— Ils deviennent malins, admit-il.

— Très malins, dit Mielle, pour entraîner si loin dans une fausse direction un chasseur solitaire, et frapper dans son dos.

Les pensées de Mielle étaient plus claires qu'une eau de source... Le chasseur ne lui accorda même pas un regard, haussa une épaule. Il dit :

— Nous avons perdu du temps. Dépêchons-nous.

Et tourna les talons.

Après avoir échangé un coup d'œil avec Mielle, la Mère acquiesça silencieusement d'un mouvement de la tête, puis se mit en marche sur les traces du chasseur.

La fatigue n'avait pas la moindre prise sur Jent. Ni la faim, d'ailleurs. Ni la soif.

Il marchait, derrière la Mère qui suivait elle-même le chasseur, et devant Mielle, en queue de colonne.

« C'est donc cela, Jent... Tu t'appelles Jent, et tu vivais là-bas, avec eux. Avec tous ceux qui un jour ont refusé. Est-ce que tu y es né, ou bien... non, tu n'y es pas né. Tu es né comme d'autres, *à la surface*, et c'est la vie menée en surface qui t'a poussé un jour au refus. Au refus pour le refus, qui n'est pas constructif, qui ne propose rien, *rien*. Pas la moindre solution de rechange... Mais le refus. Le refus de certaines choses, c'est déjà constructif, de toute façon. Casser une arme, c'est construire, casser une voie de grande circulation, c'est construire. Refuser de mourir, c'est vivre.

« Voilà, c'est ça. Tu vivais là, avec eux. Tu t'es fait prendre. Comment ? Ils ont effacé cela aussi dans ta mémoire, avec le reste. Et puis, tout neuf, vierge, ils t'ont joué la comédie du visiteur, qui n'était que le prétexte à te faire redécouvrir leur monde. Sans mentir – enfin, sans mentir tout à fait – sans te cacher les horreurs qui les

bouleversent tous... en espérant peut-être en ta capacité à la révolte, au renouveau. En se disant peut-être qu'un jour, un de ces marginaux dont ils ne peuvent approuver au grand jour l'existence et la prolifération – et qu'ils ne peuvent davantage massacrer – serait capable de trouver la solution. Sinon la solution, au moins une ombre de solution... Bien sûr qu'ils ne pouvaient rien te cacher du visage noir et triste de ce monde. Tu devais être capable d'y survivre, donc de l'accepter. Incapable, cela te classait parmi les déficients, cela pouvait à la limite légaliser ta mort ; surtout, cela désamorçait en eux cette charge d'espérance que tu portais sans le savoir pour leur compte. Qui veut trouver la solution d'un problème doit posséder toutes les données de ce problème.

« La solution ! grands dieux !... mais qui donc est de taille à la trouver ? Qui donc peut y croire ? Le problème est posé depuis des siècles, et c'était un piège. Non pas un simple problème de mathématiques : il fallait tout savoir avant de s'y attaquer...

« Tu retournes au Clan-Mère. Pour un petit bout de liberté dans la prison d'ordures d'une planète qui meurt. Où est la solution de ce problème-là ? Et qui donc est jamais parvenu à vaincre la mort, Jent ? Après tout, oui, peut-être est-ce *cela*... vaincre la mort, c'est ne pas l'accepter, *malgré tout*, mais après tout. C'est la prendre en riant, comme si l'on n'y croyait pas. C'est jusqu'au bout s'imaginer qu'elle sera en retard.

« Si pitoyable soit-elle, cette solution, cette victoire-là, Jent, vaut bien que l'on respire une fois de plus que le compte. Comme un petit larcin, une espèce de farce. Une blague merveilleuse, d'un parfait mauvais goût... »

Ils marchaient. Parfois, Jent quittait le monde agité de ses pensées, pour reprendre pied dans l'instant présent. Tout bien pesé, la différence n'était pas grande.

La Mère avançait légèrement, sa tunique flottant gracieusement sur son corps souple. Elle était si jeune, si douce... Pourquoi l'appelait-on la Mère ? Pourquoi ce vêtement que rien ne semblait de taille à salir ou déchirer ?

Le soir était tombé, par surprise, sans que l'on puisse se souvenir de l'instant précis qui avait vu basculer le jour. Le paysage crevassé comme un boisseau d'épines avait pris une teinte plus sombre, la profondeur des creux béants s'était faite plus inquiétante. Le ciel de nuages lourds pesait davantage.

Et soudainement, le silence cassa.

Le bruit, tombant du ciel, atteignit en même temps les quatre membres du petit groupe. Ils s'arrêtèrent.

Écoutèrent.

C'était un bourdonnement, un vrombissement lointain qui roulait

sous la masse des nuages. Comme ces essais de guêpes sauvages qui nichaient par millions dans les anfractuosités des montagnes de déchets.

Et c'était bel et bien un essaim.

Mais pas de guêpes.

Le chasseur grogna, puis indiqua le ciel dans la direction du couchant. On les voyait, à présent, surgir comme par enchantement de derrière la ligne d'horizon bosselée, volant à trente ou quarante mètres au-dessus du sol, sur plusieurs rangs. Le front de chaque ligne comprenait plusieurs dizaines de véhicules, et s'étendait sur plus d'un kilomètre.

Ils approchaient, et leurs grondements de machines infernales emplissaient tout le ciel.

— Les navires volants de la voirie planétaire ! souffla Mielle.

Elle n'avait pas fini de s'exclamer lorsque les puissants véhicules volants ouvrirent les trappes de leurs soutes. Ils se trouvaient à deux ou trois kilomètres du groupe, bouchaient maintenant une très grande portion du ciel. De leurs ventres énormes tomba alors une fantastique pluie de fer et d'ordures innombrables, de pierres, de bois, de déchets de toutes sortes.

L'escouade de vaisseaux de ramassage vomissait là, en quelques minutes, les ordures d'une certaine partie du globe avalées dans la journée. Les confetti d'une fête abominable ! Une pluie ferrailante, parcourue de grondements !

— Vite ! cria la Mère.

Sans perdre un instant, le chasseur avait bondi jusqu'à une espèce de faille creusée dans la paroi de déchets qui s'élevait à une dizaine de mètres. Un trou, une niche, dont le soutènement et le « toit » paraissaient relativement solides, à première vue. Solide ou pas, de toute façon, le choix n'était guère possible.

Le premier, le chasseur s'engouffra dans la « niche », s'aplatissant sans l'ombre d'une hésitation contre la tapisserie de moisissures. À l'instant précis où la Mère pénétrait à son tour dans l'abri, l'escouade de navires volants passait au-dessus d'eux dans un vacarme indescriptible. Les navires précédaient l'averse de quelques fractions de seconde.

Jent mit toutes ses forces dans un dernier sursaut en avant. Des choses tombèrent ici et là autour de lui. Il s'écrasa contre la Mère, sous l'abri qui craquait, l'âme tordue et déchirée par le boucan. Se retournant machinalement pour faire face, pour voir malgré tout cet abominable spectacle de fin du monde, il eut le temps d'apercevoir la silhouette de Mielle, à moins de cinq pas. Il vit ses yeux, sa bouche ouverte démesurément sur un cri que personne n'entendait. Il la vit tituber sous la pluie de mitraille, et puis tomber, ensevelie dans la

seconde sous un bloc de plusieurs mètres cubes, qui explosa dans un gros nuage de plâtre, faisant voler en tous sens des fragments de briques pourries.

Le bombardement continua pendant quelques secondes encore, et le « toit » de l'abri émit de sinistres craquements. Des masses dures roulèrent aux pieds de Jent.

... Plus tard, lorsqu'il ouvrit les yeux, les grondements des navires volants achevaient de fondre à l'autre bout du ciel. La poussière irritait ses narines, et il avait l'impression de n'avoir plus une goutte de salive dans la bouche.

Ils quittèrent l'abri en silence, escaladant cette nouvelle couche de détritrus qui encombraient le passage. Du magma, le canon du pistolet-mitrailleur de Mielle dépassait. Jent tira dessus, et l'arme vint facilement. Elle était couverte de poussière.

Sans un mot, Jent passa la bretelle à son épaule, et il se hâta pour rejoindre la Mère et le chasseur qui s'étaient déjà remis en marche. Une affreuse odeur de pourriture montait du sol et de cette surface blême qui marquait les limites de l'averse, sur la vieille peau rugueuse et cuite de la décharge.

Plus tard encore, ce fut la nuit. La nuit profonde et noire.

Ils avaient enfin quitté cette nouvelle étendue de détritrus, et suivaient de nouveau, sous la conduite du chasseur, ce qui pouvait passer pour un semblant de chemin.

Mais ils ne purent continuer longtemps, car les dangers d'une marche en aveugle étaient véritablement trop nombreux.

— Nous serons bientôt arrivés, dit la Mère. Lorsque cette nuit sera passée...

Il n'était pas nécessaire de voir son visage. L'intonation suffisait, en dépit d'une légèreté relativement bien feinte : Jent comprit que la Mère, elle-même, ne savait plus. Et qu'elle mentait mal.

14.

— Cela vous surprend-il tellement ? demanda Dobs après un long silence.

Trash s'agita sur sa chaise, et de très pâle qu'il était devenu, son visage retrouva certaines couleurs. Il dit :

— Je suis surpris... mais pas véritablement par ce que vous énoncez. Plutôt par le fait que *vous*, vous teniez de semblables propos.

Dobs eut un sourire rapide, vaguement désabusé. Il se leva de sa chaise et fit quelques pas en silence. Assis sur la table, Malakern balançait ses pieds dans le vide.

Dobs revint se planter devant Trash, et il dit :

— Le Saint-Office Dirigeant, né de sectes fanatiques qui se groupèrent pour former les structures d'une véritable religion, est un gouvernement représentatif d'une fausse idéologie. Le Saint-Office Dirigeant est né grâce au mensonge, et il vit, survit grâce au mensonge. Nous n'ignorons rien de tout cela. Ce qui nous intéresse, c'est de continuer tout en conservant dans l'esprit de tous cette apparence de solidité unique... Et pour continuer, nous devons prendre, pour un temps au moins, une direction opposée à celle que suit le politique du dogme. Il va de soi que cette action doit être parfaitement « souterraine » et indécélable.

— Le pouvoir des menteurs... dit Trash.

— Et quel est, renvoya Dobs, le pouvoir qui ne l'est pas ? Gouverner, c'est mentir pour se convaincre que l'on détient la vérité.

— D'un côté, dit Trash, vous avez monopolisé les capacités innombrables de la science et de la technologie pour préserver la vie, repousser toujours plus loin les frontières de la mort, et cela aux seules fins d'asseoir votre « réputation » humanitaire dans l'esprit des foules. D'un autre côté...

— D'un autre côté, continua Dobs sur un ton coupant, nous avons très vite été obligés de jouer dans l'ombre le rôle de la sélection naturelle que les progrès de la science avaient supprimée. C'est vrai. Et comment pouvait-il en être autrement, monsieur Gédéon Trash ? Comment pouvait-on penser raisonnablement que la population sans cesse croissante du globe pourrait vivre sur une planète saignée à blanc par les grands dévoreurs d'antan, dont les ressources énergétiques naturelles ne permettaient pas de garantir la vie à la moitié de cette population effective, pendant un demi-siècle. Comment pouvait-il en être autrement ? Oui, nous avons pris des dispositions...

Pousser les gens à la mort volontaire (le H-O) après leur avoir fait admettre que cet acte n'allait pas à l'encontre des grands principes, au contraire – puisque la mort du sujet servait la vie des autres –, voilà une de ces dispositions.

— Et le H-O est-il véritablement efficace ? s'enquit Trash sur un ton grinçant. Le suicidé revit-il une seconde vie, sur une échelle de temps tout à fait subjective, ainsi qu'on le dit ?

Le regard de Dobs se durcit davantage.

— Peut-être que c'est encore un mensonge, et cela n'a aucune importance. La persuasion seule compte, et la survie de l'humanité. Et le fait que les morts nourrissent les vivants, et qu'ils font de la place !... Si vous êtes écoeuré, ressaisissez-vous, Trash, car ce que j'ai à vous dire est encore moins réjouissant que tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent ! Dois-je vous énumérer toutes ces « dispositions » que nous avons prises, et qui pallient le manque de sélection naturelle ? Dois-je vous parler des unions illégales punies de mort – pour le bien de tous, toujours pour le bien de tous... – parce qu'elles sont des facteurs de natalité incontrôlée ? Dois-je vous parler des fœtus-parties – mais là, vous connaissez bien le problème, n'est-ce pas ? C'est une grande victoire, pour nous, et une source sélective admirablement acceptée et mise au point ! Dieu sait que dans ce cas, nous n'avons fait que nous servir d'une technologie aberrante déjà au point bien avant le grand chaos et l'accession au pouvoir du Saint-Office ! Ils avaient découvert que le fœtus pensait, et que son existence « cérébrale » était réelle dès l'âge de cinq mois après sa conception. Ils avaient découvert qu'il « rêvait », qu'il éprouvait des sensations... et ils pouvaient rendre compte de cela sur des graphiques, calculant et « traduisant » les ondes encéphaliques en images. Nous avons simplement pris le relais, poussant la technique jusqu'à agir et contrôler cette activité encéphalique chez l'embryon humain. Ainsi est née la loi du choix, qui supprimait définitivement dans le langage humain des expressions telles que « je n'ai pas *demandé* à vivre ». On *demandait*, au contraire, à l'individu en puissance de vie.

— Je sais, dit Trash, à nouveau pâle.

— Mais savez-vous à quel point votre petit trafic de HYP-1000 est ridicule et inefficace ? Écoutez cela, Trash ! N'importe quel couple légalement uni a droit à trois tentatives de procréation – et j'oublie les examens biologiques pré-sélectifs qui permettent ou non l'union légale. Bien. Simple mesure obligatoire de contrôle de la natalité. L'emploi des contraceptifs peut donc être interrompu légalement par trois fois. Le fœtus formé est soumis au test de la fœtus-party, à l'âge de cinq mois. Cela vous est arrivé, Trash, et à moi aussi. Rien n'est plus simple alors d'annihiler pour quelques instants la conscience de la mère, et de diriger celle du fœtus suivant un programme établi. Une

sorte d'hypnose, si vous voulez, bien que ce terme soit impropre. Nous le faisons vivre pendant quelques minutes de notre temps dans un reflet mental de ce qu'est notre monde. Ces quelques minutes de test sont ressenties par l'embryon selon une perception du temps qui lui est propre, et peut représenter toute une vie. À aucun moment, il n'a conscience d'être un non-vivant, mais au contraire un individu né, évoluant au sein d'un monde réel. Il va de soi que si ces conditions de vie proposée – qui sont les conditions réelles de notre monde telles qu'il devra les affronter une fois né – se révèlent trop dures, insoutenables pour le fœtus, cela provoque une sorte de stress insurmontable pour son psychisme. Un stress qui se caractérise dans son « illusion de vie » par toutes sortes de difficultés et même la mort. Voilà ce que nous avons fait, et voilà comment nous nous sommes servis de cette loi, en amplifiant les conditions de survivance de façon que les fœtus qui résistent soient vraiment capables de vivre, *conditionnés à leur insu à toutes sortes de difficultés normalement acceptées*. Et cette drogue que vous colportez, Trash, vous et les vôtres... c'est vrai qu'elle rend inefficace l'endormissement contrôlé de la mère, et que l'inconscient de celle-ci, chargé de tout son amour maternel, de son envie de voir naître son enfant, travaille et se « matérialise » dans la vie-test du fœtus, le poussant à la révolte et à ne pas croire les suggestions programmées par nos services. C'est vrai que grâce à cet HYP-1000, la mère peut aider son enfant à surmonter l'épreuve – en inventant notamment toutes sortes de possibilités de vies-parallèles capables de lutter contre l'emprise du monde tel que nous le proposons, nous ! C'est vrai... mais ce que vous ne savez pas... Mais ce que vous ne savez pas, monsieur Trash, c'est que cette action subconsciente de la mère est inévitablement repérée par nos officiants médicaux. Et que cette tricherie reconnue nous donne un moyen supplémentaire pour lutter contre le flux des naissances... Non ! je n'ai pas fini. Je vais aussi vous parler, par exemple, de l'eau « potable » que nous préférons justement ne pas rendre trop potable... De cette loi sur les vaccins anti-cancéreux, qui va être promulguée incessamment. Nous prétexterons que ces vaccins provoquent à la longue certains troubles psychiques – ce qui est faux, bien sûr, mais comme les malades mentaux, « stressés », psychopathes en tous genres sont reconnus comme étant l'œuvre du Mal et éliminés, cela nous permettra d'interdire l'emploi de ces vaccins. Et les différentes formes de cancers reflouriront, toujours pour nous aider dans notre rôle sélectif au profit de l'équilibre démographique... Pourtant, tout ceci n'est pas encore suffisant. Ces mesures appliquées ne sont pas de taille à freiner la menace de mort. La menace de mort pour le genre humain, Trash. Il faut la guerre.

Un moment, le malaise s'était tenu lové au creux de l'estomac de

Trash. À présent, il explosait, tournoyait dans tout son être, alourdissait son crâne et le poussait à fuir de façon incontrôlable. Fuir...

— Pourquoi me dites-vous cela ? cria-t-il. Pourquoi moi ? Je ne veux plus vous entendre !

Dobs hocha la tête. Il transpirait. Après un temps, il s'assit de nouveau sur la chaise, faisant face au malheureux Trash. Il dit :

— En différents points du globe existent des dépôts de déchets radioactifs. Ils sont les résidus indestructibles d'une source énergétique qui succéda au règne de l'énergie pétrochimique. Le dieu atome martyrisé par l'homme. Nous employons toujours cette forme d'énergie, quoique beaucoup plus modestement – par la simple faute d'un épuisement économique naturel. Les dépôts de déchets sont là. Il suffit de quelques saboteurs, et que certains de ces dépôts explosent. Les catastrophes se succéderont en chaîne, et comme il faudra des coupables, toute cette portion de la société qui a tendance à se révolter contre l'autorité reconnue du Saint-Office Dirigeant sera accusée automatiquement. La guerre qui ne manquera pas d'éclater doit pouvoir abaisser de quelques milliards le chiffre de la population mondiale.

Trash voulut se lever. Mais ses jambes étaient lourdes, refusant de bouger. Il eut peur de vomir, d'éclabousser cet individu qui avouait tristement – mais fermement – tant de projets horribles.

— C'est ignoble, articula-t-il péniblement. Monstrueux. Vous déclencherez cette guerre voulue par le Saint-Office, et vous accuserez ensuite...

— C'est ignoble, oui, dit Dobs. Mais c'est la seule solution, si nous voulons donner un nouveau départ à l'humanité. Quant à dire que le Saint-Office veut cette guerre, c'est une erreur. Ce projet est l'œuvre d'une fraction dirigeante un rien parallèle, au sein même de la coalition gouvernementale. Celle-là même qui ne juge pas utile de traquer les pourvoyeurs de drogues défendues, puisque leur action sert notre politique sélective des naissances.

— Pourquoi m'avez-vous arrêté ? dit Trash. Pourquoi m'avez-vous raconté tout cela ? Est-ce que vous imaginez que...

— Pour vous offrir un choix, simplement. Nous connaissons tout votre réseau. Elly et les autres. Dites-vous que d'une façon ou d'une autre, si vous parveniez à vous échapper – ce qui est une vue de l'esprit – vous êtes dès maintenant coulé auprès de vos anciens amis, que nous pouvons arrêter d'une minute à l'autre – sur vos indications, naturellement... Vous n'aurez plus votre place nulle part, et nous vous retrouverons – et nous vous tuerons.

— Et si je parlais ? cria Trash sur un ton aigu. Si j'allais raconter...

— Tout ce que vous venez d'apprendre ? Mais à qui, Trash ? À qui

pourrait s'adresser un trafiquant de drogue recherché ? Qui le croirait ? Mais surtout, comment ferez-vous la différence entre ceux du noyau « conservateur » du Saint-Office, et ceux de notre mouvement ?

La tête de Trash tournait. Il était assis, bouche bée, les yeux trop grands ouverts... Comment se pouvait-il que... comment pouvait-on envisager froidement cette solution ultime, ce projet de guerre déguisé en manœuvre salvatrice ? Comment y croire, et ne pas s'apercevoir que, loin de sauver la planète, cette guerre, si elle éclatait, serait une impensable catastrophe, multipliant à l'infini les horreurs de la pollution... La guerre proposée comme une chose pleine d'avantages, pour sauver... pour sauver qui ? Une très infime minorité, à coup sûr !

— Vous avez un choix à faire, dit Dobs. La première solution consiste à refuser nos propositions – et cela signifie que vous serez exécuté dans les trois minutes suivantes, pour cause de trafic de drogue. La seconde solution consiste à accepter de faire partie de ces commandos que nous entraînons en vue du sabotage de ces dépôts radioactifs.

Trash ne répondit pas. Il était figé, muet.

... de gigantesques explosions empoisonnées, et des millions de personnes transformées en millions de cadavres, brûlés, éclatés. Et des millions empoisonnés, et leur descendance contaminée... et le globe noyé sous les effluves du poison... La solution ? Quelle folie ! quelle horrible folie !... la solution pour une poignée, quelques centaines, quelques milliers peut-être, en regard du gigantesque carnage...

— Si c'est le cas, reprit Dobs, si telle est la solution que vous choisissez – ce dont je ne doute pas – vous n'aurez bien entendu aucune possibilité de prouver jamais votre appartenance à notre mouvement – cela pour vous dissuader si d'aventure cette idée vous était passée par la tête. En contrepartie, nous vous évitons le jugement, l'inculpation de trafic de drogue, la peine de mort. De plus, nous vous garantissons une protection, aussi efficace qu'anonyme, pendant les hostilités. Vous avez, en un mot, une chance de survie. Ce qui est radicalement exclu si vous refusez.

Trash ne répondit pas. Il fixait Dobs sans le voir – et Dobs avait l'air fatigué, épuisé.

Au bout d'un moment, Dobs se leva. Il traversa la salle à pas lents, s'arrêta devant la porte blanche. Malakern descendit de la table et le rejoignit, apparemment très décontracté.

Dobs dit :

— Nous vous laissons un temps de réflexion, Trash. Si je puis vous donner un conseil, ne vous laissez pas égarer par les vagues réticences d'une conscience moralisatrice... N'importe comment, votre refus ne pourrait signifier que votre mort, mais non pas l'abandon du projet. Il

y en a d'autres, tels que vous, qui ont déjà accepté, et d'autres qui accepteront.

Trash eut un petit sourire nerveux. Un tic. Ses doigts tremblaient.

Il demanda, dans un souffle :

— Je me demande ce qu'est devenu le rebelle...

Il regardait Dobs.

— Le rebelle ? interrogea celui-ci. De quoi voulez-vous parler ?

Trash sourit encore. Il posa les mains sur ses genoux – elles étaient chaudes et humides.

— Le rebelle du jeu, dit-il. C'est de lui que je veux parler.

Dobs jeta un coup d'œil à son collègue. Ce dernier haussa une épaule. Dobs dit :

— Je crois qu'il s'est enferré lui-même...

CINQ POINTS POUR LE PONIACHET – LE PONIACHET
VAINQUEUR.

Il ne s'appelle plus Bledd. Il ne s'appelle plus rien. Il est comme mort, déjà. Là, tout de suite, avec la voix métallique qui résonne dans sa tête vide, épuisé, il est là, fichu, laminé, écrasé, exsangue. Balayé, oui.

Tout seul et tout nu sur un podium qui tangué, au centre d'une foule en délire, mer de visages crispés, de poings levés et dressés. Mes amis, dans la foule... il se souvient de cette impression vague, il y a si longtemps, avant que le jeu commence, avant que le sort (tu parles !) le désigne dans le rôle du Rebelle.

CINQ POINTS POUR LE PONIACHET.

Cinq à zéro. Battu à plate couture. Une expression parfaitement conne. Cinq à zéro.

Battu.

Perdu.

Lessivé.

— Mes chers amis ! mes chers amis ! (c'est la voix du meneur de jeu qui claque, déformée par le micro, qui s'envole et résonne aux quatre coins du carrefour, dans les rues voisines, partout, dans tout le pays, diffusée par les amplis des récepteurs publics) Mes chers-z-amis, je vous demande un instant de calme, un peu de silence ! Au nom du Saint-Office, au nom des annonceurs de cette super-émission, je vous annonce une fois encore que notre Poniachet ici présent est déclaré vainqueur !

Ovations.

Lui, le vaincu, il s'écroule tout au fond de lui-même. Fuir ! Se cacher !

C'est impossible. Il faut faire quelque chose ! il faut...

Il est là au centre des bruits qui s'entrechoquent, qui le

transpercent comme mille dards aiguisés. Il est là. Peu à peu, il reprend conscience – il s'aperçoit que son corps possède des limites, des frontières : il est de chair et d'os, et de sang, et de douleur à venir.

Les musiciens se sont rués sur leurs instruments. Vacarme !

Et ce salaud de Poniachet qui pérore, qui fait des tours d'honneur. Éprouvé tout de même, fatigué, suant. Il lève les bras, il salue la foule déchaînée.

Les gardiens ont surgi de nulle part. Ils prennent pied sur le podium. Uniformes verts, aux couleurs passées, ils s'approchent. Ils viennent. Plus haut que la musique et le boucan, le bruit de leurs bottes ferrées sur le sol...

Ils n'ont pas de visages – ou s'ils en ont, cela ne compte pas. Ils sont armés.

Et alors, lui, le fou, il devient enragé. (Est-ce que la chose s'est déjà vue ?) Il s'élance.

D'un coup d'épaule, il bouscule le meneur de jeu, qui hurle, qui trébuche et s'effondre. Son micro s'envole, comme une chose vivante au bout du fil tirebouchonné.

Bledd, *le rebelle* (vraiment !), s'écroule à son tour parmi les musiciens. Il empoigne le saxo rutilant, l'arrache des mains d'un grand escogriffe ahuri. À l'aide de cette arme improvisée, il cogne de toutes ses forces en travers de la gueule colorée de la machine. La peinture s'écaille, s'effrite. La bouche-micro se tord sous les coups.

CINQ POINTS POUR LE PONIACHET.

Mon cul ! crie le rebelle déchaîné. (Ou peut-être ne crie-t-il rien du tout, peut-être que la colère folle ne hurle qu'au-dedans de lui ?)

Il retransverse en courant la surface du podium, son instrument de musique tordu brandi au-dessus de sa tête. Au passage (youpeee !) il en assène un violent coup sur le torse du Poniachet qui tentait de... qui tentait quoi, imbécile ? Et le choc résonne dans son bras. Si fort qu'il lâche sa massue musicale.

Les gardiens.

Ils sont là, devant, l'arme à la hanche. Ils ne vont pas tirer, dis ? Impossible...

Le rebelle bifurque. D'un seul élan, il saute par dessus le rebord du podium. Il s'écrase dans la foule. Dans les cris, dans les visages, dans les hurlements de rage et de folie qui l'assaillent, l'engloutissent.

Il a le temps de se dire que, finalement, il préfère encore cette fin-là.

— C'était absurde, dit Dobs.

Absurde ? De quoi voulait-il parler ?

Il ajouta :

— Il s'est jeté sur le Poniachet pour essayer de l'éliminer

physiquement, je crois. Les spectateurs l'ont lynché.

Puis il sortit. Malakern derrière lui. La porte se referma.

Trash demeurait dans la pièce, tassé sur son siège, le regard vide.

Il respirait difficilement. Les ombres de la grille projetées par la lumière de la lampe formaient sur ses vêtements, sur son torse, ses bras, tout un réseau de liens plus solides que des chaînes réelles.

15.

Le chasseur avait dit :

— Ici, pas de risques. Pas de danger.

Il s'était mis à chercher dans les déchets, rassemblant rapidement tout une foule de choses susceptibles de brûler. Il avait entassé ces choses et il y avait mis le feu.

La Mère n'avait rien dit, ni Jent. Mais Jent, de toute façon, ne se sentait guère de taille à dire quoi que ce soit. En revanche, cette attitude apparemment résignée de la Mère avait de quoi surprendre. Quoi qu'il en soit, Jent n'avait rien dit ni posé de question.

Ils s'étaient assis dans un coin, adossés contre le fragment plat d'un panneau qui avait dû être une cloison de maison. Ils se trouvaient à la limite du cercle de clarté diffusée par le feu, au pied d'une haute masse de détritiques qui formait comme une vraie petite colline. La nuit pesait, immense, infinie, la nuit baignait le ciel et la terre. La nuit, se dit Jent, enveloppait tout l'univers depuis le commencement des temps. Celui qui ne croit pas à la nuit éternelle est un rêveur ou un fou.

Il y avait tout simplement ce minuscule feu de camp, comme une étoile minuscule et perdue, tombée sur le grand champ aux ordures. Et le chasseur, devant cette flamme essoufflée, qui avait tiré deux rats de sa musette, les avait dépouillés, nettoyés, et maintenant les faisait cuire sur un gril construit à l'aide de bouts de ferraille... Si Jent avait eu faim, ce simple spectacle aurait suffi à le dégoûter pour un grand moment. Mais il n'avait pas faim.

« Cette nuit n'aura pas de fin, tu le sens, Jent ? »

Oui, il le sentait. Les nuits comme celle-là tombent définitivement.

Il s'approcha de la Mère, et la main de celle-ci vint se loger dans la sienne. Longtemps, ils demeurèrent allongés côte à côte, sans dire un mot, respirant tous deux au même rythme. Le regard de Jent était piqué droit dans le ciel, et le ciel était d'encre.

Il n'avait pas peur. Tant que la jeune femme serait là, avec lui, il n'aurait pas peur. Et peut-être même si elle devait disparaître, à un moment donné, peut-être que se réveillant seul jamais plus Jent n'aurait peur. Jamais plus. Il n'expliquait pas cette absence intérieure, du côté de la crainte.

Mais il avait conscience de vivre, depuis quelques instants, une expérience unique. Cette journée qui mourait avait été unique. Et même si tout cela devenait soudain terriblement fragile, terriblement

brumeux, comme un rêve qui s'achève. Même si.

Il venait du Clan-Mère. Il était de ceux qui ne voulaient plus une certaine situation, ne sachant pas encore comment vouloir autre chose. Mais porté tout entier par le besoin de résister, et d'apprendre.

— Parle-moi du Clan-Mère, dit Jent. Je ne me souviens pas. Le silence seul coula un grand moment. Et puis la Mère dit :

— Il se trouve quelque part, enfoui sous des tonnes et des tonnes d'ordures, et il se trouve en même temps au plus profond de ceux qui savent, de ceux qui connaissent son existence. C'est un mal planté dans le ventre de ce monde, une tumeur qui abrite des arbres, et des herbes, et même des animaux rares. Comme des vaches, des chiens et des chats. C'est l'alliance de ceux qui veulent survivre de façon raisonnable. C'est un monde parasite greffé sur un presque-cadavre... et cela pourrait peut-être un jour devenir une belle union symbiotique, qui du presque-cadavre referait un presque-vivant, puis un vivant. C'est le monde de ceux...

La Mère se tut.

Comme Jent, elle avait entendu le bourdonnement qui enflait dans la nuit.

« Voilà, se dit Jent. Voilà, je le savais... »

Il n'était même pas surpris. Mais gonflé cependant par une rage montante, avec, soudain, l'impression de n'avoir rien compris, d'être passé à côté d'une foule d'indices, et d'avoir au contraire accepté sans ciller mille et une contradictions.

Il se leva.

La nuit ronflait, palpitait, s'engouffrait à flots dans le corps et la conscience de Jent, par tous les pores de sa peau.

Le chasseur s'était dressé, lui aussi, et comme Jent, comme la Mère, il écoutait.

Lorsque les phares des hélicoptères trouèrent la nuit, grandissant de seconde en seconde, le chasseur se précipita sur son fusil. Mais Jent fut plus rapide. Il restait en lui, dans cette portion de son être que la nuit n'avait pas encore avalée, toute la haine d'un homme vivant et révolté. Ce qu'il tenait dans ses mains n'était plus un pistolet-mitrailleur, ce n'était plus une arme, mais une partie de lui-même, une excroissance normale, et bien vivante, qui cracha une courte giclée de balles également vivantes.

Le chasseur tomba, roula, déchiqueté de la taille à l'épaule. Il roula et disparut dans quelque creux, dans quelque repli d'ombre, et ce fut exactement comme s'il n'avait jamais existé.

Les hélicoptères s'étaient posés à moins de vingt mètres, cachés derrière un rempart naturel d'ordures. Tous phares éteints. Un peu comme s'ils n'avaient jamais existé, eux non plus.

La nuit mangeait Jent petit à petit. Lorsqu'il se tourna vers la

Mère, il n'en distingua qu'une forme blanchâtre, floue, comme un souffle de poussière en suspension.

— Non, dit Jent. Pas maintenant... Pas encore.

Il entendit, dans la pénombre, les pas de ceux qui approchaient. C'étaient les pas de tout une foule.

16.

Mark Lipton fit un effort considérable sur lui-même pour repousser le vertige qui montait. Il s'appuya d'une main hésitante à la cloison de verre. C'était froid, sous la peau fiévreuse de ses doigts.

— Je vous écoute, dit-il à voix presque basse.

L'officiant au crâne rasé se tenait à quelques pas de Mark. Il dit, sans autre préambule :

— Votre compagnie a triché, monsieur Lipton.

Mark dut se répéter plusieurs fois la phrase avant d'oser admettre. Ce fut comme si le sang qui brûlait dans ses veines s'asséchait d'un seul coup. « Je vais tomber, pensa-t-il. Je vais mourir dans la seconde... qui sait si je ne suis pas déjà mort ?... »

Mais il n'était pas mort, et il ne tomba point.

Il eut même l'audace de répliquer :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

— Ne vous fatiguez pas, rétorqua l'officiant. Les traces d'HYP-1000 – puisque c'est ainsi que l'on nomme cette drogue – sont aisément décelables. Tout simplement, l'inconscient de la patiente qui devrait sommeiller et n'émettre que des ondes nulles ne sommeille pas, voilà tout.

Il posa sur Mark un regard parfaitement vide et qui ne reflétait pas le moindre sentiment.

La pièce s'était mise à tourner.

— Qu'allez-vous faire ? balbutia Mark.

Il ne pouvait s'empêcher de crier mentalement : « Je le savais ! je le savais ! je le redoutais... C'était impossible ! »

L'officiant fit exactement comme s'il n'avait pas entendu la question – et peut-être ne l'avait-il vraiment pas entendue. Il dit, de sa terrible voix impersonnelle :

— Nous avons pu déchiffrer certaines phases de l'expérience « vécue » subjectivement par votre... votre fils. Cela donne un résultat très intéressant. Il était peut-être de taille à surmonter le test... Mais l'intérêt de la chose tient à la façon dont s'est réalisé le soutien de la mère. Une sorte de société hors-la-loi, vivant dans nos champs de détritiques... Très étrange, et peut-être efficace, qui sait ? C'était en tout cas une belle façon subtile d'illustrer la rébellion et la force d'esprit.

Il récita :

— Vivons à tout prix ! sachons surmonter les inconvénients de notre monde, car il reste l'espoir d'une autre vie « responsable ». Il

reste l'espoir...

Son regard s'arrêta une seconde sur Mark. Les mots tombèrent, durs :

— Non, monsieur Lipton. Il ne reste même pas l'espoir. Pas celui-là, en tout cas... Et les clans hors-la-loi dans les entrailles puantes des dépotoirs planétaires sont finalement le fruit d'une bien pauvre imagination.

— Qu'allez-vous faire ? répéta Mark.

L'officiant haussa mollement une épaule.

— Ce que dicte la loi. Nous avons déjà amplifié les émissions d'HYP+1000, ce qui, au moins, a provoqué la cessation des effluves subconscientes de votre compagne. Dans le monde du fœtus, elle a quasiment cessé d'exister, à présent.

Et la nuit continuait de dévorer Jent, de seconde en seconde lourdement.

Il aurait voulu crier son refus, mais les forces lui manquaient. Le bruit des pas, énorme, emplissait tout son être, le noyait.

Il était debout, le pistolet-mitrailleur dans les mains. Hurla soudain :

— Je ne veux pas, vous entendez ? Laissez-la ! laissez-nous !

Il s'élança à l'assaut du tertre de débris, trébuchant, tombant pour se relever aussitôt, s'écorchant coudes et genoux. Cette ascension dura de longues minutes. Puis Jent fut au sommet de la colline de déchets. Il se dressa tout entier dans la nuit pesante, dans la nuit bruyante, portant dans chacun de ses gestes une grande part de cette nuit pesante et bruyante. D'où il se trouvait, il n'apercevait même plus la tache claire de la tunique de la Mère.

De la noirceur monta une voix déformée. Une voix qu'il reconnut, et qui criait :

— Allons, Visiteur ! venez... Je suis Viliord, visiteur... N'écoutez pas ce qu'ils ont pu vous dire : ils ont menti ! Nous avons pu vous suivre, grâce au chasseur solitaire... Vous êtes sauvé, visiteur Ross !

Jent hurla :

— Je ne suis pas Ross ! Je ne suis pas le visiteur, et je ne vous crois pas, Viliord ! Pas plus que vous ne croyez en moi, en tout cas ! Je ne suis rien d'important ! je suis...

Je suis...

Il devait le dire, il devait le crier :

— Je suis du Clan-Mère, que vous ne pouvez pas atteindre, vous et les vôtres, parce qu'il est non seulement un refuge réel au creux de vos montagnes de merde, mais aussi en chacun de nous ! il reste à le découvrir, pour chacun des vivants !

— C'est faux ! reprit la voix de Viliord. Ne vous laissez pas

tromper, visiteur... revenez, ou je serai obligé de...

— De me tuer ? cria Jent.

La nuit qui enflait fit chanceler la colline sur laquelle il était perché.

L'officiant soupira. Dit :

— Ensuite, nous avons commencé le processus d'anesthésie du fœtus. Ce qui doit être terminé, d'ailleurs...

Il porta son regard au travers de la vitre. Mark fit de même, machinalement. C'était flou... comme un sale brouillard.

Il vit que le second officiant reprenait place devant un des pupitres, contrôlait des cadrans...

La voix de l'officiant au crâne rasé monta, venue de très, très loin :

— Oui... C'est apparemment terminé. Il ne nous reste plus qu'à augmenter d'une ultime fraction d'intensité le flux de suggestions-tests. Afin de tuer le fœtus... C'est dommage, sans cette tricherie condamnable, il aurait peut-être pu supporter l'examen... en troisième tentative, nous sommes toujours plus conciliants...

Y avait-il réellement un champ de détritrus ? Y avait-il...

— Je ne sais plus, cria Jent. Je ne sais plus rien... comment voulez-vous que je vous fasse confiance, Viliord ? Je ne sais plus... Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai appris... où est le vrai ?

Des ombres, dans l'ombre, bougeaient.

— Vous m'entendez ? cria Jent. Viliord ! Vous m'entendez ?

Il s'appelait Jent, ou bien Ross.

Il était debout au sommet d'une colline d'ordures, et il criait dans la nuit :

— Je veux vivre, vous entendez ? je veux savoir... s'il y a autre chose, si je n'ai rien compris, je veux comprendre, je veux savoir ! je veux vivre !

Viliord ne répondait pas.

Il s'appelait Jent, ou Ross, enlisé dans les ordures et la nuit, criant :
« JE VEUX VIVRE ! »

La nuit, sans qu'il le sache, se referma sur lui.

L'officiant soupira encore. Il se tourna de nouveau vers Mark et dit :

— Voilà. C'est fait. Je suis désolé pour vous, monsieur Lipton. Sitôt madame Lipton délivrée...

« Je m'en fiche, pensait Mark... Je n'écoute plus... Je le savais... »

— ... vous serez convoqués pour passer en jugement. Probablement condamnés. Ne vous inquiétez pas, monsieur Lipton. La mort de votre fils... Jent, je crois ?

« Oui. Jent... C'est Eva qui avait choisi ce prénom. Mais je l'aimais

bien aussi... »

— La mort de votre fils servira les vivants. Tout comme la vôtre et celle de votre compagne... Et puis, ce n'est pas grave, avec le H-O... c'est quasiment une autre vie, à ce qu'on dit.

« ... à ce qu'on dit... »

Mark leva les yeux. Il rencontra le regard vide de l'officiant.

— Je voudrais m'asseoir, dit-il.

— Bien sûr, dit l'officiant. Il y a des bancs dans le couloir.

— Merci, murmura Mark Lipton.

Par habitude.

Il marcha vers la porte, que l'officiant ouvrit devant lui. Traversa le couloir, et s'assit sur le banc. Il s'était trouvé là, à cette même place, quelques instants plus tôt. Combien de temps ? Alors, il n'était pas seul, pas vide – au moins, il avait peur. Et la main d'Eva était posée sur la sienne.

— Vous ne vous sentez pas bien ? demanda la voix lointaine de l'officiant.

17.

Gédéon Trash se leva.

Ses jambes tremblaient encore, et il sentait toujours ce poids qui lui creusait l'estomac.

Il fit quelques pas, dans l'entrelacs des ombres qui tapissaient le sol et les murs de la pièce.

Et si j'étais un autre ? Non... c'est idiot. Je serais un autre, mais toujours moi, dans l'autre.

La mort, c'est la fin. La mort, c'est ne plus regarder autour de soi, ne plus coucher avec une fille, c'est abandonner ce sacré jeu en cours de partie. Toujours. Mais où est-il le joueur qui refuse de risquer ses derniers atouts, ses dernières cartes, tant qu'il lui reste l'ombre d'une chance ? Et même s'il ne reste plus l'ombre d'une chance...

Il ne reste plus l'ombre d'une chance, Ged.

— Ce n'est pas moi qui ai distribué le jeu, dit-il à haute voix.

Un jeu truqué. Un jeu de dés pipés, un jeu de cartes marquées. Allez faire une partie honnête avec ça !

Même si je n'ai pas le droit de penser comme ça. Je m'en fous ! Voilà la vérité... Il y a ma peau, et puis... ma vie d'un côté, et de l'autre...

Ils disent : c'est l'unique chance du genre humain. Ils mentent. Ce sont les plus horribles salauds qui se puissent imaginer. Ils mentent... et il faut que je me mette à les croire !

— Je suis un salaud. Un salaud, moi aussi. Pareil.

Il a répété mentalement les mots. En essayant de se faire une idée précise de ce qu'ils voulaient dire.

Il prononça :

— Je suis un salaud, et pas un héros. Je n'ai rien dans le ventre, que des boyaux et de la merde. Je suis une machine à bouffer, quelquefois à penser... Il faut que je cesse de penser.

Pour survivre, Ged ?

Survivre comment, salaud ?

Les chiens qui, dit-on, ne pensent pas ont été eux aussi rayés de la surface de la planète. On les a bouffés. Jusqu'au dernier.

Il faut que je cesse de penser, se dit Trash – il avait une terrible migraine. Il faut que je m'arrête, que j'élimine tout ce qui pourrait gâter ma vocation de salaud.

Le ressort qui joue, c'est... je ne sais pas. La curiosité à tout prix ? Tant que ce ressort existe, tant qu'il est solide, qu'il tient le coup...

Dobs pénétra dans la pièce et trouva Trash assis sur sa chaise. Dobs fit quatre pas, s'arrêta, attendit.

Trash leva vers lui des yeux baignés de larmes. Un jour, il était né... et s'était mis tranquillement (tranquillement !) à mourir. Le pire, c'est qu'il ne suffisait même pas de se laisser aller...

Il dit :

— J'accepte.

Dobs acquiesça. Il n'avait pas l'air spécialement satisfait. Comme s'il savait, depuis toujours.

Quelque part, le vainqueur du grand jeu du Poniachet avait fermé les yeux en avalant sa pilule-suicide H-O...